

TABLAU
DE
PARIS

TOM.

VIII

A

32

413







4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

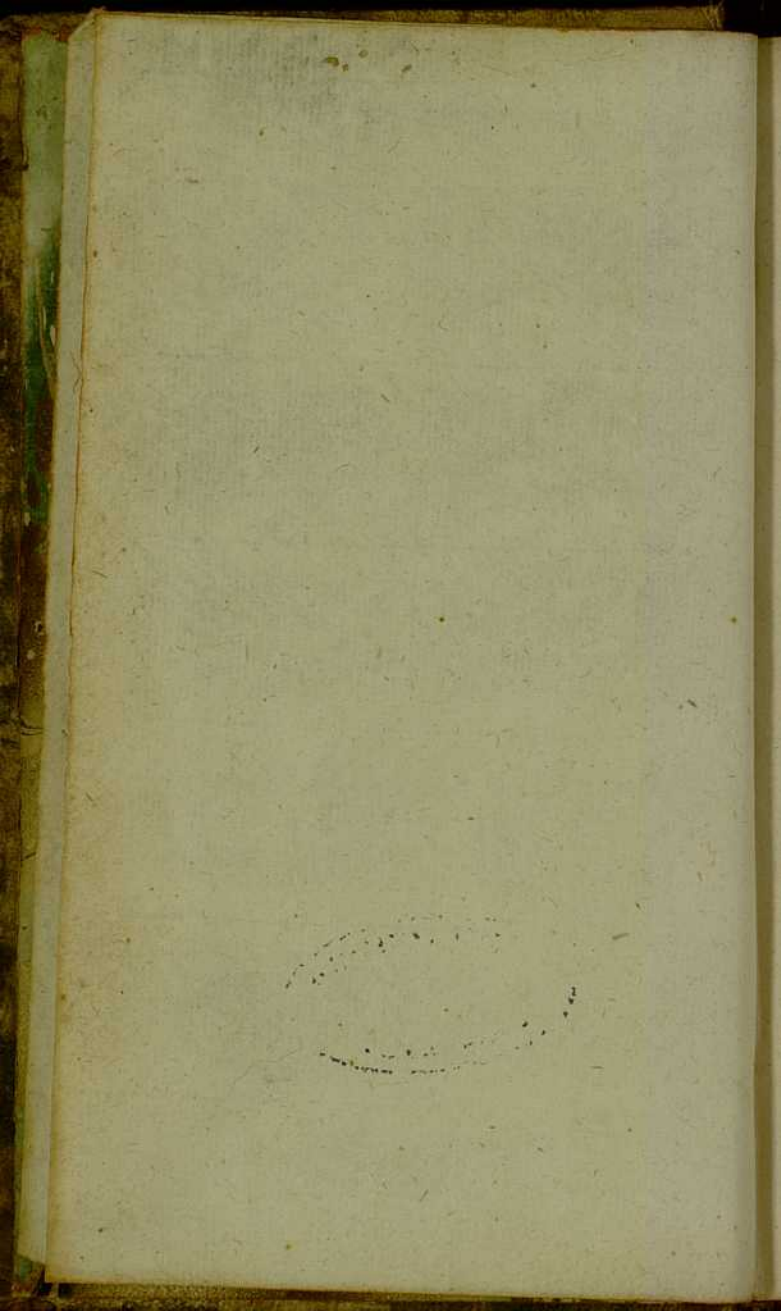




42.5.20

TABLER

P.A.R.I.S.



TABLEAU

D E

PARIS.

TOME VIII.



TABLERAU

D. E.

PARIS.

TOME V. II.



R. 885

TABLEAU

DE

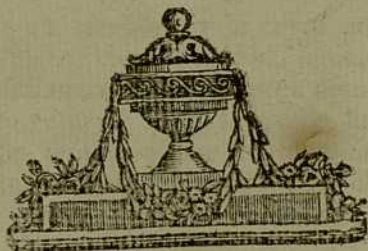
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Non omnia exequi licet.

TOME VIII.



A AMSTERDAM.

1783.



THE

OF

THE

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF



T A B L E A U

D E P A R I S.

CHAPITRE DCIV.

Bicêtre.

U L C E R E terrible sur le corps politique, ulcere large, profond, sanieux, qu'on ne sauroit envisager qu'en détournant les regards. Jusqu'à l'air du lieu, que l'on sent à quatre cents toises, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un asile de misere, de dégradation, d'infortune.

Bicêtre sert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, & qui étoient forcés d'aller mendier le soutien de leur dure & pénible existence. C'est encore une maison de

Tome VIII.

A

force, ou plutôt de tourmens, où l'on entasse ceux qui ont troublé la société.

Trop grande lepre pour le point de la capitale ! Ce nom de Bicêtre est un mot que personne ne peut prononcer sans je ne fais quel sentiment de répugnance, d'horreur & de mépris. Comme il est devenu le réceptacle de tout ce que la société a de plus immonde, de plus vil, & qu'il n'est presque composé que de libertins de toute espece, d'escrocs, de mouchards, de filoux, de voleurs, de faux monnoyeurs, de pédérastes, &c. l'imagination est blessée dès qu'on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On est fâché de voir sur le même point & tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbécilles, les foux, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres* ; mais il semble qu'ils devraient être séparés de cette foule de coquins qui inspirent encore plus l'indignation que la pitié.

Parlant à un de ces *bons pauvres*, je lui dis : Que désireriez-vous, mon ami ? — Oh, monsieur, si j'avois seulement un sou à dépenser par jour ! — Eh bien ? — Nous ne coucherions plus que trois. —

Et si vous aviez deux sous ? — Oh ! je boirois du vin deux fois la semaine. — Et si vous aviez trois sous ? — Oh ! je mangerois un peu de viande tous les trois jours !..... Un Anglois qui m'accompagnoit lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, & même de quoi coucher tout seul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglois, tant son premier mouvement fut prompt.

La situation de Bicêtre est sur une colline, entre le village de Ville-Juif & Gentilly, à la distance de Paris d'une lieue. Sa position le rend très-propre pour le rétablissement des malades, & c'est déjà un séjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il est certain que si la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre, ce seroit le lieu le plus commode pour former un hôpital des mieux placés & des plus considérables.

Pour remplacer cet avantage si désirable, on a des puits & quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil, dont tout le monde boit, excepté les officiers de la maison, pour lesquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L'un de ces deux puits , est sur-tout remarquable & attire beaucoup de curieux par sa grandeur , par sa profondeur , & principalement par la simplicité de la mécanique de la machine qui sert à puiser l'eau , au moyen de deux seaux , dont l'un descend vide tandis que l'autre monte plein.

Il n'y a pas longtemps que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice ; mais par une sage économie , dont il résulte encore un plus grand avantage , des prisonniers forts & vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enleve à une dangereuse oisiveté , maintient leur vigueur , leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'est à M. le Noir que l'on est redevable de ce changement utile , qui pourroit s'étendre plus loin ; car il arrive quelquefois qu'on est obligé , par défaut d'eau , de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui est , comme on doit le sentir , un inconvénient souvent funeste.

Quant à l'eau qui a passé par les conduits de plomb , on sait qu'elle peut devenir malsaisante , & que conséquemment il seroit prudent de pourvoir à cet inconvénient.

Le nombre des habitans de Bicêtre n'est point fixe ; en hiver il est plus considérable , parce que plusieurs pauvres qui trouvent à travailler en été , sont obligés d'aller se réfugier en hiver dans cet hôpital , où l'on compte alors environ quatre mille cinq cents personnes.

Hélas , que d'hommes ressemblent aux mouches ! actives en été , pietres en hiver. La nature nous traite-t-elle comme les mouches ? Les pauvres ressemblent un peu à l'insecte que le soleil fait vivre ou console , & que le froid ou l'hiver tue ou décourage. O Lazzaronis de Naples , nus & vagans , libres , mais toujours sous un soleil nourricier..... Mais je suis à Bicêtre !

Des sœurs officieres , présidées par une sœur supérieure , gouvernent cette maison. Si quelque chose doit causer de l'horreur pour la pauvreté , & inspirer l'amour du travail aux fainéans , c'est l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compassion , cet abord consolateur qui adoucissent le poids de l'infortune. Le pauvre est bien un être nul ; on lui fait sentir que c'est la charité qu'on lui donne. Le pauvre

l'est quelquefois par sa faute ; mais il est pauvre. Hommes , chrétiens , répondez : *il est pauvre !*

Un hôpital est nécessairement le centre de plusieurs abus , parce que l'œil de l'administration , quoique cherchant à voir , ne voit pas tout dans ces retraites ; & le malheur est un abyme sans fond. *Abyssus abyssum invocat.* Oh , que cela est vrai ! J'ai sondé la hauteur de l'opulence ; je n'ai pas encore pu sonder les profondeurs effrayantes de l'indigence. Vous qui jouissez & qu'un pli de rose affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abyme de ce mot ? Oh , comme l'on prononce les mots , assis à une bonne table , commandant des chevaux pour son équipage ! L'indigence !

Madame Necker , lorsque son époux étoit en place , ayant visité elle-même l'intérieur des salles , fut frappée d'un spectacle qui parloit puissamment à son ame. La salle dite *Saint-François* renfermoit un air qui par sa puanteur faisoit tomber évanoui & suffoquoit le plus charitable & le plus intrépide visiteur. Elle vit six malheureux couchés dans un lit , stagnans dans leurs excréments , qui communiquoient bientôt leurs

principes de mort. Elle mit en usage le crédit dont elle jouissoit pour faire construire des lits où il ne couche plus que deux personnes , & qui par une séparation de bois , les met à couvert des miasmes pestilentiels.

Il étoit une salle affreuse , où cinq à six cents hommes mêlés ensemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices , où le désespoir sourd aigrissoit sans cesse des caracteres furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la baïonnete au bout du fusil ; c'étoit bien le lieu le plus abominable , le plus pervers & le plus corrompu , qui existât & qui ait existé peut-être sur la surface entière du globe. Que je m'estime heureux de n'avoir pas à prendre sur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux , & d'annoncer enfin , après ce que j'en ai dit dans *l'An deux mille quatre cent quarante* , que cette salle infernale , divisée dans un local plus étendu , plus aéré , n'existe plus , & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abyme de corruption , ont des dortoirs où ils échappent à la peste contagieuse qui ci-devant

les moissonnoit , & rappelloit en grand le supplice de Mezence , où le vivant étoit collé à la bouche du mort.

Il est vrai que là étoit la sentine de l'espece parisienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en sont devenu le mépris & l'horreur ? Puissent les soins nouveaux , opérés par une charité active & neuve , ne point se ralentir !

Dès la porte de cet hôpital on respire un air que l'odorat seul peut juger vicié ; mais cela est commun à tous les hôpitaux , & presque inévitable.

Passons aux *cabanons*. La première chose qu'on se demande à soi-même , c'est : *Qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudroit voir au frontispice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une sentence , un ordre de police l'est encore moins.

Vauvenargues a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penser de ces cachots étroits , bâtis les uns sur les autres ? Mais on assure que ceux qui sont là sont punis au - dessous de leur crime , & qu'on leur a fait *grace* en

les traitant ainsi. Personne ne peut accuser les magistrats actuellement en charge, de précipitation ou de barbarie ; ils sont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumières, & je supprime les détails.

Là, on ne leur laisse qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui sont en-bas sont les plus favorisés ; ils font des envieux : car ils s'établissent marchands & font travailler les autres, qui ne cessent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

Un malheureux en arrivant ne fait comment se font ces petits ouvrages : un compagnon de misère qu'il ne voit pas, lui montre son métier, & c'est en se servant de plusieurs miroirs qu'ils croisent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils se voient, se parlent, & correspondent par signes ; le plus élevé communique avec celui qui est logé le plus bas.

Il y a une espèce de sentinelle qui, son miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui se passe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il avec transport, *qui est vêtue en telle*

couleur, de telle taille ; & tous les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction ; mais chacun croisant son miroir, tous la considèrent, & elle ne se doute pas que chaque prisonnier sourit & fait des mines à sa physionomie.

La lecture de la gazette de France est une récréation permise aux prisonniers. Deux fois la semaine il se fait un grand silence ; la plus forte voix passe sa tête aux barreaux, & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *Je l'ai connu* ; l'autre, *Je l'ai vu* ; & les réflexions ne sont pas tacites ; ces drôles ont des saillies.

On a songé à deux choses dans ces cachots ; à procurer à chaque prisonnier un trou pour les besoins naturels, & une issue pour aller entendre la messe. La chapelle est au milieu ; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs instructions, sont enfermés à Bicêtre ; mais ils sont séparés des autres prisonniers, parce qu'ils seroient mis en pieces par ceux qu'ils ont fait emprisonner, & qui les reconnoïtroient. Ils inspirent moins de

pitié à raison du vil métier qu'ils exercoient. On voit avec surprise & avec encore plus de douleur, que ces petits drôles sont très-jeunes. Espions, délateurs, à seize ans ! Oh, quelle vie perverse cela annonce ! Non, rien ne m'a plus affligé que de voir des enfans jouer un pareil rôle.... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dressent, qui corrompent ce jeune âge !

Il y a des cachots souterrains, d'où l'on ne reçoit la lumière & le son que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années, le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainsi obtenu sa grace en le trahissant. Quelle grace ! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller respirer au haut de l'escalier un peu d'air ; & lorsqu'il mourut tout de bon, on avoit peine à y croire. Le chirurgien fut long-temps sans oser lui détacher son collier de fer. Il sembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces cachots, après le miracle d'une si longue & si rare existence.

Il y a de temps en temps des révoltes à Bicêtre. Le premier février 1756, les prisonniers renfermés dans l'endroit



de cette maison appelé *la Petite Fosse* ; attendirent , pour exécuter leur coup , l'heure des vêpres , comme la plus propre à favoriser leur délivrance. Ils forcèrent la sentinelle , entrèrent dans le corps-de-garde , & se saisirent des armes ; mais la sentinelle ayant eu le temps de donner un coup de sifflet , la garde se rassembla. Il y eut dans le combat deux archers tués , & quatorze des mutins. Plusieurs se sauvèrent ; mais ils furent bientôt rattrapés , parce que l'habit , d'un drap grossier , qu'ils endossent en entrant dans cette maison , servit à les faire reconnoître.

Les prisonniers interrogés sur le motif qui les avoit portés à la révolte , répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire , quoiqu'elle ne consistât qu'en un peu de pain , & un peu de viande un seul jour de la semaine ; qu'ils n'en avoient voulu qu'au supérieur & à l'économe qui les faisoient jeûner si cruellement , afin de rendre leurs tables plus abondantes ; & que , las de la vie , ils n'avoient écouté que leur désespoir.

On les prit au mot ; plusieurs furent pendus , les autres fouettés par la main



du bourreau, & resserrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'allemand, qui pourroit être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprît à la lire ; on lui en feroit l'explication & le commentaire.

Les Crimes & le Châtiment.

» Un jour les *Crimes* enfermés dans les cachots du Ténare, brisèrent la porte de leur prison, & d'un vol affreux & précipité fondirent sur la terre & se répandirent en foule sur sa large surface. On vit l'herbe jaunir sous leurs pas, les forêts s'embraser, les villes se remplir de discordes sanglantes ; ils marchaient se tenant tous par la main selon leur coutume ; ils marchaient tous ensemble dans une joie horrible & triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête apperçut de loin le *Châtiment* qui, d'un pied boiteux & la béquille en main, s'étoit mis à leurs trouffes. Ah ! ah ! s'écria avec un grand éclat de rire la troupe infernale : pauvre dieu éclopé, si tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attraper... — Courez, courez tant

que vous pourrez , repartit le Châtiment , je serai peut-être fort long-temps sans vous atteindre ; mais quelqu'agile que soit votre fuite , mauvais sujets , je suis sûr de ne vous point manquer «.

Mais s'il y a des coupables dans cet horrible lieu , il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions suivantes.

Un Lapon , en naissant , a du moins pour apanage un renne ; on lui assigne un second renne quand les dents lui percent. Mais je vois des enfans qui viennent au monde , sans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

Les bêtes sauvages ont leurs tanieres ; & tel malheureux , pressé tyranniquement par les lois même , qui ont fait des propriétés exclusives du moindre pouce de terre ou d'un misérable plancher , n'a pas de quoi reposer sa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que sous le bon plaisir d'un maître superbe ; des propriétaires le pousseront depuis l'extrémité de la ville jusqu'aux milieu des champs ; tout est pris , tout est envahi.

L'homme , dans nos gouvernemens

modernes , en recevant son corps de la nature , n'obtient point des lois civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l'espace d'un tombeau ; mais celle d'un berceau lui est interdite.

Beaucoup d'hommes , n'ont à la lettre , que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possède rien , est nécessairement l'ennemi de ceux qui possèdent.

Le pauvre n'a presque point de ressources ; il faut qu'il soit malade pour qu'on ait soin de lui. On l'enterre pour rien lorsqu'il est mort , parce que son cadavre infecteroit. On le recueille lorsqu'il agonise. Ne vaudroit-il pas mieux prévenir sa maladie , au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu'il est près de son terme.

La foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes & dangereuses machines qu'on appelle opérations du ministère , leur rouage dans leur épouvantable frottement , écrase toujours & sans pitié la partie la plus foible.....

Où est le remède à ces maux politiques & anciens ? Les bons esprits s'occupent à le chercher ; il ne peut être



que le fruit du temps, des réflexions patriotiques, du génie & sur-tout du cœur des administrateurs. Y a-t-il du mal à les produire ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fausses, il s'en trouvera une juste & praticable ; alors ne fera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle sera déposée ?

CHAPITRE DCV.

De la guérison des maladies vénériennes à Bicêtre.

ON reçoit aussi à Bicêtre les personnes des deux sexes qui sont infectés du virus vénérien, pourvu qu'ils apportent un billet du lieutenant de police, qui ne leur est accordé qu'après que leur maladie a été constatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'est point fixe ; on n'en reçoit qu'autant que les salles destinées à cet usage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n'a point respecté les règles du fondateur. Un infirmier, qui s'est arrogé le nom

de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent se faire traiter quarante-huit sous, sans lesquels, malgré leurs billets de la police, il leur refuse la porte. On comprend quelles doivent être les suites de cette inhumanité. On n'admet à la fois que cinquante femmes & autant d'hommes, à moins qu'on ne soit obligé, par la gravité des symptômes appelant des secours urgens, d'augmenter ce nombre. Il est bien petit pour le troupeau gangrené qui se presse en foule à la porte. Ces malheureux sont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & invisible vautour qui ne cesse de les ronger ; leurs symptômes s'aggravent, deviennent effrayans ; l'œil recule épouvanté, & leur guérison devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de sa rage, qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorsqu'il vint épouvanter l'Europe, que l'art avoit su enchaîner ce poison affreux & dévorant, viennent contempler les victimes de l'erreur, du tempérament, ou du libertinage.

C'est ici que l'implacable Arimane a

a raffiné son génie mal-faisant. Il lui étoit impossible d'attaquer l'espece humaine d'une maniere plus hideuse & plus cruelle : & c'est l'attrait immortel du plaisir qui a formé cette lepre, ces plaies, ces exostoses, cette gangrene, cette pourriture ; & , ce qu'il y a de plus horrible, l'ame & la raison existent encore au milieu de cette dissolution affreuse ; l'entendement est sain, quand tout le corps est rongé ; la douleur n'a plus qu'une voix languissante pour exprimer ses maux ! L'œil aguerrri des chirurgiens se ferme d'horreur ; leur main tremble, leur corps frissonne. Dieu ! c'est par le portique de la volupté que l'homme est arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne sauroit décrire, & qui fait tressaillir tous les sens d'une impression douloureuse, même quand la mémoire, au bout de nombre d'années, vous en rappelle quelques images.

Il faut, pour se faire guérir dans ce lieu redoutable, être inscrit depuis huit à dix mois ; & souvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

Ainsi le virus fait tout à loisir des progrès. Cette suspension entre le mal

& la guérison est si connue, & les aspirans sont si nombreux, que quelques libertins & plusieurs femmes prostituées ont souvent fait prendre une inspection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien, moralistes, que direz-vous de ce trait? Pesez-le, & puis montez en chaire.

Quelques peres de familles, aux froides remontrances des directeurs, aux sermons des prédicateurs, aux menaces de l'enfer, ont substitué tout-à-coup le spectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre sexe, dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuses maladies; ils y ont conduit leurs enfans, dont les passions étoient trop vives; ils ont attaché leurs regards sur ces écueils du jeune âge, pour modérer, s'il étoit possible, les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réussi.

Eh! qui traverseroit sans frémir la file de ces lits douloureux, où siegent des figures pâles & plombées? La douleur leur commande une attitude presque immobile: tout mouvement est une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de

la parole , ne peut plus exprimer ses douleurs que par signes , ou par des sons inarticulés que le désespoir concentré accompagne. Celle-là , à la fleur de son âge , à moitié dévorée , offre tout à la fois l'aspect de la beauté & l'horreur de la maladie : contraste plus frappant qu'une plaie universelle ; elle n'existe plus que pour souffrir , & son état est d'autant plus cruel que son jeune cœur est encore susceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel semble être descendue sur cette vieille prostituée , dont les crimes honteux sont accumulés dans les rides ; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit sur son front repoussant une vie entière consacrée aux trafics du libertinage. Ses longues souffrances ne peuvent attendrir ceux qui en sont les témoins. Le fléau rongeur , attaché à sa caduque vieillesse , semble enfin avoir trouvé son véritable trône.

Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange , qui faisoit faillir les muscles enflés par la douleur , ou irrités par l'accès du désespoir , pour bien tracer l'image de tous ces fronts où les vices enracinés & les tourmens vengeurs sont

empreints ; mais là aussi sont les victimes que le jeune âge & l'indigence ont soumises aux accidens ; leur ame n'est pas encore corrompue , & leurs sens souffrent , comme si tous les défordres avoient accompagné les momens de leur existence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

Par-tout ce poison inconnu détruit , ravage , imprime les marques de son cours affreux ; il mange les chairs , corrode les os , détruit , comme une lime sourde & active , tous les organes de la sensibilité , & le corps vivant dans cet horrible état est cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers , enfans de la putréfaction. Car si cette masse des tombeaux est putride , on sent du moins qu'elle est calme , & l'on n'en entend point sortir le cri lent & prolongé de la douleur aiguë , comme de ces fantômes livides , couverts de plaies vives..... C'est assez ; fuyons de ce Tartare.

La méthode des frictions est la seule qui soit usitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvéniens ? Est-il possible que l'art , après tant de tentatives , ne soit pas plus avancé.

CHAPITRE DCVI.

La Saint-Louis.

LE jour de la Saint-Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Tuilerie & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce jour-là. S'il en avoit la possession toute l'année, il ne songeroit pas à mal faire. Il court aussi à Versailles, parce que le château lui est ouvert. Il est stupéfait de l'air de magnificence qui y regne; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

On voit dans les appartemens le peuple mal vêtu, qui remplace les courtisans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *salon d'Hercule* pour la chambre du roi, & regarde extasié cette longue file d'appartemens dorés. Les Suisses rient de voir l'artisan ébahi considérer, le cou tendu, les plafonds & se mirer aux glaces. Ces Suisses prennent le peuple Parisien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils sont à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

Ce jour est la fête des arts ; les académies ouvrent leurs salles ; on donne des prix au poëte , à l'orateur , au peintre , au sculpteur , à l'architecte. Le matin on récite de tous côtés des panégyriques du roi canonisé , qui sont des tours de force oratoire & des chefs-d'œuvres de bavardage. On en a débité plus de soixante mille en France , remplis des menfonges les plus impertinens.

L'assemblée des quarante immortels se tient le soir au Louvre. Les femmes se sont avisées depuis quinze ans de venir en foule à cette assemblée ; ce qu'elles n'osoient auparavant. Elles veulent entendre ce qui se lira à l'académie ; car les femmes , tout en menant la vie la plus dissipée , prétendent à juger la littérature , même en dernier ressort.

Le lecteur a toujours soin de glisser dans sa composition quelque chose de flatteur pour elles. Mais la phrase du bel-esprit galant sent le placage.

Les femmes de qualité , mêlées ce jour-là avec tous les beaux esprits accourus en foule , assiegent l'académie & se passent de dîner. Il y a peu de place , parce que le local est étroit. Tant mieux , les académiciens qui se sou-

viennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde : *On ne sauroit entrer à l'académie*. Plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose, & les juges orgueilleux sont jugés à leur tour.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains à Paris. Adieu la race bruyante des beaux-esprits. Si un barbare, ennemi des lettres vouloit faire une Saint-Barthélemi d'auteurs, il pourroit, avec avantage, saisir ce jour académique. Dieu ! le sang opposé des poètes tragiques & comiques, mêlé ensemble, coulant à grands flots & se confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des historiens ; le poète épique tombant sur le chansonnier ; le versificateur mourant pardonnant au prosateur ; l'académicien égorgé à côté du journaliste qui crieroit, *je ne suis point auteur !* Les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens sénateurs Romains qui attendirent la mort dans leurs chaires curules, tandis que le secrétaire, déclamant contre cette barbarie, leur citeroit quelques passages de

de Tacite. Quel chapitre pour l'histoire ! quelle désastreuse époque ! Mais je m'apperçois que ce tableau , quoique chimérique , n'en fait pas moins frémir le prêtre , le financier , le courtisan , ces amis des lettres & de la philosophie. Epargnons - leur des images qui offensent leur profonde sensibilité.

M. d'Alembert est heureux le jour de la Saint-Louis ; il va , il vient , il ouvre les tribunes , il commande aux Suisses , il a sous ses ordres deux abbés panégyristes ; il place les dames à panaches , il préside les quarante immortels. Assis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis vert , il ouvre la séance & distribue des prospectus , puis il donne la médaille immortalisante à son protégé , qui deviendra un petit ingrat.

Il lit ensuite un éloge par fois malin , où il a semé de petites vérités modestes , avec une prudence , un sel , un enjouement qui divertissent l'assemblée. Il ne dit presque rien ; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ses petites allusions , & l'on bat des mains. Tout cela ne signifiera absolument rien dans vingt ans. Mais , où parle-t-il ? Au Louvre. M. d'Alembert est le courtisan

de la vérité ; il l'aime , il lui fait des mines , quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique est cause qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

Il est des académiciens qui ne lisent jamais , & on doit leur en savoir gré.

Ce qui prouve qu'il n'y a plus de poésie parmi nous , & qu'il ne faut point en attendre , ce sont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poésie de l'académie françoise ; elle va toujours en déclinant , & voilà où aboutit le ton préceptoral que quelques-uns de ses membres ont eu la confiance de prendre.

Quand l'académie françoise a prononcé ses arrêts , le public , comme de raison , s'avance pour juger l'académie elle-même ; & c'est alors un beau train dans les cafés d'alentour.

On examine de nouveau les pieces du concours ; & les disputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce sujet , sont curieuses pour l'observateur , en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur singuliere avec laquelle chaque homme défend par persuasion ou par entêtement l'opinion la plus indifférente,

L'académie françoise a décidé d'avance que tous les ouvrages de son cru seroient réputés des morceaux de goût ; elle l'a tant dit & répété , qu'on pourroit croire qu'elle est vraiment persuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler , lui ôter une illusion si douce ? Non , laissons-lui cette jouissance innocente.

On donne le soir au peuple dans le jardin des Tuileries , à l'entrée de la nuit , un grand charivari , qu'on appelle concert. C'est toujours l'ancienne musique qu'on exécute ; on fait bien , car personne n'écoute. Mais c'est un des plus singuliers tableaux & des plus animés que celui qu'offre tout ce peuple immense rassemblé , sur-tout quand il y a clair de lune. C'est une fête demi-nocturne , que les femmes aiment de prédilection. Elles montent toutes sur des chaises , leurs amans à leurs pieds ; ce qui varie le spectacle & le rend nouveau , pittoresque , curieux. L'oreille s'ouvre à la galanterie qui la touche beaucoup plus que les airs de feu Rameau. Cette confusion d'états , de personnes & de physionomies donne aux Tuileries un aspect unique. Elles peuvent contenir alors environ deux cents mille ames.

CHAPITRE DCVII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'AUTEUR de la Pucelle , au fond de sa retraite , brûloit du désir de revoir la capitale , parce que dans cette ville il y avoit un théâtre , & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

Tout le monde vouloit voir le poëte seigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans sa patrie sans dire : *Je l'ai vu*. L'auteur se déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns ; il se cachoit , il crioit qu'il étoit mort ; mais il se montrait bien vite pour tout homme titré , ou qui venoit lui apporter des hommages.

Tandis qu'une curiosité épidémique s'empressoit à contempler sa figure , comme si l'ame d'un écrivain n'étoit pas encore plus dans ses ouvrages que sur sa physionomie , l'empereur seul trompa son attente , en passant au pied du château de Ferney sans daigner s'arrêter , & ne voulant pas voir celui que

chacun vouloit avoir vu. Ce dédain blessa la vanité de l'écrivain.

Arrivé à Paris, la secte encyclopédique arrangea son triomphe. Elle faisoit l'occasion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliser avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'opposer à l'orgueil fondé sur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux succès de l'esprit.

On prépara à loisir l'impromptu solennel auquel tout le public averti devoit assister. La secte encyclopédique mettoit ainsi la cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire : ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laissa faire la secte, quoique plusieurs grands & tous les prêtres murmurassent beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en poche, lui dire : *Vous m'avez loué* ; & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

Les ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur ; mais la secte

qui n'existoit que par son chef, & qui se couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

On ne vit pas sans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de sortes d'adversaires, jouir avec sécurité de sa renommée orageuse, & offrir un front qui n'avoit pas succombé à tant de traverses & à de si longs travaux. Il sembloit triompher en ce moment & de la haine sacerdotale, & de l'envie littéraire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-siècle menaçoit d'embraser sa cime.

Ce vieillard, trop fidelle à l'art qu'il avoit cultivé, ne songeoit nuit & jour qu'à sa chere tragédie d'*Irene*; & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir représenter. Il rapportoit là tous ses desirs & toutes ses idées. Le carré du parterre, voilà ce qui l'intéressoit le plus dans l'immense capitale, absolument changée depuis son départ. Il n'y vit rien, ne songea à y rien voir; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

Les visites & les louanges, auxquelles

son amour-propre voulut riposter, usèrent bientôt ses forces ; sa carrière fut abrégée par ses bons amis , & l'apothéose tua le poète.

Ce fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens sensés. Qui posa ces couronnes de laurier sur le buste , en face de l'original ? Des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne soubrette s'émancipa même jusqu'à caresser & flatter de la main en plein théâtre le buste triomphant de l'auteur ; mais le public , qui s'étoit imaginé qu'on vouloit persécuter son poète, redoubloit d'enthousiasme, comme pour le prendre sous sa protection ; & cet enthousiasme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

Les encyclopédistes , cachés dans un coin , croyoient voir réjaillir sur eux une partie des applaudissemens. Le poëtereau , disciple du grand poète , ayant fait aussi une tragédie , s'imaginait que les lauriers du couronnement devenoient fraternels , & s'étendoient jusque sur sa tête. Enfin , les philosophes académiciens , en portant ce *Pharamond* sur le pavois , vouloient insinuer qu'ils

avoient consenti à rompre l'égalité , mais en faveur des circonstances & pour l'exemple. Ces honneurs indiscrets qui lui furent rendus de son vivant , le priverent des honneurs funebres , ou plutôt , après avoir accordé à la secte encyclopédique son petit divertissement , on ne voulut pas refuser au clergé le sien , on tint la balance égale. Il valoit mieux , après tout , faire tomber la persécution sur le cadavre que sur l'homme ; & tout étoit concilié par ce moyen.

Il fut ordonné que , sans pompe , & sans funérailles , son corps sortiroit de Paris pour aller chercher au hasard un tombeau sur la route. On vit pour la première fois un mort prendre la poste pour se faire enterrer. Après le couronnement , on redoutoit la solennité du convoi ; la foule des assistans n'eût pas manqué d'observer le cercueil de Voltaire , environné de prêtres catholiques , portant un cierge bénit , & disant la messe sur son corps pour le repos de son ame. On ne voulut pas de cette seconde représentation.

Soit qu'on se fût repenti d'avoir permis le bizarre couronnement , soit toute autre raison , on poussa tout-à-coup la

févérité jusqu'à interdire aux journaux l'annonce de sa mort. On ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers soupirs dans la capitale, lieu de sa naissance. La même défense s'étendit sur J. J. Rousseau, lorsqu'il décéda à Ermenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient universellement connus, & la rumeur que leur décès occasiona, piquèrent sans doute l'orgueil des rangs, puisqu'il eut recours à des moyens aussi petits, & que la postérité aura peine à croire.

Il falloit tout uniment laisser faire Jeannot, dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai successeur de Voltaire; Jeannot tout seul eût appaisé la fermentation, & rétabli l'équilibre dans tous les esprits.

Trois mois après le triomphe de Voltaire, le Parisien oubliant les trente-neuf académiciens qui restoient, accueillit ce Jeannot avec le même enthousiasme. Il représentoit dans une farce qui, plus heureuse qu'*Irene*, n'eut depuis que cinq cents représentations. L'idiome de la dernière classe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel; & le

jeu naïf de l'acteur , son accent sûr ;
 formoient un tableau qui , dans sa bassesse , avoit un mérite extrêmement rare sur la scène françoise : la parfaite vérité.

Pourquoi n'a-t-on pas enterré Voltaire ? Cette question a été bien vite étouffée , par ces mots plus fameux encore , *C'en est , ce n'en est pas ;* tirés de la parade dont je viens de parler.

Ces mots ont fait une fortune incroyable ; on les a prononcés dans les meilleures sociétés , & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant six mois que ces mots , pris & reçus , dans tous les sens possibles , & commentés avec tout l'esprit dont le Parisien assaisonne les nouveautés.

Enfin , on a modelé Jeannot en porcelaine , ainsi que Voltaire. On trouve aujourd'hui l'acteur forain sur toutes les cheminées , faisant pendant au Préville ; & pourquoi ne fraterniseroient-ils pas ?

Il est donc prouvé qu'il n'est pas besoin de persécuter un vivant , ni même un mort. Quand il s'élèvera quelque Voltaire , il y aura toujours quelque Jeannot à lui opposer. Si la foule trop

nombreuse environne tel homme monté sur un treteau & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut ; voulez-vous disperfer cette foule fans violence ? Etabliffez à trente pas un autre treteau ; le premier orateur verra son auditoire se diffoudre , & jettera fa parole au vent.

Depuis le triomphe de Voltaire , la feûte encyclopédique ne bat plus que d'une aile. En ramaffant toutes les forces de fon génie , elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire , pas même une de fes tragédies. O que deviendra-t-elle ! Bien fol , bien repentant , je crois , qui s'est enrôlé fous fes drapeaux : voilà le régiment qui naguere marchoit d'un air fuperbe , le voilà licencié par Apollon , & devenu étranger aux neuf Mufes.



CHAPITRE DCVIII.

Jockeis.

LORSQU'ON hasarde de grosses sommes au sort d'une course, l'on purge la surveillance les jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus dispos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs *qui*, dit un poëte, *sont des animaux*,

Précédant un carrosse & qui font faire place,
Automates courans & Biscayens de race,
Qu'on équipe à grands frais, portant visage humain,
Légers comme le vent; espece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on dresse, qu'on élève,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

Un jockei est plus considéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes assistent aux courses, & ne paroissent avoir aucune pitié de ces adolescens aux cheveux tondus, qui se rendent pouffifs ou asthmatiques, pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la course dans son lit.

Lorsque les femmes ont vu le matin la course, & le soir d'Auberval, elles

parlent de leur sensibilité. On ne voit plus entr'elles que des ajustemens de cheveux. Elles portent des *autels à l'amitié*, elles récitent des *hymnes à l'amitié*. Le portrait de la *délicieuse amie* est caché dans le bracelet ; elles ne parlent plus qu'en s'extasiant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *sensiblerie* date de la même époque que les jockeis ; mais l'on ne fait si les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courses de chevaux.

Par une suite du même esprit les femmes conduisent des caleches ; & après avoir passé des nuits au bal , il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockey perd son nom & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte ; il est toujours jugé fort inférieur à l'animal , qui réunit tout l'intérêt & tout l'espoir.

Ce n'est pas-là tout-à-fait l'ancien esprit de la chevalerie : mais il est entièrement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus , ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout est de sauver nos jours d'une pesante monotonie , & de varier nos goûts , nos modes , nos enthousiasmes , nos engouemens , afin

de ne point perdre ce caractère de frivolité natale, qui nous honore & nous distingue aux yeux de l'Europe.

On a reconnu, il est vrai, qu'un courfier impétueux & docile supposoit à la fois la perfection d'une branche d'économie domestique, & l'art important de croiser les races. Mais l'extravagance s'est mêlée aux premières spéculations; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'espèce, n'est plus devenu qu'un luxe, fantaisie de prince. L'essentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en se perfectionnant: elle n'a point gagné avec ce goût qui, purement de parade, n'a voulu que faire spectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

Au mois de novembre 1754, milord Poscool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de distance; le roi ordonna à la maréchaussée de lever sur la route tous les obstacles qui pourroient causer au coureur le moindre empêchement. Milord Poscool ne se servit point de jockey; il partit de Fontainebleau à sept heures du matin, & arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes; il avoit encore douze minutes. Ainsi il

gagna cette gageure , & l'on en parla pendant fix mois , tant les esprits commençoient à s'échauffer sur les courses.

CHAPITRE DCIX.

Diamans.

CLORIS n'est que parée & Cloris se croit belle ;
 En vêtemens légers , l'or s'est changé pour elle ;
 Son front luit , étoilé de mille diamans ,
 Et mille autres encore , effrontés ornemens ,
 Serpennent sur son sein , pendent à ses oreilles ,
 Les arts , pour l'embellir , ont uni leurs merveilles ;
 Vingt familles enfin , couleront d'heureux jours ,
 Riches des seuls trésors perdus pour ses atours ,
 Fille de Scipion , illustre Cornélie ,
 Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie ?
 Pour montrer à ton tour des bijoux précieux ,
 Tu fis voir tes enfans , dignes de leurs aïeux ,
 Tu fis voir des héros. Et nos meres coquettes ,
 Etalent des colliers , arborent des aigrettes.

(Gilbert.)

S'il est permis aux rois & aux princes d'employer des sommes considérables à l'achat des diamans , n'est-ce point une folie insigne chez les particuliers de

mettre tant de prix à des brillans qui ne donnent point la beauté ?

Que le *pytre* & le *grand-fancy*, appartiennent à la couronne, qu'ils rivalisent avec le diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-duc de Toscane, ce sont là jeux de princes ; mais que des hommes sensés consacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui suffiroit à l'entretien des enfans, à la nourriture des pauvres, n'est-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité ?

Ce délire de l'opulence n'est plus toutefois aussi vif qu'il l'étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix excessif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainsi dire, par nos courtisanes, commence à tomber.

Crésus, revêtu de ses habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon, s'il avoit jamais vu une pompe si belle. Oui, dit le philosophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous ; sa beauté est naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Le philosophe devroit s'étudier à flé-

trir les diamantaires, les lapidaires, à les représenter comme des pestes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'êtres corrompus, qui se prostituent pour des pierres.

Le diamant est à mes yeux l'enseigne de l'insensibilité morale; le diamant semble endurcir tous les êtres qui se pavent de sa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à son bras la valeur de quatre riches métairies, son bras ne m'inspire plus l'envie de le baiser. Mais un homme orné de diamans, usurpant cette parure des femmes, me fait frémir, & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux brillans dont il est vain, sont l'emblème de son ame froide & dure, & plus il est élevé en grandeur, plus il me paroît petit & livré à un égoïsme ridicule.

On a vu, dit-on, Rodolphe, empereur & roi de Bohême, écorcher ses sujets pour amasser une quantité prodigieuse de pierreries. Il en avoit composé une table si artistement garnie, qu'elle représentoit un paysage au naturel. Il

perdit ses bijoux avec son royaume, & mourut de chagrin.

O que j'aime la seconde femme de Phocion ! Une de ses amies lui montrant des colliers & des brasselets magnifiques, elle lui dit : Pour moi je n'ai point d'autre ornement que Phocion, qui depuis vingt années est toujours élu général des Athéniens.

Puissent tous les fots & durs amateurs de ces misérables superfluités, qui aspirent la substance du pauvre, partir pour le pays de Golconde, dans les états du grand-Mogol, à cent milles de Mazulipatan !

Il n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle sur sa volatilité. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

La poudre de diamant est-elle un poison sans remède, ainsi que plusieurs le prétendent ? Le diamant en lui-même est un si grand poison au moral, qu'il peut l'être au physique ; & cette dangereuse qualité, je la lui souhaite, afin que tout homme l'ait en horreur & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puéril & barbare.

Le *Mont de piété* regorge de pierres, & leur valeur est tellement diminuée, que les diamans n'ont plus qu'un prix médiocre : les plus prisés autrefois sont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philosophe ne voudroit voir tous les joailliers obligés de renoncer à ce commerce futile & dévorant ! Il faut espérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliste n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts aussi extravagans, qui révelent tout-à-la-fois l'insensibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE DCX.

Petites filles. Marmots.

DÈS la plus tendre enfance on impregne, pour ainsi dire, l'ame des femmes de vanité & de légèreté. Tout le monde y concourt ; le papa, la maman, la bonne & les amis de la maison. Le maître de danse, dans l'éducation d'une jeune demoiselle, a le pas sur le maître à lire, & sur celui même qui doit lui inspirer la crainte de Dieu & l'amour de ses devoirs futurs. La mar-

chande de modes & la couturiere sont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'existence du laboureur qui la nourrit, & du tisserand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra respecter, elle sait qu'il ne s'agit que d'être jolie & que tout le monde l'encensera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de sagesse. L'art de plaire & la première leçon de coquetterie sont inspirés avant l'idée de pudeur & de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice sur cette première couche d'illusion.

Qu'on daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades, préluder aux sottises & aux erreurs du reste de leur vie. *Le petit monsieur*, en habit de tissu, & *la petite demoiselle*, coiffée sur le modèle des grandes dames, copiant, sous les auspices d'une *bonne* imbécille, les originaux de ce qu'ils seront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maître sont rassemblées chez *le petit monsieur*. Il est applaudi, caressé, admiré en proportion des contorsions qu'il fait. *La petite demoiselle* reçoit un compliment

à chaque minauderie dont son petit individu s'avise ; & si son adresse prématurée lui donne quelque ascendant sur le petit *mari*, on en augure , avec un étonnement stupide , le rôle intéressant qu'elle jouera dans la société.

C'est dans la capitale sur-tout que ces abus existent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philosophie , je demanderois si le lien de l'hyménée n'est pas trop sacré pour en faire ainsi l'objet de la première farce de la vie.

Quand la petite demoiselle a amusé pendant ses sept ou huit premières années le papa & la maman par son caquet & ses fingeries , lorsqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du sieur Audinot , la plus mauvaise des écoles pour le théâtre comme pour les mœurs , on songe à la mettre au couvent pour y prendre quelque teinture & remplir les premiers actes extérieurs de religion.

Ici la scène change. Aux premières impressions des leçons de coquetterie & de vanité , succèdent celles que peuvent faire la bégueulerie , le pédantisme femelle , & la morale rendue ridicule à force d'être mince & superstitieuse. C'est

à travers ces sentiers qu'une femme destinée à être épouse & mere marche jusqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au sein de sa famille. Cette négligence, à la vérité, est un peu justifiée par la corruption de nos mœurs; car si l'on oublie d'instruire les femmes de leurs devoirs, on les dispense de les remplir. Mais n'est-ce pas les rendre méprisables, & nous rendre malheureux?

Examinons donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer : *On n'aime plus, on n'estime plus.* L'amour & l'estime sont cependant les deux plus grands trésors de l'humanité.

Paris est donc plein de jolis enfans, mais qui deviennent des hommes maussades. Quand je vois dans une maison, qu'on serre, qu'on embrasse, qu'on étouffe de caresses un enfant de six ans, à raison de quelques faillies qui sont au-dessus de son âge; qu'on l'appelle *un prodige*; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémiss sur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ses gentillesse

fatiguent l'homme sensé, il plaint le sort de cette jeune tête, & voici pourquoi.

La trop grande souplesse de ses fibres annonce leur affaîssement prochain ; elles ne résisteront pas à tout ce qu'on entasse dans son cerveau ; il est trop tôt mûr, trop tôt développé, & l'enfant tant admiré sera un homme médiocre à coup sûr.

Un jeune enfant, plein de vivacité & de graces, court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce. Rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse ; la mere y goûte, & dit : *Ce fruit est trompeur, il ne vaut rien.* Un sage diroit à son oreille : *Pauvre mere abusée, vous voyez l'image de votre fils !*

D'après les avis de Jean - Jacques Rousseau, on a restitué à l'enfance cette liberté précieuse qu'elle tient de la nature, & qui convient à l'effor des premières années de la vie de l'homme. Mais on fait en même temps ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier & indécent ; ce qu'ils voient & ce qu'ils

entendent ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées ; & ces applaudissemens indiscrets ne feront plus que les disposer à l'orgueil de la fatuité & à l'insolence de la présomption.

Aussi je crois remarquer que la génération qui s'élève a un caractère dénigrant , dédaigneux , froidement hautain. Le temps de la jeunesse est le temps de l'enthousiasme. Si , au lieu de le ressentir , elle veut juger & discuter , jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût , elle tombera dans la froideur & la sécheresse , parce que la source de nos sentimens tarit bientôt , lorsque , rejetant l'instinct , nous voulons examiner de trop près la raison de nos jouissances.

C H A P I T R E D C X I.

Journaux , le vrai Journaliste.

LES critiques en un sens , troublent toutes nos jouissances. Un art dans son enfance excite des transports très-vifs. Marche-t-il vers la perfection : la critique vigilante le suit du même pas. Il
reste

reste à favoir si le plaisir n'est pas interrompu par ces observations qui marquent toutes les taches & les font appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorsque l'auditeur, moins fin, ou plus grossier, se livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté.

Qu'avons-nous gagné en raffinant ? Plus de gloire sans doute, moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chaussure, avoit raison ; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du soulier. Appelez le tailleur, le chapelier, l'anatomiste, chacun dans sa partie trouvera des fautes ; mais le gros du public ne les voit pas de même : sans quoi l'art deviendroit aussi effrayant que la nature.

Si l'art aujourd'hui n'avance point vers sa perfection, ce n'est pas assurément faute de regles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d'une voix monotome & lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclore tous les ans de gros volumes sur les théâtres & sur les genres. Ils ne sont

point remplis de réflexions neuves ; on y concentre toujours l'art dans la seule maniere de Corneille & de Racine , & l'on se dispense d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleusement à leur pratique.

Qui voudroit acheter tout ce qui s'est dit depuis cent ans sur l'art dramatique, composeroit une bibliotheque immense & inutile. Je crois que la postérité rira bien de cette idolâtrie, qui a faisi toute une nation, pour des tragédies bizarres, & qui la fait tourner servilement dans le même cercle, toute excursion lui paroissant chimérique & insensée.

On a vu passer sous les yeux de tant d'aristarques cinq à six cents tragédies, qui ont absolument la même physionomie, toutes pâles & sans expression, parce que le souffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des scènes, le rang des personnages, la diction rimée, tout est uniforme & fastidieux. A quoi servent les aristarques ?

La même piece a été retournée tous les vingt-cinq ans ; & c'est en cela que la pauvreté de la tragédie françoise se manifeste. Elle n'est point avertie de

la foiblesse, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes les richesses de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne poétique, c'est celle qui enseigne à jeter au feu toutes ces feuilles, où des juges transcendans & des législateurs suprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous disent à Paris ce qu'il faut penser de tout ouvrage littéraire composé chez les nations voisines, dont ils n'entendent seulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'est plus qu'un satirique. Mais voyez - vous cet insecte ailé, qui tourbillonne autour d'un flambeau ? C'est l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours, & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

La critique en littérature est la chose du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine est imprimé; les fautes sont commises, & le temps qui plonge dans l'oubli les productions stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévo- cable journaliste. On ne revient point de ses jugemens; il n'écoute ni la cabale ni les préventions; il absorbe le livre dans son gouffre, ou le fait furnager sur l'abyme.

Pourquoi donc se dévouer à la haine de ses rivaux , & offenser l'amour-propre des hommes vivans , pour opérer ce que le temps doit faire mieux que tout autre ?

D'ailleurs l'investive est presque inséparable de la critique littéraire : on a beau choisir ses termes , on veut toujours dire que tel écrivain est un sot ou un ignorant. On verse le ridicule sur son œuvre ; & de là à sa personne il n'y a qu'un pas.

Les lettres faites pour répandre quelque charme sur la vie , ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme , qui aura mal réussi en voulant instruire ou amuser les autres. Le critique le plus sage a encore quelquefois le foible de la jalousie ou de l'envie. Puis quel est l'homme assez maître de ses passions , assez impartial , assez éclairé & doué d'un tact assez subtil pour être le juge suprême des talens & des réputations ? Que le temps prononce ; c'est à lui seul qu'appartient cet emploi.

Mais ce qui doit consoler les auteurs , c'est de voir que le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur

méprisé. Qui se sent des forces pour courir dans la carrière, ne s'amuse pas à jeter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* sont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le sont de leurs productions. Ils prennent le talent d'injurier & de nuire pour la preuve d'une supériorité réelle & décidée.

Ainsi l'on ne voit plus dans l'atelier des arts,
Que légions de rats & groupes de lézards.
Leur souffle empoisonné flétrit les renommées,
Le Pindé est envahi par d'insolens Pygmées.

..... ?
Ces docteurs pointilleux dans leur triste manie,
Le scalpel à la main, disloquent le génie ;
Et veulent qu'abaissant son vol audacieux,
Comme eux, il pense, écrive, & qu'il rampe
comme eux.

(M. Guyetand.)



CHAPITRE DCXII.

Treteaux des Boulevarts.

LA foule y abonde; & c'est une raison de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers ces théâtres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de treteaux, leur diversité, leur prix modique, des scènes changeantes & perpétuellement renouvelées, tout entraîne le citadin. Eh ! c'est là qu'on peut voir combien la curiosité oisive est sur-tout affamée de spectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit savoir pourquoi dans cette foule de théâtres de toute espèce libres & ouverts, on proscriit toute pièce décente & régulière; pourquoi un privilège exclusif, dont on n'apperceoit pas l'utilité, ôte au peuple une nourriture agréable & saine, & défend de mêler un grain de raison au breuvage grossier qu'on lui verse de toutes parts.

Les plus plates bouffonneries sont

autorisées, & l'on fait *haro* sur toute piece qui a l'apparence d'être instructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit !) sont les censeurs nés, les rédacteurs en charge, & les mutilateurs sans rappel de toutes les pieces qui se jouent sur les boulevarts.

Cette incroyable prohibition, au seul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

On a senti qu'il étoit ridicule de repousser tout à fait la raison de dessus les treteaux des boulevarts, & que le peuple qui couroit à ces spectacles étoit justement celui qui avoit le plus besoin de recevoir quelque instruction salutaire. On s'est donc relâché de cette loi bizarre qui n'admettoit que la sottise & le mauvais goût : on a permis à quelques pieces raisonnables de paroître sur les treteaux ; mais il faut qu'elles soient *en un acte*.

Un auteur qui auroit dans son portefeuille des pieces touchantes & régulières en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choisir. On borne, on rétrécit les plaisirs du public, en ne permettant pas à l'art de se faire entendre sur le théâtre de son choix.

Ces petits spectacles sont toujours pleins , parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût universel pour les représentations dramatiques , si l'on favoit mettre par - tout le public à son aise.

Il seroit beau de présider tout à la fois à l'amusement & à l'instruction publique , en brisant toutes ces vieilles & misérables ordonnances qui , pour l'intérêt de quelques comédiens , empêchent l'effort du talent , & substituent des farces ou des pieces étranglées à des compositions nobles & intéressantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle sur les planches du théâtre des boulevarts , ou sur les planches du théâtre françois ? Pourquoi rencontre - t - on , au-dessus de l'art dramatique , la main impérieuse qui coupe , qui hache , qui desseche & qui tue ? Eh quoi ! ne verra-t-on jamais sortir de la bouche du ministre le mot , *je défends* , & jamais le mot , *je permets* ? Sans la massue pétrifique qui frappe tous les arts , le génie des François auroit déjà surpassé en tout genre les autres nations.

Nicolet a gagné sur ces treteaux

cinquante mille livres de rente ; & son frere qui a fait long-temps le même métier , a mal fait ses affaires. Ainsi deux fameux cardinaux , ministres , eurent des freres qui vécurent obscurément sous la pourpre , & qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

Taconnet a fait une partie de la fortune de *Nicolet* , & il est mort à la Charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* , & ne s'enrichit pas lui-même. *Andinot* calcule paisiblement dans son salon , tandis que ses petites actrices lui gagnent de l'argent. *Sic vos non vobis*. Le boulevard ressemble là-dessus au reste du monde.

Là , on met dans la bouche des petites filles , encore dans l'enfance , des obscénités choquantes , & rien ne révolte plus que d'entendre les expressions du libertinage passer par de si jeunes organes. Jamais peuple , que je sache , n'a offert ce genre de corruption.

Ces petits spectacles sont des lieux de prostitution précoce , & l'on voit chez ces farceurs l'étalage scandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théâtres décens sont fermés à neuf heures , ces théâtres immodestes sont ouverts la nuit. Ce scandale vient cependant de souffrir une interruption.

C v



CHAPITRE DCVII.

Egoïstes.

RICHES ! je commence à me réconcilier avec vous ; vous devenez moins égoïstes ; vous donnez. Oui , vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.

Tant mieux , je veux que le riche jouisse ; mais qu'il ne jouisse pas seul.

Je te félicite , homme riche , tu te trouves dès ta naissance plus près de la probité qu'un autre homme ; tu as moins d'occasions d'être injuste ; tu seras exempt de ces désirs violens qui , non-satisfaits , jettent l'indigent dans le crime ou dans le désespoir. Les trésors des champs , les fruits de la terre sont à toi. On s'empresse , on te sert , on t'aime avant de t'avoir vu. La haine , l'envie , la jalousie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richesses donneront de l'éclat à tes moindres vertus ; on te tiendra compte de chaque acte de bien-faisance ; la renommée enfin les publiera.

En voyant des heureux , tu verras tes semblables , & tu ne feras point tenté de les haïr. Tu auras le loisir des études , & la facilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner , car tu possèdes ; & quand tu mourras , en voyant tes rejetons t'environner , tu feras débarassé d'une vive inquiétude ; tu sauras que tu leur laisses de quoi satisfaire les besoins de la vie , & la vue du contraire est le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir , & n'ose regarder ses enfans avant d'expirer.

Homme riche , que tu es heureux ! tu peux essuyer des larmes. Un peu de cet or superflu , en passant de tes mains dans celles de ce malheureux , va changer de prix & de nom ; il s'appellera bienfait. Antoine, après sa défaite, s'écria : *Je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Ce château superbe ne flattera qu'une fois ton œil ; cette collection ne fera jamais parfaite ; ces magnifiques jardins t'inspireront du dégoût : mais le soupir d'un malheureux qui t'exprimera sa reconnaissance , ne fera jamais perdu tant que tu conserveras un cœur !

Le riche est plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable ; car le pauvre est plutôt exempt de vices que vertueux ; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit ? La gloire elle-même, à mérite égal, favorise bien plus le riche que celui qui est né sans fortune. Elle semble vouloir, a dit quelqu'un, *le récompenser de s'être occupé d'elle.*

Bullion, ministre dans le dernier siècle, imagina de donner un dîner d'une espèce nouvelle. Il fit servir des plats remplis de pièces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre sur leurs assiettes à discrétion. Chacun se jeta avidement sur ce fruit nouveau, en remplit ses poches, & s'enfuit avec sa proie.

Ce n'est point là de la générosité, il s'en faut. Riche, sache mieux donner. Cette grande ville offre un vaste champ à une ame sensible & humaine ; les quartiers éloignés sur-tout recellent nombre d'infortunés qui vont en gémissant y réfugier une misère dont ils rougissent. Va les déterrera, & songe que le bienfait n'est sublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné, & qu'il le surprend.

Que tout s'accorde aujourd'hui pour les flétrir ces êtres vils & méprisables, qui concentrent toutes leurs pensées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils résident. Ils ont tout à la fois une ame insensible, qui se peint sur leurs physionomies avides, & une raison bornée qui se décele dans leurs moindres discours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des sociétés ; ils ont interrompu la circulation des services mutuels. Si chacun suivoit malheureusement le système qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde ; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant personne, que quelqu'un les aime ; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les estime ; qu'ayant opprimé l'état, sans lui rien rendre, leurs noms soient à côté des hommes qui en font la gloire & l'honneur ? Ils oseront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richesses, les a en horreur. Qu'ils tremblent ! Il

tient le burin immortel , qui les gravera au front du fceau de leur infamie.

Egoïstes , que deviendront au milieu de vos principes , l'amitié , la bonté , la charité , tout ce qui ôte à l'homme une partie de ses miseres & sa foiblesse ? Ingrat ! si tu n'es pas totalement endurci & mort au bien , ouvre les yeux , regarde autour de toi , considere ce que tu dois à tes concitoyens. On a songé que tu viendrois sur la terre bien avant ta naissance ; on t'a préparé des jouissances dont tu n'es pas digne aujourd'hui , puisque tu veux jouir seul. Ces maisons bâties , ces rues alignées , ces chemins , ces arbres antiques & chevelus , ces arts consolateurs , ces vaisseaux qui couvrent les mers , ces agriculteurs qui ont défriché les terres , ces lois sages , cette police , qui fondent ta tranquillité , qui t'assurent la propriété du trésor que tu couves des yeux , tout porte l'empreinte d'un génie bienfaisant , qui a étendu ses vues dans l'avenir , qui ne s'est point borné à des commodités personnelles & passageres , qui a embrassé dans une prévoyance généreuse les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant ; & lorsque avançant dans

l'âge & participant à des siècles de travaux accumulés & de combinaisons infinies, tu jouis des agrémens de la société perfectionnée, lâche ! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un personnage opulent & isolé ; tu rapporterois tout à toi sans honte & sans pudeur ; tu croirois pouvoir disposer de ton or à ta volonté, pour satisfaire tes vains caprices & tes folles fantaisies ; tu ne feras rien d'utile, rien de grand !..... Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde, & le dernier degré d'insensibilité. Ah ! puisque ton cœur est mort & ne peut sentir la joie de l'homme qui a été utile à ses semblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette première & sacrée, quand il a laissé sur la terre quelques traces d'une âme généreuse & bienfaisante. S'il t'est interdit de goûter les satisfactions intérieures qui dilatent l'âme de cet homme juste & bon, sois témoin de l'estime, de l'admiration, du respect qui accompagnent ses pas, & vois qu'il est d'autres avantages que ceux que l'or procure ; car il ne s'anoblit réellement, qu'en servant au bonheur des humains.

Il y a ensuite les égoïstes littéraires ; c'est-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages , de leurs querelles , qui vous forcent violemment à les admirer , qui sont dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Insupportables dans la société , on ne peut les écouter , que pour suivre curieusement toutes les ruses mal-adroites de l'amour-propre , & pour voir jusqu'à quel point il rabaisse quelquefois un homme d'esprit au niveau d'un sot.

CHAPITRE DCXIV.

Du Style.

UNE dispute familière à Paris, c'est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu'il préfère le sien à tout autre ; & cela ne doit pas étonner , pour peu que l'on réfléchisse à la manière dont se forment nos idées.

En quelque langage que ce soit , les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales , combinées ou réfléchies. L'image qui se forme en notre cerveau est vive

& nette; & quand nous voulons la transmettre sur le papier, nous choisissons les mots qui nous sont les plus familiers, & qui nous paroissent les plus expressifs. Mais ces mots sont plus bornés que les pensées & que les images. Le lecteur, faute d'être au sens fixé à son juste point par celui qui a mis en avant sa maniere & son expression, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit. Ainsi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la pensée de l'auteur; il crée soudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la pensée de l'écrivain. Il est mécontent de son expression, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y substitue sa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, soit à tort, soit avec raison, & exige, pour ainsi dire, que l'auteur ait rendu sa propre idée. Il ne lui permet pas la tournure d'une phrase qui choque sa tournure habituelle; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau sous un tout autre point de vue; il blâme enfin, parce qu'il a une

couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le désireroit.

Comme il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de son confrere, il ne doit pas se formaliser, si l'on trouve à reprendre à son style, chacun ayant sa maniere d'écrire, qu'il lui est tout aussi impossible de changer que son geste & sa démarche.

Pourquoi tel mot expressif, harmonieux, nécessaire, est-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'existence sans raison, & fera fortune, sans avoir d'autre mérite que sa nouveauté? Pourquoi ne ressusciteroit-on pas telle expression vieillie? Quoi! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'instrument qui obéit à la main qui le guide? Le style le plus fort est toujours le meilleur, & l'expression la plus nette est celle que l'on doit employer de préférence.

Il y a dans les langues quelque chose d'intellectuel; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le style chargé de trop de mots, laisse

l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point rassasier, voilà l'art d'écrire.

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte sur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondissement des phrases, de leur cadence; on n'entend que ces mots : *C'est mal écrit*; & le sens, la vérité, la justesse des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt superficiels.

Le style à la mode, le style académique, est celui qui affecte d'être précis, qui raffine les idées & les expressions, qui met de l'esprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, sent la gêne & la recherche; peiné, fin, compassé, il vise constamment à l'épigramme. Il est fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans; il proscriit les images, les métaphores; il évite soigneusement l'enflure; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce style est toujours un peu froid; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette manière étroite, quoique ingénieuse, ne fera pas fortune, j'ose le

prédire. Il faut, au lieu de tant de finesse & d'esprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon sens. Tout auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le suffrage de la multitude.

Un bon style, comme celui de J. J. Rousseau & de l'abbé Raynal, mâle, clair, ferme & simple, est semblable à la baguette de Moyse changée en serpent. Ce style dévore & anéantit tous les styles inférieurs, ainsi que le serpent dévora les couleuvres égyptiennes.

On s'est avisé depuis peu de vanter le style des hommes de cour, comme le style par excellence, & même de le proposer pour modèle. Je ne crois pas qu'il puisse jamais subir l'épreuve de l'impression. Il est simple, dira-t-on, d'accord; mais pourquoi le style des gens de cour est-il simple? Par une bonne raison, parce qu'il ne s'y montre jamais de passions. Elles ont perdu dans ce pays, non-seulement leur expression, mais jusqu'à leur accent. Tout est uniforme, parce que tout se travaille derrière la tapisserie. Il faut paroître serein lorsqu'on brûle d'ambition,

calme lorsqu'on est dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe son ennemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légèrement. On évite jusqu'au ton de l'indifférence, qui pourroit marquer & dire quelque chose.

Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu style, il n'est point convenable à l'homme de lettres, qui est par essence l'homme passionné, parce qu'il faut qu'il se pénètre, qu'il se transporte pour faire repasser dans les autres les sentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner : qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle déclamation devient même nécessaire, puisque ce n'est que de cette manière que l'on émeut la multitude : or, l'essentiel est de lui faire épouser vos idées. Soyez concis, laconique, compassé, elle ne croira pas à vos sentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à plusieurs reprises, & c'est ainsi qu'on l'entraîne.

J'aime l'innovateur en fait de style ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux ; j'entends

une signification neuve, donnée à telle expression, des mouvemens plus précipités, des termes creusés & approfondis, un langage pittoresque; celui-ci nous trouve toujours éveillés & sensibles.

Cette facilité singulière que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'assurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoissance des regles; l'usage y supplée, la routine leur tient lieu d'études. Mais quand ils prennent la plume, leur insuffisance est à découvert, leur style révolte les étrangers même, & il est de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on possède mieux la grammaire de la langue françoise qu'à la cour de Versailles.

On ne conçoit pas aisément toute la distance qui se trouve entre bien parler & bien écrire. Tel homme parle très-bien, vous rend attentif pour le choix & la netteté de l'expression; s'il écrit, il est lâche & vide. Tel autre ne forme point ses phrases en parlant, les acheve encore moins; mais il pense fortement, & la précision énergique de son style, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoissance. Clair, rapide & chaud quand il converse; obscur, lourd, embarrassé quand il écrit. C'est qu'il parle avec ses amis d'abondance de cœur, & quand il est à son bureau, il songe au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ses amis; il a recours à l'art, il se fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieusement difficile, il fuit la manière aisée qui lui est naturelle, pour se jeter dans des combinaisons recherchées où lui seul se reconnoît & s'entend.

L'homme qui parle le mieux à Paris sur tous les arts, & dont la conversation intarissable n'est pas inférieure au style; l'homme qui vous échauffe dans son cabinet encore plus que dans ses ouvrages, c'est Diderot. Je n'ai point entendu d'homme plus éloquent, plus net, plus varié, mariant avec le plus d'aisance & de force tous les tours, faisant jaillir enfin plus d'idées, plus d'expressions vivantes & pittoresques. On peut le considérer comme un improvisateur du premier ordre. Ce mérite est assez rare parmi les hommes de

lettres de nos jours ; ils converfent ; mais ils n'ont pas le flot de l'orateur. L'efprit fubtil & railleur a defféché l'éloquence.

CHAPITRE DCXV.

Ecole Vétérinaire.

ETABLISSEMENT utile & remarquable , qui a beaucoup contribué à la confervation du fuperbe animal qui fert à l'homme dans tous les temps , & qui a fait fa force dans tous les fiecles ; car le cheval doit être confidéré comme une fource de puiffance.

Cette école eft fituée à Charenton. Ce ne fut d'abord qu'un fimple effai. Comme tout eft tardif , on ne s'étoit pas encore occupé de la guérifon des épizooties ; le plus noble compagnon de l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifefté en peu de temps leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui eft leur maître.

Enfuite

Ensuite l'anatomie comparée a donné lieu à plusieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

Les maladies des chevaux sont suivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'espèce humaine.

Au fond de la salle est un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il est exécuté en cire ; mais l'artiste a eu le secret de cacher tellement son art, que l'œil, après l'examen, est tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau unique en son genre m'a toujours singulièrement frappé.

Les avantages non interrompus, qui ont résulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il faut multiplier ces établissemens utiles.

Si l'école de chirurgie est de toutes les sociétés de France celle qui a rendu le plus de service au genre humain, il paroît que les écoles vétérinaires rendront un service égal, puisque l'homme vit sur ces créatures qu'il s'est assujetties.

Le quinquina, employé par les membres de cette école, a produit des effets miraculeux sur les animaux ; leurs soins s'étendent jusque sur les oiseaux de basse-cour : on leur tâte le poulx sous l'aile.

CHAPITRE DCXVI.

Usuriers.

C E terme est susceptible de plus d'une interprétation. L'argent est une marchandise comme tout le reste ; il a sa rareté ; on ne fait rien sans argent ; il est le principe & le nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros , qui n'est point manufacturier ? Ne place-t-il pas son argent à un gros intérêt ! N'a-t-il pas calculé jusqu'aux revers ? De même , il ne faut point ranger dans la classe des usuriers , les escompteurs à fix , à sept , & même à huit pour cent par an , selon les circonstances ; ils font un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent hausse & baisse ; il est subordonné aux cours des événemens politiques. Le meilleur papier n'est pas à l'abri des accidens ou des retards. L'escompte peut donc être proportionné à ces différens risques ; le contrat ensuite est volontaire ; & quand des lois bizarres ont voulu régler , d'une manière fixe & invariable , l'intérêt de l'argent , ces

lois ont été faites par des hommes despotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'industrie que ces petites lois ecclésiastiques; lois aveugles, qui contredisent les grandes lois politiques, lesquelles font la splendeur & la richesse des nations. C'est ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour enfanter d'autres sur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'usurier dangereux, l'usurier qu'il faudroit flétrir, est l'usurier voilé, qui, chaque année, fait gagner le tiers de son capital sans industrie & sans risques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie. Agioteur, d'autant plus tyrannique, d'autant plus effronté, que toutes ses opérations sont des œuvres de ténèbres.

On soupe souvent en bonne compagnie à côté d'un usurier de cette sorte; mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens subalternes qui exposent leur front à la honte & au mépris. Pour lui prêteur en chef, on ne le voit jamais; aussi conserve-t-il une considération usurpée, quoiqu'on

soupçonne qu'il fait valoir son argent de cette manière ; mais on est convenu dans les grandes villes d'appeler vertus les apparences.

L'affaire du comte de Morangiés , (si fameuse par les plaidoyers de Linguet , & sur-tout par son issue ,) véridiquement détaillée , mettroit peut-être dans un jour éclatant de quelles sources illustres découle souvent l'usure qui ravage la capitale.

Les Parisiens , dit le proverbe , *mangent le pain blanc avant le pain bis*. Les jeunes gens , maîtres de trop bonne heure de leur fortune , prennent leurs fantaisies pour des besoins , & ils ne se réveillent de cette folie que dans l'âge où l'on est incapable de réparer le vide.

C'est à eux sur-tout que les usuriers s'attachent. Je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite semaine ; ceux-ci sont souvent moins âpres , moins barbares ; d'ailleurs , ils sont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde , qui mettent à profit leurs foiblesses & leur inexpérience , & qui jouissent de leurs larcins , *par des contrats*

passés devant notaires. Comment les qualifier ? On dit néanmoins, Monsieur un tel vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait saisir par-dessous main, est celui qui se l'approprie pour une somme modique.

Ces usuriers-là ne prêtent pas sur gages ; ils sont cent fois plus dangereux ; ils escamottent les biens & apapages des familles les plus distinguées, & l'opprobre n'accompagne point leurs pas.

CHAPITRE DCXVII.

Egoïsme des Corps.

LES corps qui sont permanens, tandis que les particuliers passent, sont sans yeux, sans oreilles. Privés de sensibilité, ils ne connoissent point d'autre honneur que leur *point d'honneur*. Êtres abstraits, tandis que le moindre individu présente une physionomie où la honte s'imprime, les corps ne savent point rougir ; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n'est pas eux, ayant obtenu ou surpris, à

l'aide des temps , quelques privilèges particuliers, ils sont tous exclusifs & petitement orgueilleux.

Le général des Capucins , arrivant à Paris du côté du Pont-Royal , & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins , crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célébrer son entrée. Point de chef d'un corps qui ne ressemble plus ou moins dans ses prétentions au général des Capucins.

Entendez le recteur de l'université ; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battans* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil usage pour la marque infailible de la supériorité de son corps.

Lors de l'institution de l'académie françoise , le parlement se montra jaloux ; il étoit sur le point de faire des *remontrances* , lorsqu'on lui prouva qu'il ne s'agissoit que de *diseurs de mots*. Tous les petits corps se modelent sur les grands , & adoptent leurs principes. Ainsi dans les classes des colleges l'on voit *l'empereur* , *le dictateur* , *les consuls* , &c ; & le syndic de sa communauté , qui sourit quand son fils vient lui dire : *Je suis consul* , va jouer le même rôle

au milieu de ses confreres , & il s'enflera des dignités les plus risibles.

Par la même raison que dans la communauté des cordonniers le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté serment pardevant *monseigneur le procureur du roi* , fit-il un soulier plus parfait que les maîtres jurés ; de même dans les académies on a beaucoup de peine à supposer qu'au-dehors un écrivain soit un écrivain. Auteurs Anglois , Allemands , Italiens , Espagnols , on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-sérieusement à des gens de lettres , *qu'on ne savoit faire un livre qu'à Paris*.

Or , qui ne reconnoîtroit un académicien , de quelque académie qu'il soit , à son air avantageux ? Imaginez-vous un homme qui se dit en lui-même : On m'a jugé avoir un mérite éminent , distingué ; je suis du nombre des élus. Qu'est-ce qu'un homme , s'il n'est académicien ?

Le peintre recommandera despotiquement sa maniere ; le poëte fera secte pour ses vers ; l'orateur prônera exclusivement son goût ; chaque membre de l'académie , quoique divisée entr'elle ,

se réunira contre l'étranger , & le regardera comme un profane.

Que fait-là , dans ce café ou dans ce fallon , cet académicien , pilier de l'endroit ? Quel est son emploi ? Il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enseigne à la jeunesse à beaucoup respecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve incontestable , selon lui , de supériorité & de goût. Il gémit ensuite de la décadence de la littérature. Le siècle est indigne de le lire ; il faudroit que les esprits fussent d'abord préparés , pour pouvoir bien goûter son style & ses idées ; aussi , s'enveloppant dans un dédaigneux silence , il paracheve académiquement son rôle de nullité , qu'il ne surmontera point , malgré les deux muscles rengorgeurs de sa tête capable.



CHAPITRE DCXVIII.

Sybarites.

JE te vois , jeune sybarite , je te vois sur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta pensée la plus légère réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs ; les travaux de tes esclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouissances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te saisir sur ton lit de roses. Ne la connoissant pas , son dard fera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes sens qu'aux voluptés ; tu n'as fais qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

Mon imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je ? Une bibliothèque scandaleuse , des miniatures d'une lasciveté qui fait honte à la nature ; voilà ce qui orne le cabinet secret d'un sybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés , des peintres criminels , qui

ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes , & à faire naître leurs égaremens.

Le sybarite , dans l'analyse de ces ouvrages corrupteurs , cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandestin , où l'on appelle les plaisirs , la volupté n'y pénètre pas. La réalité n'a plus de charmes sur des cœurs blasés. Le sybarite n'a plus de désirs ; il tombe dans l'affoupissement.

Quand on a dressé un autel au vice , il vous punit du culte offert. Les travers de l'esprit humain n'ont jamais enfanté une sensation agréable ; la honte la plus humiliante navre le cœur du sybarite au milieu de ces portraits voluptueux , de ces statues indécentes , de ces livres dissolus ; & il sent trop tard qu'il n'est plus de douce jouissance , dès que l'on a passé les bornes du respect que l'on doit à la nature.

En sortant de ces boudoirs , il est des hommes qui , ayant payé architectes , peintres , décorateurs , sculpteurs , veulent paroître avoir tous les avantages , tous les talens ; qui s'estiment capables de tout connoître , de tout apprécier. C'est le ridicule de certains

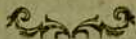
grands qui ont une idée exagérée d'eux-mêmes : témoin ce satrape de Perse, qui alla visiter Appelles dans son atelier. Le peintre connoissoit le fastueux personnage, & ne voulut pas perdre un coup de pinceau. Le satrape errant avec toute sa suite, la robe de pourpre déployée, faisoit tout haut ses observations, & se permettoit de disserter sur les tableaux & sur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit :
 » Mégabyse, tu te découvres mal adroitement ; il falloit rester muet sous ta
 » robe de pourpre ; tes bracelets, tes
 » pierreries, ton turban t'auroient fait
 » passer pour un connoisseur ; mais vois-tu les petits garçons qui broient mes
 » couleurs, & qui rient sous cape de
 » tes discours ? J'en suis fâché ; ils n'auront plus le même respect pour toi «.



CHAPITRE DCXIX.

Champs-Elysées.

LES Champs-Elysées sont trop alignés , pas assez diversifiés , & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs la proximité de la grande route de Versailles y répand une poussière insoutenable. Comme on n'y voit aucun bassin , & que l'eau y manque totalement , tout y a l'empreinte de la plus grande sécheresse. C'est dommage ; car l'endroit d'ailleurs est vaste , & l'affluence de toutes les conditions y produit un spectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable , dès que l'œil n'appergoit pas l'élément fluide qui semble rafraîchir la pensée. Pourquoi tel endroit sauvage devient-il attachant ? C'est qu'on y voit un ruisseau qui tombe , murmure , serpente & fuit.



CHAPITRE DCXX.

Journal de Paris.

IL a fallu faire une espece de violence au ministere pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions usitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un instant tout Paris est instruit ou défabusé sur ce qu'il lui importe de savoir au juste.

Louis XVI, voulant couper un branche d'arbre, se blesse de son couteau de chasse à la cuisse. La capitale est en alarme ; on apprend en peu d'heures que la blessure est légère, & les esprits sont calmés. Il y a mille circonstances qui intéressent le public ; il pourroit se tromper dangereusement ; il est redressé tout à coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin-d'œil.

Mais ce qui rend cette feuille infiniment précieuse, c'est qu'elle est devenue le véhicule de la charité universelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaisance ; la vertu qui sommeille au

fond du cœur de l'homme est avertie, & il s'établit une succession de bonnes œuvres.

La correspondance des lumières gagne à la publication de cette feuille. Chaque art est, pour ainsi dire, stimulé, parce qu'aucun fait intéressant dans les arts n'est passé sous silence.

On pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémères; car l'art du *souigneur* n'est pas celui du critique. Cette feuille devroit être uniquement consacrée à ce qui peut intéresser la curiosité publique.

Un fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues sur les arts. Les réflexions communes sont bientôt épuisées, les faits sont toujours nouveaux.

Il seroit bon qu'on y trouvât le récit fidèle de tous les accidens qui arrivent sur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient peut-être, en lisant que tel & tel homme a péri sous les roues de leur char; que, pour gagner trois minutes au spectacle, ils ont écrasé un fantassin surchargé d'un fardeau qu'il voituloit pour l'intérêt de la société.

On a vu avec étonnement tel mal-

heureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix de ses bras & de ses jambes. Un habitant de Londres, qui lisoit cet article, n'en pouvoit croire ses yeux. Là, un boiteux traversant une rue, arrête à plaisir une enfilade de voitures. Mais puisque le gouvernement a permis la publication d'une annonce aussi extraordinaire, c'est qu'il veut mettre un frein à l'insensibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus sévère à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a passé sur le corps d'un de ses concitoyens, reverroit l'image sanglante; elle se marieroit à son nom, & ce seroit là son premier châtimement.

Toutes les violences commises & impunies pourroient être soumises de même à l'animadversion publique; & cette feuille, en exerçant une juste censure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuisent au repos public en exposant les extravagances puériles ou barbares des riches qui se permettent tout, appuyés qu'ils sont de leur crédit ou de leur opulence, les retiendrait peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, & feroit plus de bien que les

femonces particulieres des magistrats.

La feuille de Londres paroît tous les foirs; mais comme il faut que Paris contraste avec cette ville dans les plus petites choses, la feuille françoise paroît tous les matins.

Le Journal de Paris soutient le Journal des savans, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impression : c'est un enfant en train de faire fortune, qui nourrit son vieux pere.

Les Journaux sont classés rigoureusement; & comme on les assujettit à des pensions, on conserve leurs privileges, quelque ennuyeux & fots qu'ils puissent devenir. Mais pourquoi ne laisse-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainsi qu'il est permis de cultiver tout autre?

Au bout de deux ou trois ans, les bons Journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient tout-à-fait. On retrouveroit au moins la même somme d'argent; & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres iroit trois fois plus vite : tout cela nourriroit le pays latin, où sont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine,

Le gouvernement pensionne plusieurs écrivains ; mais pour cela il ne débourse pas d'argent. Il assujettit les Journaux à une taxe , & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille fatirique , où il est déchiré à belles dents : ainsi *il boit & mange son jugement & sa condamnation* ; ce qui est assez plaisant.

On trouve sur la même feuille l'article des spectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu ! s'écrie-t-on , monsieur un tel est mort ; le voilà enterré ! Vite , allons à l'Ambigu-comique , on y donne la pantomime de Dorothee.*

Quant aux *petites affiches* elles ne rendent service qu'aux selliers , aux bijoutiers , aux marchandes de modes , aux jeunes seigneurs qui brocantent des chevaux , des tableaux , des diamans ; on y annonce les ventes après décès.

Il est clair qu'avec de l'argent on peut meubler une maison de la cave au grenier , en moins de vingt-quatre heures : ce qui seroit impossible dans une ville du second ordre. Les choses invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

La répétition des articles , enterremens & spectacles , tels qu'ils sont dans

le Journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même chose dans le même instant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire disparaître ce double emploi ?

Les petites affiches, quoiqu'elles paroissent journellement, ne contiennent pas ce qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au lieu de faire son métier, qui est d'annoncer les garde-robes & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des pieces de théâtre, auxquelles il n'entend rien. Il est despote à sa maniere, avec son privilege exclusif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaise de poste à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refusera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui satisfait deux particuliers, sous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carrosses*, aux *messageries* ; & voilà comme le privilege met de la partialité & des entraves au bien général, jusque dans une misérable feuille. Ainsi du reste. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre service aux particuliers, & de faire quelque chose d'avantageux au bien public.

CHAPITRE DCXXI.

D'un second théâtre François.

LE public, les auteurs demandent à grands cris deux théâtres; les gentilshommes de la chambre s'y refusent. Les comédiens en province appartiennent au public, au lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement pensé que le parti le plus prompt & le plus sûr, seroit de rétablir la concurrence, ainsi qu'elle existoit aux jours brillans de Corneille, de Racine, & de Moliere; mais les gentilshommes de la chambre se sont constamment opposés à la création d'une seconde troupe. Ils peuvent se vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente universelle, & le vœu de tous les auteurs.

On dit qu'il seroit impossible de former deux troupes supportables, quand nous sommes si loin, d'en avoir une ! Eh, c'est parce que nous n'en avons qu'une qu'elle fera toujours foible,

indolente , inactive , insuffisante ; parce que chaque membre écarte de toutes ses forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage ; parce que l'emploi de chacun d'eux , par une loi qu'ils se sont faite , n'est jamais rempli par un autre , & que le premier en date anéantit conséquemment tous les rôles qui ne lui plaisent pas ; parce qu'ils se permettent tour-à-tour des absences combinées , que le public paie & souffre en murmurant tout bas ; parce qu'ils bâtissent à leur gré mille petits codes ridicules , inconnus , qui ne tendent qu'à légitimer leur paresse , & à rabaisser les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuira toujours aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les bustes radieux de Corneille , de Racine , de Moliere , de Voltaire ; ils y regnent en maîtres : mais l'homme de génie qui , s'appête à courir cette lice glorieuse , tombe & pleure aux pieds d'une barrière invincible qui arrête sa noble impatience. Désespéré , il laisse échapper ses crayons & sa palette chargée de couleurs ; il reste dans une inaction

funeste à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en soupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frémit en vain à la porte de la carrière qui ne s'ouvre point. C'est ainsi qu'au lieu de favoriser l'effort impétueux du génie, on se plaît à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux, qui intéresseroient sa sensibilité, & qui ajouteroient à ses plaisirs délicats; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens, les privilèges des auteurs & la gloire nationale. Qu'est-ce après tout qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, instructif, si on le compare au minois d'une actrice?

Au milieu de ces entraves, on ne craint point de toucher à une question délicate. Les gens du monde vous disent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies semblables aux comédies de Molière? On répond sans hésiter : Eh ! c'est la philosophie moderne qui en est cause ; car de quoi ne l'accuse-t-on pas ?

Si Molière revenoit parmi nous, il pourroit, il est vrai, changer l'habit de ses personnages ; mais il auroit la même force, la même franchise de

pinceau, la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité, il n'auroit ni bel-esprit, ni phrases gentilles, ni papillotages, ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait simple, fait pour nous faire rire malgré nous, parce qu'il auroit la connoissance du cœur humain. Ce trait existant & caché, il est sans cesse sous nos yeux, & nous ne le voyons pas; mais lui, avec son coup-d'œil, le feroit habilement, & nous ririons alors, autant du plaisir de le voir, que de surprise de l'avoir manqué.

C'est le génie qui maîtrise une nation indépendamment de ses formes particulières & changeantes. Il ne reçoit point la loi; il la donne. Le luxe, la mode, les idées du jour, les nuances nouvelles, la confusion des rangs, les variations, l'esprit des différentes classes de spectateurs: frivoles excuses! vains fantômes! que n'apperoit seulement pas celui qui va droit au cœur, soulève & pince la fibre cachée, à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une sensation agréable & profonde; c'est une corde secrète, qui n'est mue que par une main particulière. L'instrument,

l'homme est toujours le même; mais il attend le maître qui sache arracher l'expression naïve, & faire tressaillir notre enjouement à l'aspect du tableau.

Nous citerons ici un passage de la plume du traducteur de Shakespear; il vient ouvertement à l'appui de la cause adoptée par tous les gens de lettres.

» Les lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les soins journaliers de l'état. Que la terre soit bien préparée; que le pere de famille écarte seulement de ces jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidissent & les étouffent; que l'air libre circule autour d'eux, & ils s'élèveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'est moins de faveur que de justice, que le talent a besoin.

» Ce qui le décourage & le tue, c'est lorsqu'après avoir épuisé ses forces à produire, à vaincre les difficultés de son art, il lui faut encore lutter obscurément & à forces inégales contre les vices & les passions des hommes, flatter le despotisme, les préjugés & les petits intérêts des corps; c'est lorsqu'à

l'entrée des tranquilles élysées des arts ; il trouve des souterrains tortueux où il faut ramper , des Cerbere qu'il faut assoupir , des Caron qui ne passent aux rives fortunées de la gloire que des artistes déjà morts , & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité , tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité. «

CHAPITRE DCXXII.

Trente Ecrivains en France, pas davantage.

CHEZ les anciens peuples la considération publique étoit vivante ; notre gloire est terne en comparaison de ces honneurs qui payoient les services rendus au genre humain.

Pour se délivrer parmi nous du fardeau de la reconnoissance , on s'écrit de toutes parts : *Le nombre des auteurs est immense !* Oui , de ceux qui usurpent ce nom , ou qui ont fait une seule brochure dans leur vie. Mais de fait , il n'y a point en France plus de trente écrivains

écrivains (1) , constamment livrés à leur art.

Le dégoût, la sécheresse, l'indigence, la crainte des persécutions, & sur-tout la paresse, font sortir les trois quarts & demi de la carrière, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils se jettent dans le chemin battu de la fortune. Plusieurs écrivains, même célèbres (2), n'en-

(1) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle pas ici des médecins, des jurisconsultes, des chirurgiens qui écrivent sur leur art; je ne parle pas des compilateurs, des journalistes, des traducteurs à tant la feuille; je ne mets dans la liste des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de philosophie, & qui remplissent son attente par des productions successives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu près égales, relativement à l'importance ou à l'étendue de l'objet. Or, sur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec assiduité & constance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris! Oui, dignes de ce nom; comptez: mais n'y faites pas entrer les paresseux ou ceux qui vivent uniquement sur leur réputation.

(2) On fait que dès qu'un auteur est académicien, il pense toucher au terme de la gloire littéraire; il ne fait plus rien que de courir les sociétés. Il est plus souvent à table qu'à son bureau; & quand il a passé des années entières sans payer aucun tribut au public, il appelle cela le *respecter*. A qui convient donc le fauteuil académique? A tout homme qui ne veut plus écrire.

trétiennent leur renommée que par quelques ouvrages , semés à de prudens intervalles. Or , qu'est-ce que trente hommes faisant profession ouverte de ces honorables travaux , au milieu d'une nation composée de plus de vingt millions d'hommes ?

Les écrivains seroient dix fois plus nombreux , qu'ils mériteroient encore d'être considérés ; car sous quelque rapport qu'on les envisage , ils sont utiles. Outre le lustre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger , l'amusement qu'ils procurent par leurs productions , est de tous le plus touchant , le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres , leurs pieces de théâtre , leur genre de vie , leurs rivalités même donnent lieu à des conversations intarissables , qui sont probablement les plus agréables de toutes , puisque tout le monde y revient si fréquemment. La vie d'une jolie femme est moins scrutée que celle de tel homme célèbre.

On ne peut du moins leur refuser la gloire de répandre dans la société un langage épuré , le goût du savoir , la lumière de la raison , & cette fleur de plaisanterie qui fait disparoître toute

exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaisir délicat des peuples policés, ce charme de la conversation qui enfante tant de choses lumineuses, & qui instruit souvent mieux que les livres.

Quelqu'un a appelé les gens de lettres estimables, *les substitués de la magistrature*. Ce mot est très-bien trouvé. Ils font aussi la police, en frondant les abus les plus dominans. On les a vus s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux & les opinions fausses. Ils ont fait valoir les droits de la raison, depuis la satire *Ménippe* jusqu'à la dernière brochure politique; & depuis peu, dans des crises très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence sur les événemens. Ils semblent former enfin l'esprit national.

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaisser tout ce qui est au-dessus d'eux, secrètement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit possible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment

les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conséquence de rendre les gens de lettres responsables en corps de toutes les sottises que font quelques-uns d'entre eux. Il faut observer que les gens de lettres ne forment point un corps, & conséquemment n'ont point de juridiction les uns sur les autres. Ils ne peuvent imposer silence au folliculaire effronté, au détracteur insolent, au calomniateur, à l'écrivain satirique ou ordurier ; ils sont isolés dans leur genre de vie, ainsi que dans leurs travaux ; ils se cherchent d'abord par curiosité, & souvent ne se cultivent point par le peu de ressemblance de leur caractère ; car l'amitié ne se commande pas ; & pourvu qu'ils se respectent, on n'a rien à leur reprocher. Tel homme célèbre n'a jamais rencontré dans le cours de sa vie tel autre homme célèbre, son rival ou son antagoniste, quoique habitant tous deux la même ville ; il n'a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance.

Il me prend fantaisie de donner ici la liste complète des inévitables ennemis des gens de lettres ; on verra qu'ils sont en nombre & en force. Commençons

par les demi-littérateurs. Comme les déferteurs font les soldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté, & les apostats les ennemis les plus perfides de leur religion; de même l'homme qui n'a pu réussir dans les lettres, devient à coup sûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adversaires les plus fourds & les plus redoutables font toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carrière de la littérature, & qui se sont retirés, soit par impuissance, soit renvoyés par les sifflets. Les lettres ont commencé le plus souvent leur fortune, & ils sont ingrats envers les lettres; leur avancement est un secret reproche qui leur dit ce qu'ils voudroient se déguiser à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

Eh! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuse de l'homme de lettres? Voici, si je ne me trompe, le secret du cœur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richesses, tout agréables qu'elles sont, ne frappent qu'une seule fois par leur éclat, & l'on ne leur paie pas un tribut constant d'estime. Elles n'apportent rien de personnel,

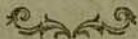
rien de ce qui flatte tant l'amour-propre ; les dons du génie sont brillans , existent par eux-mêmes , & intéressent la curiosité. Quelques personnes dînent chez un riche ; mais de milliers d'hommes lisent un excellent ouvrage , & ne sont pas maîtres de ne point être reconnoissans du plaisir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches , au milieu de leur opulence , sont presque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

Pour peu qu'un riche ne soit pas un fût , on lui donnera du goût : par conséquent il passera pour avoir de l'esprit , & de là au génie il n'y a qu'un pas. S'il ne se fait point un beau livre , c'est qu'il ne le veut pas , & qu'il emploie mieux son temps à d'*illustres affaires*. Il dit mille impertinences , & on l'écoute parce qu'on est à sa table , & que son gros cuisinier , au tact délicat , a de la finesse pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique , pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint excessif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages

qui ne sont point remplis d'un respect profond envers le travail de la finance moderne , & de ce qu'on ne célèbre pas , par exemple , les fortunes rapides , comme les exploits guerriers & les talens littéraires.

Qu'il jouisse de ses richesses , d'accord : qu'il accumule autour de sa personne toutes les voluptés , qu'il s'en rassasie , à la bonne heure : les plaisirs qu'il achete lui appartiennent ; qu'il les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le considère , qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'estime ? A quel titre ? que nous fait son opulence ? Elle n'est utile qu'à lui seul. Que toutes les jouissances l'environnent dans sa maison ; mais que hors de là , il laisse à l'homme de lettres l'estime publique qui lui est due , seule récompense de ses nobles travaux.

Tout lecteur doit de la reconnoissance à tout auteur. Celui qui ne lit pas , doit savoir encore que la langue , la société & les mœurs doivent infiniment à la classe des écrivains.



CHAPITRE DCXXIII.

Carrabas, pots-de-chambre.

QUI connoît le majestueux carrabas, attelé de huit chevaux, lesquels font quatre petites lieues en six heures & demie de temps. Il mene les gens à Versailles; il renferme dans une espece de longue cage d'osier vingt personnes qui font une heure à se chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles sont pressées; & quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entrechoquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin, ou dans les tetons d'une nourrice. Un escalier de fer, à larges degrés, oblige vieille & jeune à montrer au moins sa jambe à tous curieux passant.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Versailles (1). Tous les enfans qui vont

(1) On connoît le mot de Duclos. *Quand je dîne à Versailles, je crois manger à l'office; je n'entends que des valets qui parlent incessamment de leurs maîtres.*

fucer le lait des nourrices Normandes , font leur entrée le lendemain de leur naissance dans le carrabas de Poissi ; c'est un choc dur & perpétuel à casser la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine sur la route royale , le lesté équipage , passant comme l'éclair , le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait soleil , vous y arrivez grillé ; s'il pleut , vous êtes trempé comme une soupe. C'est dans cet état qu'on débarque les Parisiens empressés de voir la majesté du trône , devant le château magnifique & la grille dorée du riche souverain.

Quand cette lourde & vilaine cage croise un équipage royal , il n'y a plus d'expression pour rendre le contraste qu'offre le coup d'œil ; il faut en rire malgré soi. On diroit qu'on a voulu conserver la première voiture qui fut imaginée , pour rehausser l'éclat & la légèreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette espèce , & il écrivoit à Sully : *Je ne pourrai vous aller trouver d'aujourd'hui , ma femme m'ayant pris mort.*

coche. Comme deux cents années font absolument changer de face aux mêmes objets !

Il faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carrosses dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais constamment ouverts à tous les vents.

Quand vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze sous par tête quatre personnes, deux sur le devant, & deux sur le derrière. Ceux qui sont sur le devant s'appellent *singes*, & ceux qui sont sur le derrière *lapins*.

Le *singe* & le *lapin* descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie ; & les voilà qui contemplent à leur aise la famille royale, & qui jugent de la physionomie, & de la bonne grace des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outre-passé, & rien n'empêche le *lapin* & le *singe* de figurer dans les appartemens, & au grand couvert, comme suivant la cour.

Tandis que ces hideuses voitures vous estropient ou vous ennuiant, il est défendu à la charrette oisive, au cabriolet léger, au fiacre vide, au fourgon commode., de voiturer personne sur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, sans que je le dise, qu'il s'agit là encore d'un beau privilège exclusif.

Mais que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* sont éloquens ! Ils semblent vous annoncer la foule des désagrémens qui vous attendent dans ce lieu de splendeur ; ils vous disent de rétrograder ; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre*. On avance, on prie, on sollicite, on perd des années, on use sa vie dans l'attente.

Que le petit ambitieux, que l'intrigant, que le froid adulateur, que l'extravagant à projets soient cahotés dans ces voitures, ils le méritent bien ; mais à ceux qui n'ont que la curiosité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les statues & les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaisie, s'ils sont gênés, contrariés dans leur marche ; & pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le désir

d'aller voir , par moi-même , comment se porte en son château le roi de France ?

Tel qui n'a été à Versailles qu'en *carabas* , de retour dans son bourg de province , fait un roman effronté & ridicule sur ce séjour du souverain. Il a vu le roi , les princesses , le grand couvert , rien de plus vrai ; mais il y ajoute des circonstances mensongères , qui sont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a son passeport , & le conte le plus bizarre est écouté. Le raconteur persuade à ses compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine , qui a daigné lui demander des nouvelles de son pays , & ce récit inconcevable qu'il imagine , le fait prendre en haute considération. Il s'échauffe en répétant la même histoire , & parvient lui-même à la croire véritable.

On ne sauroit imaginer ce qui se dit de Versailles au fond de la Gascogne , & dans les tavernes Suisses. Les descriptions fabuleuses deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'est une suite de mensonges facétieux , enchaînés les uns aux autres ; & j'ose

affurer que tel Suisse, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard sur le plus déterminé Gascon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cicogne*, n'approchent pas de ces narrations romanesques, écoutées en silence, & qui deviennent encore plus plaisantes par les remarques sérieuses que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en scène devant Leurs Majestés le dialogue incroyable du menteur intrépide, & des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir par-tout de la cour de Versailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance si rare, qu'on ne fait ce qui a pu enfanter ces détails imaginaires, dont on auroit peine à désabuser les personnes qui les ont adoptés, quelque raisonnables qu'elles soient d'ailleurs.



CHAPITRE DCXXIV.

Raretés.

LA recherche la plus soigneuse ne découvroit pas les trésors cachés dans toutes les branches des sciences & des arts.

Chaque curieux, dans chaque genre, trouvera un fonds inépuisable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les estampes peuvent faire séparément l'occupation d'une vie entière.

Tel savant qui a demeuré à Paris plusieurs années, est parti, oubliant quelque chose de ce qu'il avoit à y voir. On fait souvent, au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles découvertes auxquelles on ne se seroit pas attendu.

C'est la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des scellés, l'inventaire étonne & confond les spectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loisir d'assembler

tant d'objets. Mais le temps, l'argent, la patience, & sur tout l'engouement ont composé ces grandes collections.

La vente du mobilier de la marquise de Pompadour a duré un an ; & les richesses des quatre parties du monde sembloient rassemblées dans les objets de luxe, de fantaisie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le visitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

Un Chinois, un Turc, un Arabe, un Guebre, peuvent voyager dans notre ville ; ils trouveront à qui parler. Moïse, Zoroastre, Abraham, Mahomet, Confucée n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere, Eurypide, Démosthene, il est si ordinaire de les entendre, tant bien que mal, que ce n'est plus une distinction.

Des talens particuliers ne sont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras : M. Laurent lui en fait un dont il se sert. A un autre il manque une jambe : M. Perrier lui fait une jambe sur laquelle il monte & descend les escaliers.

D'autres talens qui ont un caractère unique sont ignorés. Qui fait, par

exemple , qu'une demoiselle (mademoiselle Biheron) imite des squelettes si parfaitement , qu'on croit en voir de véritables. Les muscles , les nerfs sont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle emploie est un secret qu'elle se réserve. Vous diriez de la cire ; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu sans qu'elles soient endommagées ; vous pouvez les laisser tomber de la hauteur du plancher sans qu'elles se brisent. Le même auteur de cet étonnant travail , vous nommera toutes les parties de l'ostéologie en grec & en latin. Des élèves font sous elle un cours anatomique , & le font sans que les sens soient frappés de ce dégoût qu'on ne surmonte pas toujours , lorsqu'il faut voir & manier des ossements qui semblent devoir tressaillir sous la main qui les touche.

On peut amasser beaucoup de connoissances , sans autres frais que la société des savans , presque tous communicatifs ; & le baron de Holberg a eu raison de dire , *qu'à Paris il n'y a rien qui soit à meilleur marché que la raison , ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez plusieurs particuliers un

amas pompeux de livres bien logés , mais peu lus. Jaloux de la reliûre de leurs volumes , ils ne les communiquent jamais. Ils semblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoissances dont ils sont privés. Mais plusieurs hommes distingués par leur naissance & leur savoir , ne rougissent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet , & ils se plaisent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

Eprouvez - vous quelque accident : l'art vient à votre secours. On connoît le bras artificiel du soldat invalide. Mais ne vous reste-t-il que quatre pouces de cuisses tout au plus à partir de la hanche : on enfermera le tronçon dans une boîte qui formera le haut de la cuisse artificielle ; le seul mouvement de la hanche suffira pour imprimer aux différentes parties de la curieuse machine , les divers mouvemens qui imiteront ceux de la nature. Ces mouvemens s'opéreront à l'aide des lames d'acier qui , logées le long de la cuisse & formant des charnières mobiles en toutes sortes de sens , vous donneront le genou , le pied & les doigts même que vous n'avez pas.

Allez donc, malheureuses victimes des fureurs de la guerre & du caprice des rois, allez vous dédommager des membres que vous avez perdus, en trouvant des cuisses & des jambes artificielles chez les mécaniciens de nos jours. L'art, par une inconcevable adresse, a su réparer ce que le boulet frappant comme la foudre avoit emporté.

CHAPITRE DCXXV.

College de Chirurgie.

ON a long-temps confondu les chirurgiens avec les barbiers; c'étoit une confusion injurieuse, elle devoit cesser.

La fondation d'une école pratique ou de dissection; est un de ces bienfaits publics qu'on ne sauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cents élèves assistent aux leçons. L'auditoire est composé de fraters, de garçons perruquiers en habits de poudre. L'un retient un quart de la leçon, celui-ci un fixieme.

Ils l'appliquent ensuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l'instruction, paient l'apprentissage ; mais on n'est pas habile du premier coup.

Un cadavre venu de Bicêtre, est étendu sur le marbre noir ; huit cents hommes voient l'intérieur du corps d'un pauvre homme que personne ne regardoit la veille. Les miracles du Créateur sont empreints dans ce corps, comme dans celui du souverain.

Les membres de cette académie ont composé, dans l'espace de quarante ans, cinq volumes de dissertations sur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de chose ; mais tous les mémoires qu'ils renferment sont très-bons & ont été traduits dans plusieurs langues.

Tous les jeudis de chaque semaine, les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à discuter le pour & le contre sur un point de leur profession.

L'académie de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'admet point d'*académicien honoraire*. Tous les membres sont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne sont pas en état

de concourir aux progrès de l'art, viennent néanmoins exactement aux assemblées pour leur instruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs soins. C'est un cours toujours ouvert, & qui guide incessamment l'œil & la main de l'opérateur.

Tandis qu'on disserte théoriquement tous les jeudis sur des maladies chirurgicales, on en a outre l'avantage d'avoir dans la même maison un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainsi l'on a la théorie & la pratique tout à la fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les sciences pratiques, la science & le métier; & pour réussir pleinement il faut réunir l'un & l'autre.

Cet hôpital particulier est un lieu de grande instruction, parce que rien ne s'y fait que les professeurs n'aient d'abord donné leurs avis, & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Aussi y a-t-on vu & fait des observations très-précieuses.

Quand un homme de la lie du peuple est frappé d'une maladie chirurgicale,

grave ou extraordinaire , il devient l'objet des soins les plus attentifs. Plus la nature s'est montrée impitoyable à son égard , plus la chirurgie s'empresse à lui offrir des secours , & il en trouve de plus constans & de plus délicats , que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout son or.

C'est un spectacle remarquable que de voir tous les hommes de l'art rassemblés autour d'un misérable qui a une fracture particuliere. Il est heureux dans son malheur ; il guérit , parce que l'accident a manifesté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine , on l'eût jeté à l'Hôtel - Dieu ; mais sa maladie intéresse l'art : l'art enfante des miracles.

L'infortune a donc encore son lot ; mais il faut qu'elle se trouve dans une ville comme Paris. Le porte-faix rapportera quelques jours après son accident , le lourd fardeau sur ses épaules , tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra , pour peu que l'accident sorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l'art se font exercés sur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croîs-

sant. Toutes les découvertes particulières aboutissent au dépôt commun : l'opération de la main n'est jamais voilée ; c'est au grand jour que tout est jugé.

L'académie de chirurgie n'a aucune liaison directe ni indirecte avec la faculté de médecine. Ce sont deux compagnies très-distinctes , qui ont chacune leurs travaux à part. Leurs travaux ne se mêlent point , quoiqu'ils semblent avoir les mêmes rapports , & qu'ils tendent visiblement au même but.

L'anatomie , quoique cultivée avec le plus grand soin , n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une observation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre , le mécanisme qui entretient la vie échappe ; le cadavre est couché , l'organisation qui le tenoit debout , se dérobe constamment à l'œil. Tous les anatomistes ont ignoré comment on digere , comment le chyle se change en sang ; comment ce sang anime le cerveau , le rend l'organe de nos idées ; comment , dans un autre réservoir , il sert à la génération.

L'anatomie pourra guérir un coup d'épée , & sera impuissante quand la fle-

che invisible d'un miasme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine , il y a un espace infini que rien ne peut combler.

Le tableau des découvertes faites en anatomie , l'inventaire des connoissances naturelles , laborieusement acquises depuis deux mille ans , nous a été donné par M. Laffus , & l'on ne voit pas sans étonnement que le dix-huitieme siecle a été le moins fécond en découvertes , quoique le scalpel , d'un bout de l'Europe à l'autre , ait constamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie , malgré la profonde attention qu'elle a donnée à l'anatomie , n'a pas caractérisé ce siecle , comme devant figurer parmi les siecles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative est plus avancée.

Que de réflexions s'offrent en foule ! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps matériel ; nous en avons calculé les parties grossieres , & les petits rouages qui sont sous nos yeux nous sont inconnus.

Comment lire dans le vrai livre de la nature , lorsque l'intérieur du corps , curieusement visité dans tous ses points ,

ne nous offre encore qu'une nomenclature ? Les différences qu'il y a entre la sensibilité qui appartient exclusivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appartient exclusivement aux muscles, démontrent que l'histoire de l'anatomie ne présente que des découvertes éparées, isolées, sans but, sans liaison, & qui ne peuvent qu'éclairer foiblement la physiologie.

La connoissance de la nature de l'homme, par rapport à la guérison de toutes ses maladies, appartient visiblement à une autre science.

Est-ce la physique ? est-ce la chymie qui aura la gloire, par ses hypothèses, d'effacer cette stérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette physionomie morte & impassible, qu'elle semble avoir contractée avec les cadavres qu'elle mutilé, & de bannir ces termes muets, propres seulement à enfler le catalogue des mots d'une langue ?



CHAPITRE DCXXVI.

Grisettes.

ON appelle *grisette* la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturieres, les ouvrières en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix-huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre particulière, & y vivent à leur fantaisie : privilege que n'a pas la fille du bourgeois un peu aisée ; il faut qu'elle reste décemment à la maison avec la mere impérieuse, la tante dévote, la grand'mere qui raconte les usages de son temps, & le vieil oncle qui rabache.

Cloîtrée ainsi dans la maison paternelle, la bourgeoise attend long-temps un époux qui n'arrive pas. S'il y a plusieurs sœurs, la dot médiocre n'en

tente aucun, & toute sa félicité se borne à se requinquer le dimanche, à mettre la belle robe & à se promener en famille au jardin des Tuileries.

La grisette est plus heureuse dans sa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle se licencie dans l'âge où ses charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, & son bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artisan de son état, qu'assujettissement, peine & misère; elle prend de bonne heure un esprit d'indépendance. Aux premiers besoins de la vie se joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaise conseillère que la misère, lui répète tout bas d'ajouter la ressource de sa jeunesse & de sa figure à celle de son aiguille. Quelle vertu résisteroit à cette double tentation? Ainsi la grisette devient libre; à l'abri d'un métier elle suit ses caprices, & ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique passager. Les plus sages économisent & se marient quand elles sont sur le retour.

On remarque avec étonnement cette

foule immense de filles nubiles , qui par leur position , sont devenues étrangères au mariage & au célibat. C'est là le grand vice de la législation moderne , & ce vice embrasse aujourd'hui non-seulement Paris , mais toute la France & même une partie de l'Europe. Qui ne sent pas la nécessité d'une loi nouvelle , propre à remédier à ce qui ne s'étoit point encore vu dans les siècles antérieurs ?

Il seroit du moins nécessaire d'assurer une existence plus douce à un grand nombre de filles , en leur apprenant des métiers convenables à leur sexe. Il faudroit ensuite qu'elles fussent autorisées à exercer celui qu'elles choisiroient , sans maîtrise , sans gêne ni contrainte , sans taxe quelconque. L'homme pauvre a une multitude de ressources ; la fille indigente n'en a guere , & encore sont-elles embarrassées d'obstacles. Pourquoi lui ôter presque le pain , en grevant son métier d'un impôt ? Quoi , une lingere sera taxée , il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu'aucune espece de tyrannie n'empêche ces filles d'embrasser tous les petits travaux sédentaires qui aident à les nourrir. Laissons-leur toutes les ressour-

ces qu'elles peuvent se créer ; que l'imposition pécuniaire leur soit inconnue ; que la protection due à leur foiblesse leur soit accordée : les mœurs y gagneront , & une industrie nouvelle pourra naître parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouissent les hommes , avec qui elles sont incessamment mêlées , ou que , suivant l'usage asiatique , elles soient séquestrées & n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c'est le pire.

Une autre idée se présente ; c'est celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe , & ne mettroit d'autre différence entre elles que celle qui naît de la beauté & de la vertu. Cette idée non encore approfondie , ainsi qu'elle le mériteroit , pourroit être la matière d'un ouvrage réfléchi. Quelque éloignée qu'elle soit de nos mœurs & de nos lois , comme tout doit être subordonné peu à peu à la vérité & à la raison , il viendra un siècle où l'on sentira la nécessité de cette loi pour le bon ordre domestique , l'avantage des mœurs & le repos public. Cette situation de tant de femmes qui

couvrent la France & à qui il est défendu tout à la fois d'être concubines & d'être mariées , exige un changement prompt dans des lois que le temps , les mœurs & le luxe ont si prodigieusement altérées.

CHAPITRE DCXXVII.

Vénalité.

ELLÉ est par-tout : c'est le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainsi que les meubles. L'argent empoisonne tout ; son besoin éternel dénature le sang , l'amitié , la justice , la reconnoissance. Les places se donnent à l'intrigant qui les achete , au traître dont on récompense la délation obscure , au méchant qui se fait craindre. La politique ménage certains hommes , leur accorde des faveurs , des emplois. On tâche d'assoupir leurs qualités mal-faisantes ; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme , on le laisse là. *A quoi est-il bon ?* dit-on ouvertement. Oui , il est passé en proverbe de dire

aujourd'hui, *Un honnête homme n'est bon à rien.*

Tous les emplois se vendent, ainsi que les charges. Le protecteur, de nos jours, est une espece de *croupier* qu'il faut payer & qui ne vous fait participer aux profits d'un travail quelconque, que quand il a assuré son bénéfice sur ce même travail.

La vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de justice. Comment concevoir que Montesquieu ait jamais voulu excuser cette vénalité, & la raison de Montesquieu, sans doute, c'est qu'il avoit acheté sa charge.

Ce fut le Chancelier Duprat, dont la mémoire fera à jamais odieuse, qui introduisit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité; ce qui a si bien fait dire à l'auteur de la *Henriade*, en parlant de ces avides calculateurs :

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'ineffimable prix des vertus de nos peres.

Deux siècles & demi ont à peine commencé à dissiper les nuages épais, que les fausses maximes de Duprat avoient répandus sur le droit naturel, sur le droit public, sur les principes de la

législation & du gouvernement. C'est lui qui le premier osa dire à un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : Vous pouvez tout, & votre vouloir est la loi suprême ; ce qui signifioit en d'autres termes : Dépensez, ruinez-vous, ruinez les autres ; n'importe, c'est votre droit. Comme si le droit d'être déraisonnable appartenoit à d'autres qu'aux insensés ; le droit de nuire & dévaster, qu'aux furieux. La vénalité des charges est une plaie qui saigne encore, & qui ne pourra jamais être guérie.

Louis XII étoit beaucoup plus excusable d'avoir aliéné ses domaines. Que n'a-t-il plutôt suivi ce plan que la vénalité des charges ! Le souverain d'un état aussi grand que la France, est sans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puisse avoir un fonds cultivable, de quelque espece que ce puisse être.

La dégradation des esprits est peut-être née de ce malheureux système réglementaire & fiscal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choses ? Quand les empires seront-ils assis sur leur véritable base ? Quand



la confusion des idées cessera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables , *Charges créées , places inamovibles ?*

CHAPITRE DCXXVIII.

Femmes de quarante ans.

IL est une situation cruelle , embarrassante , pour une femme qui a excité longtemps les desirs des hommes & la jalousie de son sexe ; c'est le moment où son miroir lui dit : Vous n'êtes plus charmante comme autrefois ; vous avez beau être indulgente à vous-même , votre beauté s'efface ; & quoique l'éclipse de vos attraits soit imperceptible , elle n'en est pas moins réelle.

Elle voudroit démentir ce cristal véridique ; elle fait tacitement l'examen de ses charmes , & pousse un profond soupir. L'amour-propre a beau parler , la vérité terrible est plus forte que lui. Une angoisse amère abat son cœur ; en perdant ses agrémens , elle sent qu'elle perd son existence.

Quoi , ceux qu'elle avoit enchainés à



son char, bientôt ne laisseront plus tomber sur elle qu'un regard de complaisance ! Ceux qu'elle a rebutés triomphent en voyant ses attraits flétris ! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole , à peine se souviendra d'elle ! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politesse , ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ses voisins ; dès qu'on l'aura fixée , on détournera les yeux. Quel état pénible , sur-tout lorsque le cœur est encore avide du désir de plaire , lorsque l'on veut toujours paroître , & que personne ne s'empresse à vous remarquer !

C'est alors qu'une femme , exilée de la société , ressent un chagrin cent fois plus vif que le ministre ambitieux qui se trouve tout-à-coup dépossédé du pouvoir dont il étoit si fier & si jaloux. Tous deux versent des larmes secrètes , en jetant de loin un coup-d'œil vers le monde , vers ce maître changeant & tyrannique , qui dans son ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux sont encore dévorés d'une ambition sourde ; celle d'une femme se trouve la plus impuissante. N'être plus de mise dans le tourbillon du monde , lui semble

F v



un ridicule plus cruel que le déshonneur.

Pour la sauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfinissable, il se présente à elle deux ressources, la dévotion & le bel-esprit. Mais ces deux états sont surannés; la dévotion n'est plus de mode, & l'affiche du bel-esprit est devenue trop difficile à soutenir.

Que fait-elle donc? Elle s'entoure de jeunes demoiselles, brillantes de fraîcheur & de beauté; elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs secrets, & parvient ainsi à faire encore rechercher sa société & à prolonger cette espece d'empire dont elle est si jalouse.

L'expérience du monde lui a appris que toutes les affaires se travailloient comme la tapisserie. On voit naître les couleurs, & la main est cachée: elle se livre donc à l'intrigue; elle a un bureau, un secrétaire; elle écrit trente lettres par jour, vingt-neuf sont rejetées. Une réussit, & la voilà satisfaite. Elle protège; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'espérance qui vous abuse, fait qu'on ajoute foi à ses promesses; elle se mêle d'un emploi de quatre cents livres, comme de la nomination d'un premier



commis. Rien ne la rebute ; & pourvu que son nom soit cité chez les ministres , pourvu qu'on dise qu'elle négocie des places & des mariages , qu'on a apperçu dans son salon un évêque & un maréchal de France , on lui attribue une grande existence , & quelquefois elle est contente de la simple apparence du crédit & du pouvoir.

Il faut bien que plusieurs femmes , qui à la lettre ont leurs bureaux , chérissent à un certain âge ce genre d'occupation ; car dès qu'une petite place vient à vaquer , cent lettres de recommandation la sollicitent. Chaque postulante fait autant d'efforts que s'il s'agissoit d'un objet de la plus grande importance.

La femme qui ne se sent pas les qualités requises pour ce grand rôle , ou qui n'a pas le crédit convenable , prend le parti de la retraite , joue la petite santé , s'environne de médecins , sans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d'une migraine éternelle ; mais c'est un artifice ingénieux , pour donner à ses attraits expirans un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre sa porte à cette

foule de gens qui portent par-tout leur désceuvrement, qui viennent sans façon bâiller dans leur visite, & accuser l'excessive lenteur du temps. Enfin, après avoir eu nombre d'amans, elle doit s'estimer heureuse, si elle a su en convertir un en fidelle ami.

Au reste, une femme à Paris n'a jamais quarante ans; elle en a toujours trente ou soixante; & comme personne ne dit le contraire, la femme quadragénaire n'existe pas.

C H A P I T R E D C X X I X .

Feuilles périodiques.

LES journaux sont les trompettes de la renommée, les plus menteuses & les plus impudentes. Tel périodiste annonce un auteur comme un aigle; l'autre le traite d'oison: le panégyrique & la satire de l'écrivain paroissent le même jour. A qui s'en rapporter? A soi-même; lire l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en pense.

Le critique impartial & sans préjugés littéraires n'a point encore existé. Mais

L'homme en état de produire ne se rabaisse point à analyser des ouvrages; il en enfante.

Se fait journaliste qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honorer* tous ses confreres.

Le ministere protege les petites feuilles satiriques, où les auteurs sont déchirés à belles-dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalousie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oisif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministere sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits, si l'estime universelle répondoit à ses travaux. Il tâche de lui ravir cette estime précieuse; & une foule d'aboyeurs, doués d'un esprit médiocre & d'une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

On ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l'ouvrage se défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de temps pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le silence du mé-

pris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des fots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célèbres se donner en spectacle.

En fait de goût d'ailleurs quand on n'est pas d'accord sur le champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer : il ne connoît plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir : le ridicule écrivain s'avance dans le *Mercure de France*, & dit : *Ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler !* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre ? Non, il s'agit de *Lekain*.



CHAPITRE DCXXX.

Distribution des aumônes.

IL est plus aisé de donner l'aumône que de la répandre avec une juste répartition. Les besoins de convenance ne devroient point passer avant les besoins de première nécessité. C'est ce qui arrive néanmoins. Les aumônes montent annuellement à des sommes considérables. Mais on tue pour ainsi dire la charité publique par des préférences inconsidérées & criminelles ; on enlève aux véritables pauvres les aumônes qui leur sont spécialement consacrées. Tantôt c'est une fille de qualité qu'il faut soutenir , & l'on éloigne la pauvre couturière. Tantôt c'est une maison jadis opulente tombée par son luxe , & qu'il faut relever. Les pauvres de la paroisse, ignorés dans leurs greniers & n'en sortant pas, reçoivent peu , tandis qu'une famille qui se dit importante , va chez le curé , demande & exige de l'argent avec une fierté imposante. S'il veut user d'une fermeté judicieuse , on prend un

ton presque arrogant; on osera lui dire, que les pauvres roturiers sont une canaille inutile à la société, dont l'existence ou le non-être doivent être fort indifférens à l'état; que les nobles pauvres ont droit d'épuiser avant tout les ressources des largesses particulières & publiques.

Les âmes pieuses tombent fréquemment dans les pièges que lui tend l'orgueil importun de ces mendiants titrés, & l'on donne pour le soutien du luxe, de la mollesse & de l'oïveté, ce qui étoit réservé pour soulager les besoins de l'artisan laborieux, dont la famille, faute de secours, périroit de langueur & de désespoir.

Ainsi, des noms & des prééminences chimériques égarent la main des dispensateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

Or, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le besoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs sensibles.

La noblesse, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui est possible d'obtenir, se rabat après ses dissipation au pied de l'autel, & absorbe

les produits que la religion & l'humanité avoient mis en réserve pour le soulagement des infortunés.

Voilà pourquoi, après tant de largesses, les hôpitaux sont encore le temple éternel du désespoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaisance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renversé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude empêche de recourir à un travail utile.

Graces à leurs demandes audacieuses & à la foiblesse des distributeurs, ils trouvent plus de secours que ceux qui luttent pour sortir de l'indigence. *Ils sont accoutumés à l'aisance, s'écrie-t-on ;* & ce raisonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la classe obscure.

La bourse, dans la main de la femme de qualité, se remplit; elle leve un impôt sur quiconque l'aborde; il faut que cette bourse égale en grosseur celle que sa voisine a su créer. Il y entre une forte de rivalité, pour ne pas dire d'ostentation. Mais cet orgueil seroit moins blâmable, si la main qui amasse ne savoit pas pour qui elle amasse, à qui

elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'est plus obéir à la compassion ; c'est faire entrer dans le sentiment de la charité une espérance confuse de vaine gloire , & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite est d'être caché à l'œil du monde.

Mais que l'homme charitable se nomme publiquement , j'y consens ; & il le peut , pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre distinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de se tromper , qu'il écoute la voix publique ; elle lui apprendra sur quel terrain desséché doit tomber la rosée que le Créateur , jugeant en silence les actions des hommes , a confié entre ses mains.

A Dieu ne plaise que j'accuse ici les distributeurs des aumônes de détourner une obole des sommes sacrées qui leur sont remises ! C'est un forfait dont la supposition ne doit pas entrer dans notre esprit. Mais on violente de tous côtés les pasteurs & les aumôniers de la capitale. Ils cedent malgré eux aux sollicitations pressantes. Tel nom leur en impose , & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'est-ce pas ici qu'il faudroit appliquer ce beau vers de Voltaire ?

Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.

On dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment se peut-il après cela qu'il y ait tant de misérables ? Le vice vient donc de la distribution. Ce qu'il y a de plus difficile, n'est pas de faire le bien, mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui souffre, accuse les administrateurs des maisons de charité. Quand il les voit au bout de quelques années étaler un équipage brillant, ouvrir une maison magnifique, dresser une table somptueuse, il pense que cette opulence est prise sur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît si monstrueux que ; malgré les apparences, je persiste à le croire impossible ou du moins chimérique.

Des âmes charitables, au lieu de déclamer inutilement, ont pris à tâche d'essayer la pratique, & de vaincre les préjugés & les obstacles qui s'opposoient aux projets d'une bienfaisance active. Leurs yeux ont vu, leurs mains ont palpé ; les détails n'ont point rebuté leur vigilance journalière ; le succès a confirmé leur théorie éclairée ; & l'on

est parvenu, ainsi qu'il résulte des registres du *nouvel hospice de charité*, à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'est un grand exemple récemment offert à ceux qui sont chargés de l'administration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hospice de charité* pourra dorénavant servir de modèle à tous les établissemens de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au temps de le perfectionner, c'est-à-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE DCXXXI.

Ecole de Boulangerie.

IL y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne fait pas lui donner sa perfection : cela est démontré. C'est parce que tout le monde a cru le bien faire, & que tout le monde l'a fait assez mal.

La panification du froment est une opération chimique, qui doit être éclairée par les chimistes. La routine aveugle la dénature. L'expérience seule peut la

conduire au degré de perfection dont elle est susceptible. Les arts de premiere nécessité sont restés dans l'enfance, précisément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n'y a point de servante qui ne croie fermement qu'il est impossible de lui apprendre quelque chose sur la maniere de faire le pain. Les servantes pourroient se succéder pendant vingt siècles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'est ce qui est déjà arrivé.

Le pain se fait mieux à Paris que partout ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont su raisonner leur art. Ensuite les chimistes ont su nous instruire à analyser le blé, & suivre cet art depuis la préparation des levains jusqu'à la cuisson; & graces à ces professeurs, le pain qu'on mange dans les hôpitaux est meilleur que celui qui est servi sur la table la plus opulente de la Suisse, où l'on ne fait pas faire le pain, parce que toutes les servantes croient le savoir faire.

On laissera les servantes gâter le blé & en diminuer le poids; mais la Suisse qui a peu de blé, & où le pain en général est très-mal fait, devroit savoir

que l'amélioration , loin d'ajouter à la dépense , donne des bénéfices considérables , parce qu'en boulangerie , l'économie marche de front avec la perfection.

L'école de boulangerie est gratuite , & doit changer insensiblement la routine pour y substituer des procédés plus simples & plus heureux. Elle enseigne tout ce qui concerne cet art , jusqu'ici méconnu dans ses premiers principes. Elle expose les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les especes de pains.

Voilà une science toute nouvelle qu'on ne soupçonne point ailleurs , & dont ont se moque peut-être avec la bêtise de l'ignorance. Pendant ce temps , le professeur chimiste tire une farine belle & savoureuse de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonier , & de ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

Mais comment recevoir des professeurs dans l'art de faire le pain ? Ne voyez-vous pas tous les mitrons , toutes les servantes , & même leurs maîtresses qui se liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain

tel qu'on le fait , & que c'est ainsi que le mangeoient les grands-peres.

Plusieurs villes étrangères seront peut-être encore un siècle avant de lire l'*Avis aux bonnes ménagères des villes & des campagnes*. Mais on y lira de sottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloise , des rubans & des ariettes ; mais on ne fera pas venir un boulanger instruit à l'école des chimistes. Les étrangers diront : Qu'est-ce que la chimie ? Nous prend-on pour des barbares qui ne savent pas faire le pain ? Et ces étrangers , admirateurs de leurs servantes , & n'en sachant pas plus qu'elles , quoi qu'ils aient peu de blé , perdront par leur entêtement , & sur la qualité & sur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain , & qui accueillez avec transport un corde-chasse de la capitale , faites venir un disciple de l'école de boulangerie , & votre petite ville y gagnera quelque chose de plus substantiel que le son du flûteur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des soins les plus nécessaires à la subsistance & à la conservation de l'homme. On y joint l'ex-

périence manuelle. Ceux qui enseignent se servent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent sont à la portée des mitrons. Voilà comme on s'élève en paroissant s'abaisser.

Le pain qu'on mange à Paris est devenu excellent. On a réprimé tout à la fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il est à désirer que dans le reste du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être surveillé; car le pain est en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compose à la campagne presque sa seule nourriture. Or, qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

Quand je songe aux huit ou neuf cents mille ames qui peuplent la capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économistes ne les aiment pas; elles dérangent un peu leur système. Les pommes de terre, réunissant toutes les propriétés alimentaires, sont susceptibles d'une infinité de préparations, & peuvent remplacer les gruaux, la semoule, le salep, le sagou. Quelles ressources ouvertes pour la misère!

Ces

Ces végétaux , à ce qu'il paroît , sont tous doués des propriétés nutritives qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'existe point de végétal , ni même de partie végétale qui ne recèle une substance propre à la nourriture de l'homme , quand l'art aura su l'extraire ; & cet art est bien moins compliqué que celui de faire du pain.

Quelle reconnoissance ne devons-nous pas aux chimistes , tels que MM. Parmentier , Cadet de Vaux , qui , par ces découvertes simples & utiles , auront tué le monstre de la famine , cet enfant de notre ignorance qui domine les empires ! Ils auront justifié la Providence , en montrant aux rois & aux peuples que la stérilité n'est qu'apparente , & que tout ce qui végète offre à la faim une substance nourrissante ; que la disette est un mot qui s'effacera des langues modernes , quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires , & plusieurs en sont pourvues plus ou moins.

C'est donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment , & avec une sorte d'opiniâ-

treté. Le regne alimentaire est par-tout ; ainsi que l'eau qui nous sert de boisson.

Probablement le vin est par-tout aussi. Ces substances précieuses qu'on n'attribuoit qu'au blé & à la vigne, répandues avec profusion sur le sein de la nature, n'attendent que la main de l'art pour se développer, nourrir & protéger l'humanité entière contre la fureur des élémens, & le monopole non moins redoutable.

Plus de ces années désastreuses où l'on a vu l'homme, couché sur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoissant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine, il ne craindra plus les révolutions physiques ni politiques. Par-tout où le Créateur a fait lever un végétal, là se trouve de quoi l'adorer & le remercier de ses bienfaits.

Honneur au nouveau Triptolême, qui le premier a développé ces importantes connoissances ! Si les Indiens mangent la cassave, le tapioca, après une certaine préparation ; si d'autres usent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuses. Le système qui admet une Providence éternelle & bienfaisante

n'avoit pas besoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais observons que c'est après la composition de l'*Iliade* & de l'*Esprit des lois*, que l'homme a enfin soupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

Venez économistes qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767, l'exportation illimitée du blé, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le signal d'affamer le royaume; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & songez qu'une seule découverte en chimie vous condamne au silence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre système. Que deviennent vos grands mots devant une seule expérience chimique? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phrases oratoires. Eh! vous n'avez jamais soupçonné l'influence que pourroient avoir sur le gouvernement des empires certaines découvertes. Réfléchissez-y; il se peut très-bien qu'elles entraînaissent la dissolution de nos sociétés, si horriblement inégales, & qu'elles

G ij

portassent au plus haut degré la perfectibilité humaine.

Avant peu, un chimiste nous donnera peut-être un vin généreux, qui n'aura pas été fourni par le bois noir & tortueux, dont la façon coûte tant de peines. L'acide, le sucre sont sous nos mains. La nature est une; mais nous ne la voyons pas.

Les économistes & leurs semblables s'étourdissent de mots qu'ils n'entendent point. Ils se plaignent ensuite du peu de conception d'autrui; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand système. Comme tout cela rit à l'œil sur le papier !

CHAPITRE DCXXXII.

D'Argenson.

IL monta en 1697 la machine de la police, non telle qu'elle existe aujourd'hui; mais il en a imaginé le premier les ressorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-fait. Son jeu admet des modifications variées; mais

elles ne sont pas toutes également difficiles , parce que la machine est toute dressée & subordonnée dans toutes ses parties bien jointes à la main du chef : ce qui étoit nécessaire ; les agens de la police devant être soumis à une discipline exacte , qui doit se rapprocher beaucoup de la discipline militaire.

D'Argenson fut sévère , peut-être parce qu'il sentit , en donnant la première impulsion , une résistance que ses successeurs ont moins éprouvée. On a cru long-temps qu'un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Plusieurs ont trop appesanti la main , parce qu'ils ne connoissoient pas le peuple de Paris ; peuple chaud , mais sans férocité , dont tous les mouvemens se devinent , & par conséquent facile à mener. Qui seroit sans pitié dans cette place , seroit un monstre.

Le peuple qui a toujours des idées confuses de licence , & qui craint le lieutenant de police , comme les écoliers craignent le correcteur du college , n'a pas toujours eu pour cette place le respect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une

espece de commissaire dont on pouvoit bafouer la robe ; & cette magistrature a paru plaisante à la folie inconfidérée de quelques jeunes colonels. Mais on a senti de nos jours que l'administration d'un lieutenant de police devoit avoir sa force, son poids, sa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *corrécteur* subordonné à son tour, répète les mots que lui adresse, à ce qu'il prétend, le premier président du parlement : *Clarté, propreté, sûreté*. Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne fait pas que ce n'est qu'une vaine formule, & que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

Il est assez plaisant d'imaginer que l'on espionne, en temps & lieu, celui qui fait espionner à son gré les autres citoyens. Ainsi les chaînons qui lient les hommes dans l'ordre politique, sont réellement incompréhensibles. Celui qui n'admire pas comment la société existe & se soutient, par la réaction simultanée de ses membres, & qui ne voit pas la *queue* du serpent rentrant dans

sa gueule , emblème antique de tout gouvernement , n'est pas né pour réfléchir.

On ne fera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle , sur la police de Paris & sur M. d'Argenson , premier du nom. On pourra faire une comparaison secrète de ce qui ressemble encore aujourd'hui avec ce qui ne ressemble plus. Je me dispenserai du commentaire.

» Les citoyens d'une ville bien poli-
 » cée jouissent de l'ordre qui y est éta-
 » bli , sans songer combien il en coûte
 » de peines à ceux qui l'établissent , ou
 » le conservent , à peu près comme tous
 » les hommes jouissent de la régularité
 » des mouvemens célestes , sans en avoir
 » aucune connoissance ; & même plus
 » l'ordre d'une police ressemble par son
 » uniformité à celui des corps célestes ,
 » plus il est insensible ; & par consé-
 » quent il est toujours d'autant plus
 » ignoré , qu'il est plus parfait. Mais qui
 » voudroit le connoître & l'approfon-
 » dir , en seroit effrayé. Entretenir per-
 » pétuellement dans une ville , telle que
 » Paris , une consommation immense ,
 » dont une infinité d'accidens peuvent
 » toujours tarir quelques sources ;

» réprimer la tyrannie des marchands à
 » l'égard du public, & en même temps
 » animer leur commerce ; empêcher les
 » usurpations mutuelles des uns sur les
 » autres , souvent difficiles à démêler ;
 » reconnoître dans une foule infinie tous
 » ceux qui peuvent aisément y cacher
 » une industrie pernicieuse , en purger
 » la société, ou ne les tolérer qu'au-
 » tant qu'ils peuvent lui être utiles par
 » des emplois dont d'autres qu'eux ne
 » se chargeroient pas, ou ne s'acquit-
 » teroient pas si bien ; tenir les abus né-
 » cessaires dans les bornes précises de
 » la nécessité qu'ils sont toujours prêts
 » à franchir , les renfermer dans l'ob-
 » scurité à laquelle ils doivent être con-
 » damnés , & ne les en tirer pas même
 » par des châtimens trop éclatans ; igno-
 » rer ce qu'il vaut mieux ignorer que
 » punir , & ne punir que rarement &
 » utilement ; pénétrer par des conduits
 » souterrains dans l'intérieur des famil-
 » les, & leur garder les secrets qu'elles
 » n'ont pas confiés , tant qu'il n'est pas
 » nécessaire d'en faire usage ; être pré-
 » sent par-tout sans être vu ; enfin ,
 » mouvoir ou arrêter à son gré une
 » multitude immense, & être l'ame

» toujours agissante , & presque incon-
 » nue de ce grand corps : voilà quelles
 » sont en général les fonctions du ma-
 » gistrat de la police. Il ne semble pas
 » qu'un homme seul y puisse suffire ,
 » ni par la quantité des choses dont il
 » faut être instruit , ni par celle des vues
 » qu'il faut suivre , ni par l'application
 » qu'il faut apporter , ni par la variété des
 » conduites qu'il faut tenir , & des ca-
 » ractères qu'il faut prendre ; mais la
 » voix publique répondra si M. d'Ar-
 » genfon a suffi à tout.

» Sous lui la propriété , la tranquil-
 » lité , l'abondance , la sûreté de la ville
 » furent portées au plus haut degré. Aussi
 » le feu roi se reposoit-il entièrement de
 » Paris sur ses soins. Il eût rendu compte
 » d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans
 » les ténèbres ; cet inconnu , quelque
 » ingénieux qu'il fût à se cacher , étoit
 » toujours sous ses yeux ; & si enfin
 » quelqu'un lui échappoit , du moins ce
 » qui fait presque un effet égal , per-
 » sonne n'eût osé se croire bien caché.
 » Il avoit mérité que dans certaines oc-
 » casions importantes , l'autorité souve-
 » raine & indépendante des formalités
 » appuyât ses démarches ; car la justice

» feroit quelquefois hors d'état d'agir,
 » si elle n'osoit jamais se débarrasser de
 » tant de sages liens dont elle s'est char-
 » gée elle-même.

» Environné & accablé dans ses au-
 » diences d'une foule de gens du menu
 » peuple pour la plus grande partie,
 » peu instruits eux-même de ce qui les
 » amenoit, vivement agités d'intérêts
 » très-légers & souvent très-mal en-
 » tendus, accoutumés à mettre à la
 » place du discours un bruit insensé,
 » il n'avoit ni l'inattention ni le dédain
 » qu'auroient pu s'attirer les personnes
 » ou les matieres. Il se donnoit tout
 » entier aux détails les plus vils, ano-
 » blis à ses yeux par leur liaison néces-
 » faire avec le bien public; il se con-
 » formoit aux façons de penser les plus
 » grossieres; il parloit à chacun sa lan-
 » gue, quelque étrangere qu'elle lui fût;
 » il accommodoit la raison à l'usage de
 » ceux qui la connoissoient le moins;
 » il concilioit avec bonté des esprits fa-
 » rouches, & n'employoit la décision
 » d'autorité qu'au défaut de la concilia-
 » tion. Quelquefois des contestations
 » peu susceptibles ou peu dignes d'un
 » jugement sérieux, il les terminoit par

» un trait de vivacité plus convenable
 » & aussi efficace. Il égayoit même ,
 » autant que la magistrature le permet-
 » toit , des fonctions souverainement
 » ennuyeuses & désagréables , & il leur
 » prêtoit de son propre fonds de quoi
 » le soutenir dans un si rude travail.

» La cherté étant excessive dans les
 » années 1709 & 1710 , le peuple in-
 » juste ; parce qu'il souffroit , s'en pre-
 » noit en partie à M. d'Argenson , qui
 » cependant tâchoit par toutes sortes
 » de voies de remédier à cette calamité.
 » Il y eut quelques émotions qu'il n'eût
 » été ni prudent ni humain de punir
 » trop sévèrement. Le magistrat les
 » calma ; & par la sage hardiesse qu'il
 » eut de les braver , & par la confiance
 » que la popoulace , quoique furieuse ,
 » avoit toujours en lui. Un jour , assiégé
 » dans une maison où une troupe nom-
 » breuse vouloit mettre le feu , il en fit
 » ouvrir la porte , se présenta , parla ,
 » & appaisa tout. Il savoit quel est le
 » pouvoir d'un magistrat sans armes ;
 » mais on a beau le savoir , il faut un
 » grand courage pour s'y fier. Cette
 » action fut récompensée ou suivie de la
 » dignité de conseiller d'état.

» Il n'a pas seulement exercé son
 » courage dans des occasions où il s'agis-
 » soit de sa vie autant que du bien pu-
 » blic, mais encore dans celles où il
 » n'y avoit pour lui aucun péril que
 » volontaire. Il n'a jamais manqué de
 » se trouver aux incendies, & d'y ar-
 » river des premiers. Dans ces momens
 » si pressans, & dans cette affreuse con-
 » fusion, il donnoit les ordres pour le
 » secours, & en même temps il don-
 » noit l'exemple, quand le péril étoit
 » assez grand pour le demander. A l'em-
 » brasement des chantiers de la porte
 » Saint-Bernard, il falloit, pour préve-
 » nir un embrasement général, traver-
 » ser un espace de chemin occupé par
 » les flammes. Les gens du port, & les
 » détachemens du régiment des Gardes
 » hésitoient à tenter ce passage. M. d'Ar-
 » genfon le franchit le premier, se fit
 » suivre des plus braves, & l'incendie
 » fut arrêté. Il eut une partie de ses ha-
 » bits brûlés, & fut plus de vingt heu-
 » res sur pied, dans une action conti-
 » nuelle (1).

(1) Fontenelle ajoute : *Il étoit fait pour être Ro-
 main, & pour passer du sénat à la tête d'une armée. C'est*

» Quelque étendue que fût l'adminif-
 » tration de la police, le feu roi ne per-
 » mit pas que M. d'Argenson s'y ren-
 » fermât entièrement; il l'appeloit sou-
 » vent à d'autres fonctions plus élevées
 » & plus glorieufes, ne fût-ce que par
 » la relation immédiate qu'elles don-
 » noient avec le maître, relation tou-
 » jours fi précieufe & fi recherchée.
 » Tantôt il s'agiffoit d'accommodement
 » entre perfonnes importantes, dont il
 » n'eût pas été à propos que les con-
 » testations éclataffent dans les tribu-
 » naux ordinaires, & dont les noms
 » exigeoient un certain refpect auquel
 » le public eût manqué. Tantôt c'étoient
 » des affaires d'état qui demandoient des
 » expédiens prompts, un myftère adroit,
 » & une conduite déliée. Enfin, M. d'Ar-
 » genfon vint à exercer réglément au-
 » près du roi un miniftère fecret & fans
 » titre, mais qui n'en étoit que plus flat-
 » teur, & n'en avoit même que plus
 » d'autorité. «

Fontenelle n'a point parlé de la févé-

une phrafe collégiale, & qui déparoit, je crois, ce
 beau morceau. Je l'ai retranchée.

rité de M. d'Argenson, de son penchant à punir; ce qui est plutôt un indice de faiblesse que de force. Hélas, les lois humaines, imparfaites & grossières, ne peuvent descendre dans l'abyme du cœur humain, & y surprendre la cause des délits qu'elles ont à punir! Elles ne jugent que des surfaces; elles absoudroient peut-être celui qu'elles condamnent; elles frapperoient celui qu'elles laissent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l'avoue. Cependant elles ne devraient pas négliger tout ce qui sert à révéler l'intérieur de l'homme. Elles doivent estimer la force des passions naturelles & indestructibles, non dans leurs effets, mais dans leurs principes; avoir égard à l'âge, au sexe, au temps, au jour; ce sont des regles fines, qui n'ont pu se trouver dans la tête du législateur, mais qui doivent se rencontrer dans celle d'un lieutenant de police.

Il y a aussi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s'égarent semble diminuer la faute; où il faut une forte de circonspection, pour que le châtiment ne se trouve pas en opposition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtiment paroîtroit ridicule ou

barbare , & que l'indignation pourroit rejaillir sur la loi & sur le magistrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions sur le caractère de plusieurs lieutenans de police , savoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry* , M. *Nicolas - Jean - Baptiste Ravol d'Ombreval* , M. *Réné Hérault* , & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynastie , qui s'appeloit M. *Gabriel - Nicolas de la Reynie*. Les autres plus liés aux événemens publics me sont connus.

M. Le Noir est aujourd'hui le quatorzième lieutenant-général de police de Paris. Il a changé plusieurs fois en un ministère de compassion & d'indulgence un ministère de justice & de rigueur , & l'ordre public n'en a pas souffert.



CHAPITRE DCXXXIII.

Maître-ès-Arts.

C'EST un homme qui a mis dans sa tête quelques fragmens de la pitoyable logomachie, base de cette philosophie scholastique, l'opprobre de la raison humaine. On appelle ces cahiers obscurs, *Cours complet de philosophie*. Ces cahiers ne font qu'induire la jeunesse en erreur, lui rendre l'esprit faux, l'accoutumer à se payer de mots, alimenter ces questions frivoles qui ont retardé les progrès de l'esprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge, ait grand soin de n'avoir rien dans la tête qui ressemble aux idées de Locke, de Newton & de Descartes, après quoi il lui est permis d'enseigner les mêmes sottises à sa classe.

On avoit proposé l'impression des cahiers; mais le professeur fait prudemment de s'y opposer. Que seroit ce galimatias dicté dans la poussière des classes, devant les lumières de notre siècle?

C'est avec raison qu'on a dit, comment se fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens , & pas une bonne grammaire ; des milliers de professeurs en éloquence , & pas un seul professeur éloquent ; des milliers de rhéteurs , & pas une bonne rhétorique ; des milliers de professeurs de philosophie , & pas un seul bon ouvrage philosophique émané d'eux ; des milliers de régens , & pas un bon plan d'études ? C'est qu'il n'appartient qu'à la voie de la presse de réformer les erreurs , de propager les vérités. Telle est la vraie langue de l'instruction universelle.

Il ne faut donc , pour être maîtres-arts, que de la mémoire & pas le sens commun ; ainsi qu'il ne faut que douze sous à un homme & la trouvaille d'un vieux bouquin pour en faire un académicien de l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il rencontre sur le quai un volume vermoulu de ces pe-
sants érudits du quatorzieme siecle. Ce bouquin traitera des noms & surnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'est un fatras immense , mais étonnamment docte. De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que per-

sonne n'aura eu le courage de lire, mon aspirant tirera sans peine quatre ou cinq dissertations qui obtiendront trois médailles ; & le voilà dans l'anti-chambre de l'académie françoise.

CHAPITRE DCXXXIV.

Du siècle littéraire de Louis XIV.

ON le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaisser les écrivains actuels. Il est temps de les venger. Le siècle de Louis XIV n'a produit que des poètes sous le nom même d'orateurs. Rien sur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'esprits, est peut-être la science la plus susceptible des ornemens de l'éloquence. La morale se prête à toutes les formes agréables ; & comme elle embrasse les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails qui, dans les autres sciences, sont froids & inanimés.

L'attraction newtonienne est admira-

ble sans doute ; mais celle qui nous rapproche les uns des autres , qui nous rend plus sociables , qui perfectionne en nous le sentiment de la bienfaisance , est bien préférable à peindre & à démontrer. Elle existe cette attraction intime ; elle est le lien des hommes & le chef-d'œuvre de la législation.

Notre éloquence , fondée sur ces principes , est donc bien supérieure à celle du siècle dernier. Des poètes rampans , des orateurs mercénaires , ont fait fumer un encens dédaigné des idoles même auxquelles il étoit offert. Jamais la prostitution du bel-esprit n'a été poussée si loin qu'aux pieds de Louis XIV.

Les hommes sont de grands enfans. Quelques statues , quelques tableaux , quelques morceaux de poésie font donner à un siècle , qui d'ailleurs a été malheureux , le nom pompeux de siècle des beaux-arts , de siècle de gloire.

La révocation de l'édit de Nantes en 1685 , a passé sans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous disons donc hardiment que ce siècle , malgré sa renommée , n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en seroit pas de même aujourd'hui. La littérature sur-

veille le gouvernement, & lui fauveroit un pareil écart.

Qu'importe que l'on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, grossier flatteur, & des tragédies de Racine, souple & fin courtisan, qui s'occupoit de la grace versatile ? Ce sont là des niaiseries en comparaison des matieres politiques sur lesquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

Un grand bien que la philosophie moderne a fait aux hommes, c'est de les convaincre, après tant de siècles d'erreurs & de persécutions, que la religion se persuade & ne se commande pas ; que le premier doute sur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embrasser. L'expérience prouve que cette sage tolérance est avantageuse à tous les pays qui l'ont adoptée, que la paix y regne & que les esprits y sont plus disposés aux vertus qui caractérisent le vrai chrétien.

Toute la littérature du siècle dernier a été infestée non-seulement de l'adulation la plus contagieuse, mais encore des idées les plus fausses & les plus ridicules ; & nous n'apercevons, dans ces

prétendus modèles d'éloquence , qu'un assemblage de mots oiseux , qu'un jargon infoutenable , pour peu qu'on soit accoutumé aux ouvrages modernes & substantiels , où la raison élevée parle , touche & convainc.

C'est encore là une de ces vérités combattues ; mais tout en la combattant , elle rendra certains bons esprits attentifs. Ils examineront les reproches justement faits à cette éloquence du dernier siècle ; & avec le temps cette même vérité que l'on couvroit d'outrages , sortira de dessous le nuage & sera généralement admise.

Il ne faut donc point s'étonner des contradictions ; elles sont nécessaires ; elles servent plus qu'elles ne nuisent ; elles portent la lumière dans les yeux qui refusoient de voir ; & ce n'est toujours qu'après la plus belle défense que la prévention & la sottise abandonnent les préjugés littéraires.

Celui qui le premier a eu le courage de les combattre , essuie le torrent d'injures que le pédantisme tient en réserve. Mais il faut sourire des attaques du pédantisme.

L'humanité , ce mot que le journa-

Lisme voudroit encore proscrire ; ce mot, commenté dans les écrits de plusieurs sages modernes , est celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendrissantes : il a mérité conséquemment de devenir le plus beau qui soit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs respectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans son sillon, a rendu ses travaux respectables , a enfanté des lumieres nouvelles sur la culture , la population , l'industrie , le commerce , toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot sera développé , plus grande sera la gloire de l'homme ; & c'est aux écrivains , qui hâtent les progrès de la raison universelle , auxquels on sera redevable du bien qui se fera au nom de ce mot , qu'ils doivent s'appliquer constamment à faire révéler du fond de leur cabinet.

Notre siecle , malgré ses avantages , doit cependant être considéré , moins comme le siecle des vérités , que comme le siecle de transition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre , qu'on n'a pas eu le temps de fixer , d'une maniere invariable , des principes solidement établis. Aussi (faut-

il l'avouer ?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque chose d'arbitraire & de flottant , qui s'oppose à la perfection de la morale & de la politique.

Présentement que les principales erreurs sont expulsées , il seroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de hasardeux. Il faut soumettre à l'examen jusqu'aux instrumens employés à renverser l'édifice du mensonge. Entourés de ruines , devenons architectes.

Séneque a dit quelque part , il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt : on le seroit de même , ajoute-t-il , si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je suis fou de cette maniere. Je voudrois que l'instant de ma naissance eût été marqué dans cinq à six cents ans , parce qu'il y a à présumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant , que l'imprimerie , qui ne fait que de naître & qui a déjà produit un très-grand bien , achevera d'éclairer l'univers , & d'enseigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'est en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philo-

sophie. Le fanal est allumé & domine l'Europe. Le vent du despotisme, en courbant la flamme, ne peut que l'attiser & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être justes & modérés. S'ils ne le font pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées sur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? Il écrase, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laisse la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre la vérité s'écriera : *Tel homme est un oppresseur & l'ennemi des hommes !* Alors les syllabes qui composent son nom, seront une injure. Dès qu'il sera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un son odieux.

L'homme a connu ses droits. Le regne du mensonge est passé. L'homme fait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliste, le chanteur de la vertu ; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la société. Il déteste l'oisif adulateur, habitant des cours ; il méprise la

la trop grande foule de ces hommes inutiles qui sifent servir les autels ; il marque du doigt les *narcisses* , les tyrans de la pensée , & ceux qui prennent le masque de la religion pour la déshonorer ; & ce qui augmente la force légitime de cette philosophie , qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre , c'est que les connoissances des écrivains sont détaillées aujourd'hui à l'usage de tous les individus de la société.

Mais les Parisiens , gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs misérables journaux & aux prononcés académiques , sont encore presque tous esclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux , coulans , de la grace & de la mollesse dans la langue , comme s'il s'agissoit de mettre en chant toutes les phrases de la langue. Telle est l'ame d'un écrivain , tel est son idiome.

On devroit rappeler plutôt les mots hors d'usage ; on devroit même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieusement accumulées , il faudroit étendre la langue & la renforcer. N'est-il pas déplorable que notre pensée soit toujours au-dessus de notre expression ,

Tome VIII.

H



& que l'instrument qui devoit obéir se trouve rebelle ? Qu'il soit moins poli , qu'il ait plus de mouvement , & il aura plus de justesse. Tant que notre esprit est bon , notre discours est excellent.

Quand vous verrez un auteur obéissant à ce goût conventionnel dont le langage sera affecté & fardé , pensez la même chose de son ame ; la parole est le visage du caractère intérieur : n'attendez rien de mâle , ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'apperçois la franchise & la probité de Corneille dans son style plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme souple & adroit. Fénelon trempe sa plume dans son cœur , lorsqu'il écrit. Je vois le front ingénu de La Fontaine empreint à chaque vers de ses fables. La précision de La Bruyere m'annonce un caractère ferme & sévère. Le style de Rousseau me révèle un homme ardent & passionné. Enfin , je goûte la réponse de Zénon , à qui un orateur demandoit un moyen sûr de dompter tous ses rivaux : *Mon fils , vivez bien , lui dit-il ; à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le sont pas.*

CHAPITRE DCXXXV.

Originalité.

RIEN ne dispense des usages , des modes & des cérémonies , comme l'originalité. Tel se fait original pour dire sans façon tout ce qui lui vient dans l'idée , & pour se dispenser des devoirs & des bienséances de société. On l'excuse de tout , & en tout , parce qu'il est original ; mais quand on manque ce rôle difficile , on tombe au-dessous de l'homme médiocre. Ainsi l'originalité touche à la sottise , quand on ne fait pas s'y maintenir avec une supériorité décidée. On ne sauroit étudier ce rôle ; il faut qu'il vienne d'instinct.

De même qu'il est toujours permis aux femmes de ne savoir point l'orthographe , à condition qu'elles mettent beaucoup d'esprit dans leur style , on accorde à un homme le privilege d'être original , s'il a vraiment une maniere à lui , & bien caractérisée. On passe aussi la bizarrerie à celui qui excelle dans une science ou dans un art.

Mais ce n'est point dans la foule immense de la capitale, parmi cette multitude dont le langage & les manieres sont uniformes, que l'on trouvera l'homme vraiment original; c'est dans la province, dans la campagne, au fond d'un cloître, hors de l'empire tyrannique de l'usage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different essentiellement des François sur ce point; les uns, comme dit Sterne, sont des médailles dont l'empreinte est entiere; les autres, des pieces de monnoie où elle ne paroît plus, à raison du trop grand frottement qu'occasionne l'abus de la société.

CHAPITRE DCXXXVI.

Bâtimens.

LA maçonnerie a recomposé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a spéculé sur des terrains; on a appelé des régimens de Limousins, & l'on a vu des monceaux de pierres de taille s'élever en l'air, & attester la fureur de bâtir.

Si ce goût serroit à la commodité publique , on pourroit lui donner des éloges ; mais c'est la maçonnerie , & non l'architecture , qui triomphe : le parvenu veut avoir des appartemens spacieux , & le marchand prétend se loger comme le prince.

Tandis que les salles de spectacle s'élèvent de toutes parts , qu'on a rebâti l'opéra , le théâtre françois , le théâtre dit italien , l'Hôtel-Dieu demeure referré dans son enceinte mal-saine ; on a construit des boudoirs , des salles de bains ; chacun a bâti pour soi , s'est livré aux recherches voluptueuses , & les lits des hôpitaux sont demeurés les mêmes.

Les spéculateurs ont appelé les entrepreneurs , qui , le plan dans une main , le devis dans l'autre , ont échauffé l'esprit des capitalistes. Les jardins se sont pétrifiés , & de hautes maisons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

Le milieu de la ville a subi les métamorphoses de l'infatigable marteau du tailleur de pierre : les Quinze - vingts ont disparu , & leur terrain porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers ; les

Invalides , qui sembloient devoir reposer au milieu de la campagne , sont environnés de maisons nouvelles ; la Vieille-monnoie a fait place à deux rues ; la chaussée d'Antin est un quartier nouveau & considérable.

Plus de porte Saint-Antoine. La Bastille seule a l'air de tenir bon , de vouloir épouvanter sans cesse nos regards de son hideuse figure. Sur ces fossés , témoins des jeux sanglans de la fronde , s'élèvent des bâtimens qui feront douter s'il y eut jamais là des remparts que le boulet a frappés.

Les grues qui font monter en l'air des pierres énormes , environnent Sainte-Genevieve & la paroisse de la Magdeleine. Dans les plaines voisines du Mont-Rouge , on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diamètre , & qui épuisent les carrieres.

Malgré cette multitude de bâtimens nouveaux , les loyers n'ont pas baissé de prix ; la population n'a point augmenté ; il est venu une foule d'étrangers , de curieux , de provinciaux oisifs , de laquais. On demeure à Paris , mais on n'y séjourne que l'hiver. Paris est désert l'été : il n'en faut pas moins des appar-

temens vastes, qui demeurent vides pendant la moitié de l'année.

Les chambres trouvent toujours des locataires; & tandis que plusieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits se disputent des tanieres & des mansardes.

L'architecture a cherché des formes nouvelles; & ce caractère d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantasque, & les palais sont devenus des bagatelles. La maison de feu madame Theluffon offre un domicile étrange: mais on dit qu'il étoit temps d'ôter à l'architecture sa pesante gravité, & de la soustraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'architecture, jadis majestueuse & qui ne dérogeoit pas, s'est ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & satisfait toutes les intentions de la débauche & du libertinage; les issues secretes & les escaliers dérobés sont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de

nos défordres, est non moins licencieuse que notre poésie érotique.

Il paroît qu'on ne songe pas à déferter Paris : car c'est à qui se logera d'une manière plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du siècle, est jugé sans imagination, eût-il quelque chose du style de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la justice. Oh, si l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles ce code ténébreux, & ces formes barbares où se plaît & se nourrit la chicane, comme dans un labyrinthe approvisionné & digne d'elle !

Verra-t-on la population s'augmenter lorsqu'il y a de quoi loger le double d'habitans ?

Les maçons ont dû faire fortune : aussi sont-ils fort à leur aise, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur ; mais le pauvre Limousin, qui plonge ses bras dans la chaux, semblable au soldat, reste au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maçon qui voit la truelle, mais qui ne la touche pas,

visite en équipage les phalanges éparſes de ſon régiment plâtreux, & reſſemble à un colonel qui fait une revue.

Tandis que l'on ne parle que de quitter Paris, & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit à la ville.

Je ne fais ſi les maiſons appellent tôt ou tard les habitans; ſ'il faut qu'elles ſe rempliſſent inévitablement; ſi la caſe ſuppoſe néceſſairement l'animal qui doit en remplir le vide; ſi les murailles attirent & fixent l'eſpece humaine: mais ce n'eſt pas tout que d'être logé.

En attendant que toutes les autres aiſances ſe joignent à celle-ci, on déſerte les provinces beaucoup plus que l'on ne faiſoit autrefois. On retombe l'hiver ſur la capitale; c'eſt un penchant univerſel & preſque invincible. On diſ qu'on aime le lieu où triomphent les beaux-arts, & l'on n'avoue pas que c'eſt le goût du plaſir, & ſouvent du libertinage, qui vient chercher ces aſiles, où l'on file à ſon gré une vie voluptueuſe & clandestine.



CHAPITRE DCXXXVII.

Ouvriers en bâtimens.

MAIS celui qui veut bâtir, en achètera le plaisir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes, de maçons, de charpentiers, de ferruriers, de menuisiers, de couvreurs, de carreleurs; & puis surviendront les jurés-experts, qui ont leur marche oblique.

Vainement aura-t-il fait un devis avec un seul homme, pour que celui-ci lui livre la maison, les *clefs à la main*. Des lois bizarres proscrivent ce marché, pour la bonne ville de Paris; elles y défendent les marchés en gros; il faut en faire un pour chaque sorte d'ouvrage.

Un seul homme se contenteroit d'un profit honnête; mais il faut être mangé par plusieurs artisans, chacun dans son métier.

Il faut donc appeler *deux entrepreneurs*, l'un pour la maçonnerie, l'autre

pour la charpente. Il faut traiter séparément avec eux ; mais le maçon & le charpentier s'entendent d'abord entre eux, ensuite avec les autres ouvriers, pour cacher respectivement leurs fautes & leurs malversations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage sous main à multiplier les frais, se liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude par un usage antique & verbal, ils sont unis pour se répondre des événemens, & pour partager la perte, si contre toute attente leur manœuvre est dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts est préparé d'avance ; ils sont d'intelligence avec les ouvriers en bâtimens ; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne sortira point du dédale où il se trouve enfermé. Chaque ouvrier, sa toise en main, viendra lui demander le double ; le procès-verbal du juré-expert diminuera quelque chose pour la forme, & la besogne, fût-elle mauvaise, sera payée, parce que les jurés-experts sont les juges de tous ceux qui refusent d'être ruinés à l'amiable.

Les ouvriers en bâtimens sont plus rusés , & encore plus heureux que les procureurs dans ce qu'ils piratent ; car ils ont eu l'art jusqu'ici de conserver leur réputation.

Un procureur , lorsqu'il manque à la probité , est obligé , pour s'enrichir , de travailler sur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ses adversaires & ses cliens deviennent ses antagonistes , & ne lui épargnent pas les épithetes. Plusieurs voix le dénoncent , & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte , l'ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen , qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'élève , & la bâtisse d'une maison rend plus que dix procès.

L'architecte ne manque jamais de prétexte à changer de plan , & à demander des augmentations. Le moindre embellissement doublera la somme.

Tel *devis* ne monte sur le papier qu'à trois ou quatre cents mille livres ; l'architecte a donné sa parole d'honneur que la dépense n'ira point au-delà. On commence la construction ; l'édifice à

moitié achevé, coûte déjà sept cents mille livres, parce que le propriétaire a eu une petite fantaisie ; c'est la tache du péché originel. Le propriétaire est dégoûté ; il ne peut ni vendre ni continuer ; il faut qu'il se ruine : il l'est méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec son plan. Le propriétaire n'a ni terrain ni hôtel ; il a des pierres & des terrasses qui attendent leur toiture.

C'est l'architecte qui a inspiré lui-même au bâtisseur l'idée de quelques changemens. Dès que celui-ci a donné dans le piège, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers presque toujours leurs confrères, soutiennent leurs prétentions déréglées.



CHAPITRE DCXXXVIII.

Maçons.

QUI est-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette espece fit de la *musique*, en construisant un mur ? Voici comment il veut participer à l'art des Pergolese, des Gluck & des Gretri.

Tous les murs des maisons de ville doivent être construits en totalité, ou en pierre de taille ou en moellon ; ou partie en pierre de taille, & partie en moellon. Ces trois constructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, construit de l'une des trois manieres citées, est de ne point se trouver d'aplomb. Il est rare que le maçon commette cette faute ; elle est trop visible ; il en seroit trop tôt convaincu.

À l'égard des murs en moellon, il y emploie du *débris* de cheminées abat-tues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de chose, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les frais de voiture pour

les transporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruse & la friponnerie du maçon triomphent & se cachent , c'est dans les murs en pierre de taille , en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaisseur du mur , pour que le mur soit très-solide ; & le propriétaire paie cher pour cette dépense fondamentale.

Que fait le maçon imposteur ? Il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaisseur , il le met debout de chaque côté du mur , de maniere que les deux carreaux ressemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil est trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaisseur en un seul morceau de pierre , il n'en a que six en deux morceaux ; & si le morceau en pierre vaut six livres , les deux morceaux ne valent que vingt ou trente sous.

Il reste un vide de quatorze pouces entre les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laisse ce vide par économie ; mais quand il a un reste de pudeur , il le remplit avec des débris de cheminées , ou par de petits morceaux de moellon liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit punissable , en termes de co-
terie ou de maçonnerie , est appelé *faire*
de la musique , par ressemblance des li-
gnes & des espaces dans les papiers de
musique. Ainsi , non-seulement le maçon
vole , mais il en plaïsante encore.

Il enleve au propriétaire la solidité
de son mur , & à sa bourse quatre livres
dix sous , sur six livres , chaque fois
qu'il répète ce vol.

Beaucoup de maçons s'en rendent
coupables d'autant plus intrépidement ,
que les gens du métier sont les seuls
qui puissent s'en appercevoir ; encore
faut-il que le maçon soit grossier dans
son travail. Quand il ne l'est pas , quand
il a eu recours à une certaine ruse ,
les gens du métier eux-mêmes n'y con-
noissent plus rien qu'en perçant la pierre
au milieu , ou le mur à côté de la pierre
soupçonnée carreau.

On s'en apperçoit si la pierre n'est
point piquée à la pointe du marteau ,
ou si elle n'est pas sciée dans le sens
du plat de la pierre ; mais les maçons
habiles la font piquer ou scier dans le
sens du plat représentant la pierre.

Qu'on s'étonne encore de la prompte
fortune de ces entrepreneurs, C'est en

faisant de *la musique* de cette sorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra, & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de sa musique sublime.

Ce délit, rarement dévoilé, n'est jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'esprit d'un particulier ou d'une communauté, manque seulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la suite; il va abuser un autre citoyen que la ruineuse manie de bâtir a saisi, & qui ne fait pas que le maçon est expert *en musique*.

Les constructeurs du Colisée ont été de grands *musiciens*. Aussi contemplez sa figure.

On voit encore des vestiges du Colisée bâti par les Romains; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année en a vu une portion se briser, se fendre ou s'écrouler. A la septième année, il a été interdit pour toujours, à cause de sa mauvaise construction & des risques que le public couroit en le fréquentant. Il seroit déjà écroulé entièrement, si en attendant le jugement des procès, il

n'y avoit pas été mis bien des étaies ; mais avant peu il n'en existera plus rien par sa chute universelle.

Les procès résultans de sa vicieuse construction, ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens, & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

La tête la plus fortement organisée ne sauroit débrouiller ce chaos juridique ; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point bailler désormais des fonds pour tout édifice où ils ne seront pas maîtres absolus.

Monseigneur le comte d'Artois vient de purifier ce terrain par une acquisition solennelle.

Les ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colisée. Quel que soit l'arrêt qui interviendra, il est de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuisiers, ferruriers écrasent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de justice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour. *Quod erat demonstrandum.*

CHAPITRE DCXXXIX.

Charpentiers.

ILS commencent par demander au propriétaire qu'il leur fournisse les *bois de charpente*. La hache les a bientôt défigurés ; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers supposent quelquefois plus de chevrons que la longueur & la largeur du plancher ne pourroit en contenir , quand même tous les chevrons seroient mis à côté l'un de l'autre & sans aucun espace.

Un mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante-cinq mille livres.

On vient d'imaginer tout récemment une nouvelle construction qui économisera la charpente en grosses poutres, partie très-coûteuse. On donnoit aux charpentes une pesanteur inutile, & qui écrasoit les bâtimens. On va dresser les charpentes d'une manière non moins solide & infiniment plus légère. C'est une coupe géométrique, très-ingénieuse

& très-simple ; mais il faut la décrire avec le crayon & non avec la plume.

On dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale , n'ayant point été coupé dans les temps convenables , est sujet à pourrir avant un demi-siècle ; & que dans cent ans , toutes les charpentes des maisons seront vermoulues , & tomberont en poudre. Ceux qui seront alors vérifieront si cette assertion est fondée.

Si elle l'étoit , les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux , & leur négligence intéressée auroit peut-être eu une prévoyance toute particulière comme très-favorable à l'esprit de corps , que l'on reconnoît dans toutes ses œuvres.

Je n'ai pas besoin de dire que les charpentiers ont pris saint Joseph pour leur patron ; plusieurs s'estiment anoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaisanteries bouffonnes des actes de piété ; car tout se concilie dans la tête des charpentiers comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne passent pas néanmoins pour irréligieux , malgré les gaudrioles licen-

cieufes qu'ils fe permettent , en présence de leurs femmes & de leurs enfans , fur la bonhomie du patron. Il eft raillé & invoqué.

CHAPITRE DCXL.

Jurés-experts.

IL eft défendu aux jurés-experts de recevoir aucun présent des parties. Croyez-vous que cette loi foit religieufement obfervée ? Ces jurés-experts font quelquefois les véritables entrepreneurs fecrets ; & quand ils ne le font pas , ils fe font nommer par les ouvriers , & pour y parvenir ils les favorifent de préférence.

La dangereufe vénalité des charges , a fait créer ces offices qui ne manqueroient pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faisoient bâtir , alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres , fi l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts , l'une fous le titre d'*architectes jurés-experts bourgeois* , avec

défense d'entreprendre aucun ouvrage ; & l'autre de *jurés - entrepreneurs* , c'est-à-dire , de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

Quand les deux experts nommés ne sont pas du même avis dans une contestation relative à un bourgeois , survient un troisième expert ; mais il ne peut être pris que dans la première colonne. Le troisième expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti mitoyen , un peu plus haut que l'un & un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle *savoir son métier*. Aussi l'ouvrier devine-t-il d'avance & sans se tromper à quoi son mémoire sera réduit ; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtisseur paie donc trois jurés-experts ; & gagnât-il , il est toujours foulé par les frais en justice réglée.

Le juré-expert pince toujours un sou pour livre de sa taxe. N'est-ce pas inviter l'ouvrier à enfler son mémoire ? Il est de fait que le plus honnête homme le grossit d'un fixième de trop. Que penser des autres ? Et comment parer à la séduction à prix d'argent ? Comment ôter aux jurés-experts la facilité de se laisser corrompre ?

CHAPITRE DCXLI.

Du ton militaire.

LE ton militaire a long-temps régné en France. On ne pouvoit se présenter fans un air dispos, leste & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractère national, qui a un extrême penchant à la légèreté. Mais on passoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l'esprit de justesse, & l'on a tempéré cet air qui, dans son excès, n'avoit plus bonne grace.

Depuis on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé sensément qu'il y en avoit de plus réelles. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conséquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens, à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politesse a été enfin rencontré.

Le militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & sur-tout l'absence du

luxue. Il faut que le militaire traîne des chariots de cuisine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à son équipement. Aussi les vivres & les fourrages absorbent-ils toute l'attention des généraux. Et dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

Paris amollit les militaires plus que toute autre ville du royaume. Ils y perdent l'habitude indispensable de la discipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raisonnemens dangereux qu'ils ne doivent point connoître. Il est donc d'une saine politique de les éloigner de la capitale, de ses plaisirs & de sa licence, autant qu'il sera possible.

Le penchant à l'insubordination & à un examen téméraire se fortifie au milieu de cette foule d'hommes oisifs & aisés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la sensualité.

Les jeunes officiers sont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux

leux de leurs noms & échappés de la cour, dans un âge éloigné de l'expérience, se sont mis en tête qu'ils commandoient souverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité sous les noms d'*Instructions*, d'*Extraits de l'Ordonnance*. L'officier fatigué d'une soumission toute nouvelle, à laquelle l'ordre du souverain pouvoit seul l'assujettir, rebuté de la multiplicité des exercices & de leur contradiction avec les manœuvres de l'*ordonnance* qu'il falloit savoir nonobstant, au moins pour la revue de l'inspecteur, a pris son état en dégoût, & a fait retomber sur le soldat la mauvaise humeur que lui inspiroit le caprice de ses chefs.

Le grand art de tout général est de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'usage. Le François bouillant, impétueux, est capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre sans témérité.

Quelques chefs se sont trop écartés d'un plan calculé sur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-ils pas tous senti la nécessité de conduire une nation d'après

son caractère ? La manie de la plupart de nos colonels de traiter officiers & soldats à l'allemande , n'ayant point eu une certaine gradation , offensoit le caractère national & pouvoit faire passer le soldat par tous les degrés du désespoir. Et la nation françoise est peut-être la seule qu'avec ces deux mots , l'honneur & la confiance , on élèvera , dans tous les temps , à tous les genres de prodiges.

On a donné quelquefois aux dames , dans le *Champ de Mars* , attendant l'école militaire , le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ont été invitées nommément ; & les soldats , cheveux poudrés , le *roi de carreau* pommadé , formant une boucle de face , ont manœuvré pour elles. Or il faut avouer que la *parade* des princes Allemands est toute autre chose,



CHAPITRE DCXLII.

Duels.

AUJOURD'HUI les duels sont peu communs, graces à la philosophie. Les jeunes officiers ne mettent plus leur bravoure à figurer dans des rixes particulières. On avoit pris d'eux la leçon du duel ; on a abandonné à leur exemple cet usage insensé & barbare.

On ne se bat donc plus. Lorsque les gardes des deux épées viennent à se choquer dans un passage étroit ; lorsqu'on se marche sur le pied par inadvertance ; lorsque les regards se rencontrent ou se prolongent sans une indécence marquée, ou bien lorsqu'on n'est pas du même avis, & qu'on défend son opinion avec une entière & libre franchise, les hommes ne sont plus des bêtes féroces, prêtes à se déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

Il n'y a pas soixante ans que la manie de se battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus sage & le plus circonspect ne pouvoit éviter une querelle sanginaire, & que l'honneur étoit com-

promis dès que l'on ne s'appeloit pas sur le pré au moindre geste équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du temps de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de plusieurs hommes obéissans au préjugé qui vouloit qu'on s'égorgeât sans réflexion. On se choisissoit même un second dans toutes les disputes qui intéressoient la vanité. Ce second n'étoit pas libre de refuser l'honneur dangereux qu'on lui faisoit, & il alloit se couper la gorge sans trop savoir pourquoi.

Des spadassins qui prisoient leur existence ce qu'elle valoit, jouoient leur vie à tout venant; & le misérable point d'honneur, d'autant plus tyrannique qu'on ne savoit comment l'interpréter, obligeoit l'homme le plus réservé, au moindre défi, d'offrir sa poitrine à l'épée de son adversaire, fraîchement endoctriné par un prévôt de salle d'armes.

Cette inconcevable frénésie est tombée, sans que la législation s'en soit mêlée. On ne s'en respecte pas moins dans la société; mais on y est beaucoup plus libre en paroles: & ce droit étant réciproque, personne ne s'en formalise. Athènes fut subtile & disputante; on

dispute tout autant à Paris , & la discussion vive ne fait qu'aiguïser les esprits sans les aigrir. Il faut qu'il y ait dans la repartie un caractère d'insulte bien prononcé , pour qu'on soit obligé d'en tirer vengeance. On contredit un homme, fort & long-temps & avec tous les droits que donne la raison ou la fine raillerie, sans qu'on soit réputé l'avoir offensé : ce qui n'étoit pas encore reçu dans le monde il y a soixante ans.

Les militaires , plus susceptibles que les autres classes , souffrent eux-mêmes la contradiction. Ils n'en sont pas moins courageux , moins prompts à repousser un affront ; mais ils savent quand ils doivent employer leur bravoure , pour réprimer la légèreté indiscrete ou punir l'insolence.

On va par-tout sans armes ; on ne porte plus l'épée du matin au soir ; on entre dans les jardins publics sans cette arme inutile , on ne la met au côté que lorsqu'on s'habille.

On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine ; il s'est désarmé de lui-même , parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre.

Les maréchaux de France connoissent

bien moins d'affaires qu'autrefois , parce qu'il est reçu , quand on se bat , que le tribunal n'en soit pas importuné , & l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la connétablie*.

Il est de fâcheuses circonstances où l'honneur personnel force le plus doux , le plus honnête des hommes à se mesurer avec son adversaire. L'opinion publique alors juge & absout un des combattans , parce que chaque corps , chaque état a ses lois , & qu'ils pensent qu'il ne seroit pas bon d'étouffer ce sentiment légitime qui repousse l'insulte à propos , & maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé. Mais ces cas deviennent très-rares aux yeux de la prudence , de la raison & de la vraie valeur.

Quant à ces spadassins obscurs & forcenés qui , dans les garnisons vont au-devant des disputes , qui les provoquent par pure bravade , qui mettent leur gloire à ferrailer , qui pensent couvrir leur mauvaise conduite en exposant leur vie & attaquant celle d'autrui , je ne vois pas , dit le docteur Swift , qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de

s'entre-tuer réciproquement , & de nous débarrasser de leur personne par une méthode qu'ils ont imaginée , & que toute la sagesse des lois n'avoit jamais pu trouver.

Les édits de Louis XIV contre le duel, n'ont pu empêcher qu'une multitude d'hommes ne se soient égorgés sur le pré, sans que la haine ou la vengeance entraient pour quelque chose dans leurs sanglans démêlés. Les paroles de quelques philosophes , plaidant la cause de la raison & de l'humanité , ont obtenu de ces hommes furieux ce qu'ils avoient refusé au monarque & à ses lois solennelles.

CHAPITRE DCXLIII.

Tribunal des Maréchaux de France.

ON voit dans l'histoire qu'ils avoient une juridiction souveraine & sans appel sur les gens de guerre & la noblesse. De nos jours ils prennent encore connoissance de tout billet & engagement d'honneur.

Le tribunal des Maréchaux de France

est le seul qui soit redoutable aux aigres ; & il faut avouer que quelques militaires ne sont point assez délicats , lorsqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il seroit à désirer que les citoyens portassent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur sur lesquelles nos lois grossières sont muettes ou insuffisantes.

Les tribunaux n'écoutent nos demandes que lorsqu'il s'agit d'*argent* , & cette foule d'offenses qui chagrinent les âmes délicates & sensibles restent pour la plupart impunies , parce qu'il n'y a pas des juges faits pour venger cet honneur particulier , non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux ouverts pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

Les maréchaux de France ont deux juridictions : l'une volontaire , quoiqu'en partie contentieuse , concernant le point d'honneur entre la noblesse & les gens de guerre ; l'autre purement contentieuse & qui se régit par les formalités ordinaires aux lois générales , instituées pour l'administration de la justice. Les maréchaux de France exercent la première eux-mêmes dans leur tribunal ; ils

y terminent les différens qui viennent à leur connoissance.

Le siege de la connétablie du palais est une juridiction sous l'autorité immédiate des maréchaux de France; on y juge toutes les affaires contentieuses des particuliers avec gentilshommes ou militaires, les rebellions envers la maréchaussée. Les jugemens de ce siege se rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des personnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien précisément l'extension que l'on y pourroit donner; c'est l'objet d'un règlement auquel on travaille depuis long-temps.

Tout homme d'honneur devoit de son propre mouvement se rendre justiciable de cet auguste tribunal, lui soumettre d'avance ses engagements, ses paroles & ses actions. S'il connoit de toutes les contestations concernant le point d'honneur entre les gentilshommes & les officiers, n'y a-t-il pas une nombreuse classe d'hommes qui, sans être militaires, vivent noblement, & qui ont aussi leur point d'honneur? Si l'en-

gagement de tout homme libre étoit porté devant ce tribunal, s'il embras-
soit toutes les personnes qui ont reçu
cette éducation distinguée, laquelle éta-
blit une différence réelle entre les hom-
mes, une foule de procédés honteux
qui déshonorent la société disparaî-
troient. On ne connoîtroit plus ces dé-
bats qui donnent un spectacle scanda-
leux & tendent à avilir des professions
honorables : les engagemens les plus
sacrés ne seroient pas annullés par la
lenteur des lois ; le respect de soi-même,
ce sentiment énergique, connu de nos
ancêtres, renaitroit dans toute sa di-
gnité ; la parole deviendrait un contrat ;
toute injure seroit effacée ; toute accu-
sation gratuite seroit punie ; le fourbe,
l'intrigant, le menteur n'ayant plus
pour égide les formes tortueuses & té-
nébreuses de la chicane, seroient à dé-
couvert devant la franchise & la loyauté
des juges. Le regne de l'honneur repa-
roîtroit ; on seroit soumis à d'augustes
lois, & le lâche seroit celui qui esqui-
veroit ou voudroit infirmer les sentences
émânées d'un pareil tribunal.

Le doyen des maréchaux de France
porte par distinction des autres, au côté

droit de ses armes, une épée nue, & au côté gauche un bâton d'azur semé de fleurs de lis d'or, soutenus & portés par deux mains droites.

Louis-François Armand du Plessis, duc de Richelieu & de Fronsac, pair de France, est aujourd'hui doyen des maréchaux de France; il a pris au bas de ses armes le titre de *connétable*. C'est chez lui que se tient le tribunal, & que la compagnie de la connétablie y fait un service des plus assidus. Il est né le 13 Mars 1696: & son nom, ses services, son caractère, sa fortune, sa renommée, l'influence de son esprit & son âge, lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curiosité de leur siècle, & dont le portrait ne manquera pas d'être transmis à la postérité, à qui seule il appartient de les juger en dernier ressort.



C H A P I T R E D C X L I V .

Vins.

PARCE qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n'imaginez pas que l'on n'y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaison entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le favetier & le prince.

O pouvoir de l'argent ! aimant universel ! Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager ; il n'est pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une piece de monnoie, lui défend de le boire. Ce liquide transporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, & descend dans les caves du faubourg Saint-Germain & du faubourg Saint-Honoré.

Là sont les robinets des fontaines abondantes & pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croissoient aux portes de la capitale. Le

tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champagne (1) ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie; & le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

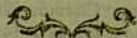
Vous, beaux esprits, philosophes, peintres & musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez & venez à la table des riches; ce qu'on y fert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vivant*, de *Cîteaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc; humez le vin de *Rotat*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, de *Malvoisie*, de *Madere*, de *Malaga*, de *Malaga-muscat*, de *Syracuse*; donnez quelques faillies aux convives pour la bouteille d'*Aï*, de *Roxé*, & appuyez sur le *Tokai*, si vous le rencontrez; car c'est à mon avis le premier vin de la

(1) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne; les avis sont partagés depuis long-temps. Ma voix au Champagne rouge.

terre , & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renversement de la joie françoise ! On ne boit plus , ou plutôt l'on craint de boire ; on avale de l'eau devant ces flacons qui raffraîchissent dans des seaux d'argent , & dans la glace pilée. La gaieté légère & brillante , si nécessaire aux écrits & à la santé , n'est cependant qu'au fond du verre ; mais l'avidé esprit de calcul fuit les gens à table. On y rêve encore à sa fortune ; on y parle de ses projets ambitieux ; on y immole ses victimes sous les traits de la satire. Quoi , être encore dur à table ! O forfait ! On n'y jouit plus , & l'on a peur que Bacchus , qui chasse quelquefois de force toute dissimulation , ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

Riches ! que faites-vous de vos vins exquis ? Vous les avalez ; mais vous ne les favourez pas. Faites - les boire aux enfans des arts ; leur verve en sera échauffée ; il en naîtra quelques traits heureux , & vous qui ne faites rien , vous serez à moitié absous.



CHAPITRE DCXLV.

Aller à pied.

CE fera bientôt une chose ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'esprit dans les voitures ; mais le génie est à pied.

Quand l'homme à talent, maltraité de la fortune, sort d'un fallon peuplé de gens à équipages , & qu'il traverse la cour carrée, où la bouche des chevaux oisifs, rongant leur frein, distille l'écume ; tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteusement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil son fiacre grommelant, qui est dans la rue ; il se précipite dans la vieille caisse avec une sorte de confusion , & sans oser regarder derrière lui. Si les flambeaux des chars dorés qui sortent éclairent son malencontreux équipage, il n'ose saluer les dames qui passent , & avec lesquelles il conversoit il y a six minutes. Le cocher à moustaches humilie le carrosse à trente sous par heure , & tout

ce qu'il renferme, portât-il Homere ou Platon.

Or, une voiture est le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin scabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un *cabriolet* qu'il conduit lui-même; au second, vient le *carrosse coupé*; au troisieme, *carrosse pour monsieur*; puis enfin, *carrosse pour madame*.

Quand la fortune s'est arrondie, le fils a son *cabriolet*; l'homme d'affaires de la maison a son *cabriolet*; le maître-d'hôtel va à la halle en *cabriolet*; bientôt le cuisinier aura le sien, & tous ces *cabriolets*, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans des rues sans trottoirs.

La premiere chose que fait un médecin, c'est de se donner un *carrosse*. Son extérieur est modeste; la remise est sous la porte cochere, & la bouche entièrement. Les chevaux sont presque dans l'antichambre du docteur; le cocher a soixante & dix ans: n'importe, c'est un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il sort de sa porte bâtarde avec sa perruque pou-

drée , son habit noir , & son cocher septuagénaire. On ne pourra monter l'escalier que lorsqu'il sera sorti : qu'importe encore , c'est un médecin à équipage , on le consulte. Imaginez Boërhaave allant à pied ; on n'iroit point le chercher ; & s'il faisoit des visites , on ne le payeroit pas.

Tel garçon , au lieu de se donner une maison de campagne , une bibliothèque , une jolie maîtresse , se donne une voiture. Il y emploie la moitié de son revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuisinier & de maison de campagne ; il soupe tous les soirs en ville ; il reconduit les dames , il les mène à leurs loges , le lendemain aux courses ; il leur envoie sa voiture deux fois par semaine , tandis que les incivils maris , toujours bêtement affairés , font trotter ailleurs les chevaux (1). C'est donc un homme précieux qu'un garçon qui a voiture ; il est le lien de toutes les parties de campagne ; on prend tour-

(1) Un grand sujet de débat à Paris entre mari & femme du plus haut parage , c'est l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas encore fait une comédie.

à-tour , mais séparément & pour cause ,
ses chevaux & sa personne. Aussi les
femmes , depuis l'inattention des maris ,
ont-elles adopté le système de ne plus
regarder tout garçon qui n'a pas une
voiture ; & tout considéré , elles ont
raison.

Et comment une femme pourroit-
elle exister sans chevaux ? Ne faut-il
pas dans l'espace de douze heures avoir
vu l'opéra , la revue , la foire ; avoir
assisté au bal , au pharaon ? Puis il lui
est aussi impossible de manquer l'au-
dience du ministre , que la danse du
petit-diable. Les femmes , menant la vie
la plus dissipée , se montrant par-tout ,
ont mis dans leur genre de vie la mo-
bilité de leurs traits.

Ainsi la première chose que doit faire
un provincial , n'eût-il que dix mille
livres de rentes , c'est de prendre une
voiture ; il en fera quitte d'abord pour
cent écus par mois , & l'on saura alors
à quoi l'employer. Il paiera la voiture
& ne s'en servira guère : tant mieux
pour lui. S'il a ce trait de politique ,
il avancera. Tout calculé , une voiture
qu'il prêtera obligeamment , deviendra
pour lui un objet d'économie ; s'il s'ob-

tine à ne point faire cette dépense, il est ruiné.

Certains garçons ne louent une voiture que pendant l'hiver ; ils vont à pied l'été , disant qu'il fait beau , mais c'est qu'ils n'ont réellement que dix-huit cents livres à placer ainsi. Forcés d'opter entre les deux saisons , ils montent tout-à-coup en équipage le 1.^{er} décembre , & en descendent le 30 mai , lorsque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'est un grand problème à résoudre de savoir , lorsque l'on n'a que dix-huit cents livres à dépenser ainsi , laquelle des deux saisons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-dessus , & la chose reste encore indécise. Ainsi tel garçon joue à lui seul le personnage de *Castor* & de *Pollux*. Tantôt il est dans l'Olympe , & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabouffe , & tantôt il est éclabouffé.

Or , le mérite , le talent , le génie , la vertu & toutes les vertus ensemble que vous pourrez imaginer , ne sont rien logées chez l'homme qui va à pied. Supposez le contraire en tout point ; mais roulant dans une voiture élégante , & voici que toutes les portes s'ouvrent ,

que tous les regards deviennent caressans, & que le rang s'établit. Pauvres humains, ainsi vous êtes faits !

CHAPITRE DCXLVI.

Mémoire de la Société Royale de Médecine.

CH AQUE jour l'utilité de son institution se fait plus sentir. Le goût du siècle, heureusement dirigé vers les sciences qui intéressent l'homme, s'est occupé de l'art de guérir.

Les médecins répandus dans les provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs visites, ne se communiquoient point leurs lumières & vivoient isolés. L'établissement de la société royale de médecine les a réunis en un seul corps. Leurs correspondances avec elle sont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & observations nouvelles sont transmises avec la plus grande promptitude d'une extrémité du royaume à l'autre.

Aussi-tôt qu'il regne une épidémie,

la société royale en est informée, & le traitement convenable est indiqué. On a mis en question si la médecine existoit ; & ce doute des incrédules étoit en quelque sorte justifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce problème va bientôt être résolu, & on saura si elle est réellement susceptible de perfection ; ce que je crois très-fort, par les progrès même faits depuis vingt années.

La société royale de médecine est comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient aussi ses assemblées deux fois par semaine, sans aucune vacance quelconque. Celles qui sont publiques & qui ont lieu deux fois par an, sont très-brillantes ; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réussit tout aussi bien qu'aux autres corps académiques. Au reste, tout dans ce bas monde a besoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la société royale sont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refusé de consulter avec les membres de la société royale ; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuste, de plus cri-

minel & de plus barbare que de dire à un malade : *Je possède des remèdes qui diminueroient tes souffrances & te rendroient la santé ; mais j'aime mieux te laisser souffrir & mourir , que de me trouver chez toi avec un confrere que j'estime , mais que je n'aime point , parce qu'il est membre d'une académie légalement établie par le roi , & tenant ses séances au Louvre , comme l'académie royale des sciences.*

Les administrateurs des provinces ont demandé, en 1779, 1780 & 1781, des avis sur le traitement de diverses épidémies ; & les conseils donnés par cette compagnie ont été suivis avec plein succès.

La société royale de médecine s'occupera sans doute des moyens de simplifier les pharmacopées. Elle fera disparaître la cuisine dégoûtante des apothicaires ; elle proscrira ces épouvantables mélanges, que l'ignorance hardie faisoit avaler aux malades ; car à la honte de l'art, la médecine, par son alliance étroite ou intéressée avec l'apothicairerie, avoit ôté toute confiance ; & le temps est venu, que la chimie & la saine physique proscrireont ce *galimathias* en boutique, ainsi que la saine

philosophie a proscrit enfin le jargon scolastique qui triomphoit dans les classes.

CHAPITRE DCXLVII.

Questions.

EH ! qu'est devenu le maire du palais , qui avoit la triple surintendance de la guerre , de la justice & des finances ? Il s'est représenté néanmoins sous la troisieme race , dans la personne de Richelieu.

Qu'est devenu le connétable , dont l'épée rivalisoit avec le sceptre ?

Où est le grand-maître de la maison du roi ? On en a conservé le titre ; mais où est son gouvernement ?

Le grand-trésorier a disparu aussi : les anciens feudataires de la couronne ne sont plus que des simulacres qui assistent , comme acteurs pantomimes , au couronnement de nos rois.

Il ne reste de ces anciennes charges , dont l'autorité étoit investie , que le chancelier , qui jouit encore de singulieres prérogatives. Mais un mot du souverain exile sa personne.

Le surintendant des finances a fini dans la personne de l'infortuné Fouquet, que ses parasites abandonnerent, & que les hommes de lettres défendirent constamment.

Le contrôleur-général des finances n'est ni *ordonnateur* ni *comptable* ; il est perpétuellement dans une singulière situation ; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'est le ministre aujourd'hui sur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non sans raison. Autant les opérations des autres ministres sont voilées, & pour long-temps, autant les siennes sont éclatantes. Il est jugé chaque jour ; & comme il est l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'espérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inspire ! Il soutient seul la confiance publique ; il l'invite à venir au-devant de ses projets ; il fait une douce violence à la bourse des sujets, quand il a su confirmer son désintéressement & son habileté.

Les autres ministres ne peuvent guere être jugés lorsqu'ils sont encore en place : toutes leurs opérations sont, pour ainsi dire, secrètes ; on ne sauroit les

les discuter , & il faut attendre que le temps ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embrassent un demi-siècle pour certaines opérations ministérielles , lesquelles s'étendent sur les deux mondes.

Mais en fait de finances , celui qui ne fait que passer sur la terre , & qui attend son revenu annuel , crie , parce qu'il est sensible , & qu'il faut qu'il fasse deux repas par jour.

Quand Terray nous mangeoit.... Cet hémistiche de feu Voltaire est excellent , & restera. Jamais on ne vit un destructeur plus lesté ; il travailla sur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer , recréer , anéantir , prendre un quart , une moitié , mettre de nouveaux impôts , en étendre d'anciens , fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conseil* , il alloit , brisant les engagements les plus solennels. Enfin , il força une caisse étrangère , prit l'argent des rescissions & des billets des fermes , & mit une audace inouïe dans ces violations de la foi publique.

Il eût été capable en finance d'un

grand coup politique, d'où il auroit pu résulter quelque chose de grand; mais il n'a pas su frapper ce coup important, quoiqu'il fût fort au-dessus de la crainte & du remord.

Son successeur, M. Turgot, trop entêté de ses idées, avec des lumières & des vertus, n'avoit aucune connoissance des hommes. Une secte irréfragable, d'une dureté presque théologique, vouloit qu'il fût entièrement soumis à ses vues. Demi-économiste, pétri de bonnes intentions, voulant le bien & le cherchant, l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance, parce qu'il lui ôta la connoissance détaillée, & la vraie conduite de l'homme d'état proprement dit.

Avec des projets hardis qu'il ne déguisoit pas, il débuta par deux réformes absolument inutiles, au lieu de profiter de l'instant de faveur & d'enthousiasme qu'il avoit inspiré, & dont il jouissoit, pour frapper avec force & fermeté, un coup régénérateur, qui l'auroit invinciblement lié à sa place, en soumettant jusqu'à l'opinion de ses antagonistes.

Il annonçoit une métamorphose uni-

verselle, & il ne fut ni étonner ni réduire ses adversaires au silence. Connoissant peu la marche des affaires, encore moins la cour; battu de vents contraires, il tendoit au port sur une ligne droite, mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de ses propres principes étoit dans tous les esprits comme dans sa tête; & le cœur le plus vertueux ne laissa que des spéculations stériles. Mais on lui doit l'idée heureuse & patriotique de mettre toutes les provinces de France en pays d'états.

On nomma à Versailles une petite tabatiere plate *turgottine* ou *platitude*; ce qui devint synonyme. Plusieurs courtisans la portèrent en poche, affectant de peser sur sa dénomination. Ces misères là peignent les cours & les hommes.

La mort, en enlevant M. de Clugny, dont le ministère ne dura que cinq mois, arrêta le cri public soulevé contre lui. Il paroissoit avoir en vue d'abîmer tout ce qu'avoit fait son prédécesseur.

J'ai vu passer quatorze à quinze contrôleurs-généraux, & je m'amuse quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur esprit ministériel: c'est la lanterne magique.

Je ris tout seul quand je songe qu'un versificateur avoit hissé, dans une éminente place, un homme sur qui la France entière a tourné ses regards; que ce poëte renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec estampes ainsi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaisseau, & qu'il s'en étoit approché de très-près. Trame singulière ! Rêverie poétique !

Le spectacle le plus curieux pour un homme désintéressé, c'est d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du royaume de France, criera la première *miséricorde*. La France est bien robuste, puisqu'elle a résisté à tant de remèdes violens, à tant d'opérations ruineuses. La banque d'Angleterre est le plus inconcevable phénomène politique qui ait jamais existé. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une base durable à ses singulières destinées. Le parchemin de nos contrats sera-t-il plus fort que le papier fin des billets de banque ? C'est ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de contrôleur-général des finances est devenue conséquemment le

fardeau le plus pesant pour un administrateur. C'est en France le limonier de l'état ; toute la charrette porte sur lui ; il a besoin de toutes les lumieres. Et sous le ministere de M. de l'Averdy , on vit paroître une *déclaration du roi*, défendant de rien écrire ni publier sur la réforme ou l'administration des finances. Il y a aussi une *ordonnance du roi*, qui défend de rien écrire contre la religion , *sous peine de mort*. Il y en a aussi une d'un siecle antérieur , qui condamne , *quiconque mangera de la viande le vendredi , à avoir toutes les dents arrachées sur la place publique*. Le temps , qui est aussi un législateur heureusement , fait tomber en désuétude ces lois , quoique nouvelles , parce qu'elles ont un caractere d'erreur & de barbarie , qui ne permet plus aux hommes assemblés de les mettre en exécution quelques jours après leur publication solennelle.

Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penser & d'écrire sur l'administration des finances ! Donne-t-il une bonne idée ; fait-il naître un règlement utile : il est examiné , discuté , adopté , perfectionné. Dérailonne-t-il : on rit , & la brochure disparoît,

La clarté part du centre de la nation ; elle obéit à sa propre volonté , comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres , de ténèbres mystérieuses , refuge des esprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales , les exagérations , les écrits mercenaires & satiriques obscurcissent quelquefois la vérité , elle n'est aussi que le résultat du choc des opinions : alors elle sort de la profondeur des nuages , & la raison , dans tout son éclat , fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs l'esprit national prend une consistance , une physionomie sur laquelle on lit , & dont on devine les mouvemens. Ce qui en politique devient le gage du succès.

La finance , c'est-à-dire , la machine-pressoir qui nous foule , a tant d'agens particuliers , que son apologie commence aujourd'hui à se rencontrer dans plusieurs bouches. On plaint sérieusement un traitant de ce qu'il gagne moins que ses devanciers.

Le travail de la finance est toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le pressoir le cultivateur , le manufacturier , le marchand , l'acheteur , le vendeur , celui qui fixe ou qui pro-

mene la marchandise ; il divise , subdivise les impositions ; il invente tous les noms possibles pour déguiser ce qui n'est que la même chose. Ensuite il imagine les affaires extraordinaires qui , comme une grêle meurtrière , ruinent & désolent un canton sans profit pour le canton voisin.

La finance enfin arrache constamment à l'autorité la plus sacrée , la plus terrible des fonctions , celle de faire les lois. Elle dresse , elle prépare des embûches , afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient sa proie , elle l'emporte , la soustrait aux tribunaux du prince ; & dans son antre obscur , elle est à la fois témoin , juge , partie & bourreau ; & l'on commence à Paris à oublier tout cela , & peu s'en faut qu'on ne soit réconcilié avec les gens de finances ! Et l'on absout pleinement ce métier , en attendant qu'on l'honore ! Quel changement dans nos idées !

. *Quid non mortalia pectora cogit*
Auri sacra fames



C H A P I T R E D C X L V I I I .

Gouvernement.

L'ANGLAIS aura dit : Le roi de France jouit d'une autorité presque indéfinie ; il a le fer dans une main , l'or dans l'autre ; il fait ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier ; il est sûr que la noblesse fera à ses ordres quand il le voudra ; la magistrature lui apporte des remontrances , & se retire ; le peuple n'a aucune voix , aucune force ; il a livré ses biens & sa personne à son maître , qui de plus possède depuis cent ans sa fortune pécuniaire , & qui d'un mot peut libérer ses immenses dettes. Il a un plus grand pouvoir encore ; il défend à la pensée de paroître ; il flétrit ou ridiculise les idées qui ne lui plaisent pas ; & s'il n'y parvient pas pour toujours , il y parvient pour un certain temps. Jusqu'à la place d'académicien est de son choix , & Louis XIV pouvoit dire à Corneille : *Vous ne ferez pas de l'académie.*

Voilà bien des prérogatives ! Eh bien ,

l'Anglois se trompe , d'après les apparences. Les François, avec tout cela, ne sont pas asservis ; les mœurs s'opposent au pouvoir absolu , & le rendent modéré , civil , policé , lui ordonnent des égards & des ménagemens. La puissance du souverain fondue , pour ainsi dire , dans le caractère des ministres fréquemment déplacés , devient prudente , circonspecte , & ne trouble point la sécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même , qui éloigne les coups trop arbitraires. Les privilèges de plusieurs corps ne peuvent être subitement anéantis : des barrières antiques contre l'autorité qui deviendrait oppressive , quoique foibles & pourries , sont obstacle , & le génie national , en défendant aux sujets de désobéir , ne permet pas au souverain d'abuser durement de son pouvoir.

Relativement aux lumières dont il jouit , jamais peuple ne fut plus soumis que le peuple François ; mais c'est qu'il a calculé , pour ainsi dire , avec une raison qu'on pourroit appeler inspirée , qu'il devoit céder la moitié de sa liberté , pour jouir sûrement & agréablement de l'autre.

Le prince est législateur suprême , & possède toute l'autorité ; mais il n'ose anéantir les droits & privilèges de plusieurs ordres de citoyens : il les respecte , ou ne les attaque que d'une manière lente , adroite , détournée , qui laisse aux adversaires le temps & le pouvoir de sauver les propriétés personnelles.

En supposant le prince naturellement dur & méchant , ou abusant de sa grande puissance , bien propre néanmoins à calmer ses passions , la politique l'avertiroit de ses devoirs , & lui représenteroit les suites de ses entreprises téméraires. La satire audacieuse & indestructible mineroit insensiblement son pouvoir dans l'esprit des peuples ; il se trouveroit bientôt seul ; environné de quelques courtisans pervers , qui ne rencontreroient plus leur sûreté que dans le palais , & qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (& nous en sommes bien éloignés) étoufferoit , dans l'ame de ses sujets , ce courage gardien du trône ; & en détruisant cette qualité , il feroit aussi disparoître le principe

de sa force. Le prince en France se trouve, comme il a dit lui-même, dans l'heureuse impuissance de frapper ces coups d'autorité, qui épouvantent la liberté des citoyens. Il est des bornes qu'il ne sauroit franchir ; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre, à raison de tant d'anciens abus incorporés avec l'état, lui est interdit, un grand mal est hors de son pouvoir.

Les sujets obéissent sans opposition à ce prince tout-puissant, parce qu'ils se contentent des probabilités qui sont un garant, qu'il ne passera point de son côté les limites que la raison & la politique lui prescrivent.

C'est une espece de démonstration morale qui leur ferme les yeux sur des abus qui, ne détruisant pas le *gouvernement*, leur semble pardonnable, comme s'ils admettoient d'inévitables désordres dans la monarchie, & qu'ils ne voulussent pas courir à la liberté orageuse & inquiète des républiques.

Ils croient enfin, que le monarque ne peut manquer d'appercevoir sans cesse que l'intérêt des sujets n'est point séparé de l'intérêt de sa couronne, & qu'il seroit extravagant de se déclarer

l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug insultant & despotique.

Plusieurs individus ressentent donc par erreur le poids & le caprice de l'autorité. Les *lettres de cachet*, qui quelquefois volent au hasard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation est à l'abri de ces actes hardis & violens; & en ruinant ouvertement les lois, le monarque se briseroit lui-même contre l'écueil.

La confiance le soutient; la défiance le priveroit de sa force réelle.

Ainsi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuie avec plus de succès encore sur les coutumes & sur les mœurs que sur les lois écrites. L'empire des mœurs, plus absolu que les lois parce qu'il est perpétuel, commande la modération à ceux qui seroient tentés de ne pas la connoître; car les lois ne sont respectées & suivies qu'autant que le législateur a eu l'art de les enter sur les mœurs & les idées nationales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privilèges que la raison a créés, les maintient, & défend aux souverains d'oser les attaquer.

Et ne voilà-t-il pas un gouvernement qui présente un vrai phénomène, puisqu'il offre une espèce d'équilibre, tandis que toute la force écrasante est d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contre-poids que les lumières, les mœurs & le principe inné de l'honneur? Lorsqu'on songe à ce qui arrête le poids immense de la souveraineté, on demeure immobile de surprise, & l'on contemple avec une sorte de respect cette autre autorité tranquille & désarmée, qui contre-balanceroit les passions trop fougueuses du pouvoir.

Les mœurs d'un peuple & ses lumières ont dicté ces lois non-écrites, parce que la base réelle des empires repose sur les coutumes & les idées. Il seroit donc impossible à nos monarques de les détruire, & même de les altérer; il faudroit qu'ils nous fissent perdre tout sentiment d'honneur, toute idée de liberté par un esclavage prompt & entier. Ils n'y songent pas, & ils auront plutôt fait d'intéresser leurs sujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

On dira qu'une telle monarchie est plutôt l'ouvrage du sort que de la politique. Je l'avouerai. Aussi dès que la

masse de la nation renoncera aux lumières que les écrivains lui ont données, elle marchera à l'esclavage, & ses souverains au despotisme; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir, & l'ignorance ignominieuse des peuples; mais ceci n'est plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré fera toujours la foule d'hommes instruits & instruisant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur est dans le génie de la nation, qui me paroît indestructible. Louis XIV le connoissoit bien, instruit par l'expérience de cinquante années de règne, lorsqu'il disoit au maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler son trône : *S'il vous arrive quelque malheur, vous me l'écrirez à moi seul. Je monterai à cheval, je passerai par Paris, votre lettre à la main; je connois les François, je vous menerai deux cents mille hommes, & je m'ensevelirai avec eux sous les ruines de la monarchie.*

Ce moyen sera toujours infailible; le monarque a dans sa main le cœur de ses sujets; il peut les enflammer à son gré d'un enthousiasme presque

inconnu chez les autres nations. Un peuple aussi chaud, aussi abandonné dans son affection, & qui a donné tant de preuve d'un zèle ardent & d'un amour qui monte jusqu'à l'héroïsme, doit être ménagé; & ce ressort incroyable sera toujours le même, tant qu'un monarque saura traiter noblement avec une nation aussi généreuse.

Il y a dans les états des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit exciter la jalousie des empires voisins. Cette jalousie a dû la rendre guerrière, vive, vigilante, quelquefois remuante; une fois victorieuse, elle a dû donner le ton par ses habits, ses modes, son goût.

Un des plus grands avantages de la France, sont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principe de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de splendeur. Les chemins, les canaux sont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une rivière, où s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établissent l'industrie. L'obstruction, au politique comme au physique, donne la mort. Percez des

routes nouvelles, ouvrez des issues, la vie pénétrera avec ces ouvertures ; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le ressort se débände & le talent éclate.

Il n'y a point de pays où l'industrie ait été plus gênée à la suite des privilèges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & qui n'a pas fait cependant l'industrie captive. Les pensées étendues que roule tel homme dans sa tête, y meurent trop souvent, à cause des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

Le gouvernement de la France est monarchique, mais il ne l'est pas essentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ses légères oscillations ; mais bientôt il reprend son point fixe, & qui paroît devoir être durable. Sa masse assure son repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte ; les vieux levains sont sans activité.

Mais que de questions sur ce gouvernement ! L'un dit : Est-il réellement monarchique, & dans tous les temps, lorsqu'à chaque entreprise le succès dépend, pour ainsi dire, de cent capitalistes environ, qui, ayant en main

toutes les richesses monnoyées , peuvent les prêter , peuvent les refuser ? Les grands moyens appartiennent à ces capitalistes. Point d'opérations majeures sans leur concours ; la puissance du roi se trouve subordonnée à leur volonté.

Ceci , malgré ses difficultés , ne change rien à la constitution. Le monarque , jouissant du trône de l'Europe le mieux affermi , le plus honoré , le plus tranquille , environné de tous les respects , de tout l'amour de ses sujets , & de toutes les jouissances , pourroit-il être méchant ? Non ; l'idée de peser sur un sujet par caprice ou par haine , ne peut pas plus entrer dans son esprit , que dans celui d'un sujet le projet insensé d'attenter à son autorité.

Or , quand un gouvernement est toujours au-dessus d'un particulier , ou d'un corps , quel qu'il soit , le gouvernement , sans être parfait , est bon , & l'ordre & la tranquillité naissent de ce premier & indispensable moteur. Le reste ne sauroit être précisément calculé.

Tout considéré , vingt-deux millions d'hommes paisibles & non - asservis , jouissant de leurs privilèges garantis par la main qui les gouverne , offrent , à tout

prendre, une administration qui n'est pas malheureuse. Ses avantages contre-balancent une partie de ses défauts ; & la preuve en est que la nation en gros subsiste sans avoir visiblement perdu de sa force & de sa félicité, que le citoyen en général ne songe pas à quitter le sol de la patrie, & que l'étranger, contemplant les mœurs douces qui commandent des lois modérées, y est perpétuellement attiré par un charme que rien n'affaiblit.

Cette foule de petites lois, si diversement interprétées, sont encore un rempart pour les propriétés. Le caractère de la barbarie est sans doute une complication de lois contradictoires ; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de lois de judicature, qui sont une suite nécessaire d'un nombre infini de possessions.

Dans un état où l'industrie est poussée loin, où chacun a & doit avoir sa manière d'exister, ces réglemens, subdivisés d'après des principes généraux, appuyés par les divers tribunaux où chacun est cité, deviennent utiles ; & Montesquieu a très-bien observé qu'ils défendoient & protégeoient les possessions

particulieres. Il faut que la législation en grand soit réduite à des principes simples & clairs. L'état des personnes, les mariages, les héritages ne sauroient être soumis à des lois trop positives : mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne sauroit prévoir, qui sont le fruit de toutes ces propriétés nourricieres qui se touchent & qui se croisent, ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun fera défendre ses droits contre les princes, & le prince lui-même, ce qui établira une espèce d'égalité.

Que ces petites lois soient donc mouvantes & mobiles, comme les actives passions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement sera vif, plus l'état sera sain & deviendra robuste.

CHAPITRE DCXLIX.

Paillasse.

TOUT théâtre veut un *paillasse*. Point d'habile entrepreneur de spectacle, qui avant l'ouverture ne se munisse d'un

paillasse. Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en scène ; son attitude haute est toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire , si *paillasse* ne venoit détourner l'attention , divertir l'assemblée , & renforcer le sérieux de son camarade. D'ailleurs dans toute pièce il y a des entr'actes où personne ne paroît : *paillasse* vient à propos , & remplit le vide. Il représente pour les absens.

Lorsqu'à la comédie françoise le moucheur de chandelle faisoit jadis le *paillasse* , & qu'on crioit , *Il rira , il ne rira pas* , & qu'ensuite on levoit la toile , le roi des rois de la Grece , le superbe Agamemnon paroissoit plus majestueux. Ces vers devenoient plus ronflans & plus sonores.

Oui , c'est Agamemnon ; c'est ton roi qui t'éveille ;
Viens , reconnois la voix qui frappe ton oreille.

Agamemnon conservoit sa dignité jusqu'au bout de son rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne sont-elles sifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheur de chandelle. Les choses les plus graves deviendroient comiques , si l'on n'avoit pas là *paillasse* pour plastron de la risée publique.

On en fait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéresser constamment : il a un bel habit , il doit jouer un rôle de sentiment ; mais enfin la gaieté publique l'environne tout comme un autre ; elle pourroit tomber sur sa personne. La pièce alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand spectacle ? Ils ont senti par instinct ou par réflexion qu'il falloit que quelque comédien de la troupe se chargeât journellement du rôle de *paillasse*, pour relever la sagesse , le sang-froid & le maintien du *beau Léandre*.

Quand *paillasse* aura tourné son chapeau comme ceci , aura coupé ses cheveux comme cela , aura fait un grand faut qu'on n'avoit point encore fait avant lui , aura mis sa tête sous les jupes d'*Argentine* ; or , voyez si *Léandre* , le grand & sérieux acteur , le chapeau sous le bras , dans tout ce qu'il dira & dans tout ce qu'il fera , n'offrira pas dès-lors la raison , la bonne grace & la dignité.

Vous savez que le *paillasse* fait le niais ; mais il a plus d'esprit à lui seul que tous les autres acteurs ensemble. Au milieu de ses apparentes balourdises , il persifle camarades & spectateurs. L'en-

trepreneur du spectacle le choie , lui donne de bons gages ; s'il vouloit quitter sa troupe ou son rôle , il en seroit alarmé ; il a besoin de ses mines pour captiver le parterre , accoutumé à lui sourire. Il riposte avec le parterre , tandis que le *beau Léandre* ne s'abaisse jamais jufques-là.

Eh ! comment jouer telle piece sans *paillasse* ? s'écrieroit l'entrepreneur attristé. Qui fera donc rire l'assemblée ? qui communiquera avec mon public ? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui ; car enfin. . . . sans *paillasse* , on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On se moquera peut-être à la fin du *beau Léandre* & de mademoiselle *Isabelle*. Mon théâtre tombe , si *paillasse* ne paroît plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre , ils se feroient expliquer ce qu'est un *paillasse* des boulevarts ; & progressivement , ils trouveront dans le dictionnaire , *paillasse de corps-de-garde* , femme qui boit de l'eau-de-vie , qui s'abandonne aux soldats , & qui n'a pas besoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu ;

mais ils n'y trouveront pas mon *paillasse*. Cela fait voir combien les dictionnaires sont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-dessus du grand vocabulaire.

CHAPITRE DCL.

Noblesse.

APRÈS l'entière destruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû sentir que l'autorité d'un seul, puisqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la noblesse s'est bientôt rassemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre; elle a formé un corps séparé; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuses qui lui faisoient mépriser tout ce qui ne tenoit pas à lui.

La noblesse, dans son origine, marchoit entre le roi & le peuple. Il seroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juste ce qu'elle est dans l'état.

Les grands ont été humiliés sous le monarque; mais ils ont conservé leur

crédit , leur opulence , une foule de privilèges qui pèsent en détail sur la multitude. Les rois , en leur arrachant la puissance dangereuse qui leur étoit contraire , n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient sur les classes inférieures.

Les châteaux hérissent nos provinces, englobent une partie des grandes possessions , ont des droits abusifs de chasse , de pêche , de coupe de bois ; & ces châteaux recèlent encore de ces fiers gentilshommes qui se séparent réellement de l'espèce humaine , qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque , & qui oppriment trop facilement le paysan pauvre & abattu , s'ils ont perdu le privilège de le tuer en mettant dix écus sur sa fosse.

L'autre portion de la noblesse environne le trône , les mains sans cesse ouvertes pour mendier éternellement des pensions & des places. Elle veut tout pour elle , dignités , emplois , préférences exclusives ; elle ne permet aux roturiers ni élévation ni récompense , quels que soient leur génie & les services rendus à la patrie ; elle leur défend de servir sur terre , de servir sur mer ; puis elle

elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, &c. pour tout ce qui ne veut pas servir.

Il est vrai que ce corps répand son sang pour la défense du trône & de la patrie. Mais sous prétexte qu'il porte l'épée, son avidité est insatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d'autres d'approcher du monarque. Après avoir obstrué toutes les avenues du trône, il aspire tout ce qui pourroit être distribué avec plus d'égalité.

Pourquoi cet orgueil insultant de la noblesse dans un état monarchique ? Qu'il y ait distinction ; soit : mais pourquoi veut-elle établir une si grande distance entr'elle & les autres citoyens ? C'est la forme du gouvernement féodal, qui vient se mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

La noblesse sert-elle mieux dans les armées que cette foule de soldats intrépides, qui, sortis des classes du peuple, ont tout aussi-bien qu'elle l'honneur pour mobile ? Qu'a-t-elle fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obscurs ? Le grenadier qui pour monter à l'assaut plante sa baïonnette dans la

Tome VIII.

L



muraille , ne sert-il pas noblement ?

Sortons de la profession militaire , & voyons ces trophées de la noblesse dans l'église , dans la robe , dans les arts , dans le commerce ; je ne lui vois pas un caractère distinctif de supériorité & de grandeur.

Depuis que l'éducation a donné aux hommes à peu près les mêmes lumières , ils sont également propres au service de la patrie. Les lumières ont rendu les hommes à peu près égaux , en ce que pouvant tous faire les mêmes choses , il n'y a plus lieu à une séparation outragante , puisqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois ; ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans.

La foiblesse & l'ignorance ont fait les nobles dans les siècles précédens , parce qu'ils avoient à eux seuls toute l'éducation du temps , l'équitation , l'adresse dans les tournois , le style de la galanterie usitée , & des connoissances conséquemment bien supérieures au vulgaire.

Aujourd'hui que la noblesse n'a ni plus de vrai courage , ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patrio-

tique de la nation, l'égalité revient insensiblement & de plein droit. Les services rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus se distinguer d'après des syllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais est le noble fils de ses œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil stérile, doivent retomber dans la foule, jusqu'à ce qu'elles aient montré des vertus vivantes & non décédées.

Le peuple qui paie au souverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéissance & le respect, devroit-il encore connoître le poids de cette noblesse qui lui est devenue étrangère, & qui voudroit admettre une séparation perpétuelle, injurieuse & constante, entre les sujets du même prince ; qui les frappe de son orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement ; qui parle de ses prérogatives antiques qu'elle a perdues ; qui dit au cultivateur, *Tu es paysan, tu n'es rien*, & qui étale la forme abusive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus désormais qu'un monarque & des citoyens ?

Si l'homme noble n'a été que l'ouvrage

L ij -

de la politique , & ses titres une juste récompense du mérite réel , cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre les autres , n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là , adopter des préférences éternelles ; ce qui seroit injurieux au corps de la nation , & imprudent pour le service de la patrie.

Un auteur a dit dernièrement , dans un gros livre sur la noblesse , que la noblesse d'Adam étoit incontestable , & que Jesus-Christ étoit né *gentilhomme*. Si cet auteur est conséquent , il ne proscrira aucun enfant de la noble famille du premier pere , sur-tout si le descendant vénere ou adore le *gentilhomme*.

Le même auteur a imprimé ces deux phrases inconcevables : *L'homme noble n'est point l'ouvrage de la politique ; il est par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'est dans l'homme noble que la nature a placé ses vues les plus hautes , & que toutes ses forces ont été réunies.*

C'est bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devroit , pour juger lui-même son ouvrage , suivre deux cours d'accouchemens.

Et pourquoi , me dira-t-on , un cours

d'accouchement ? C'est que le même écrivain a encore imprimé la phrase suivante. C'est à l'époque même de sa naissance , (l'homme noble) qu'il parut s'annoncer comme un être supérieur à l'espece humaine. Les témoins de ses premiers instans le virent s'élançer avec force des entrailles d'une mere courageuse , pour tomber & bondir sur la terre qui devoit le porter. Son regard prompt , &c.

CHAPITRE DCLI.

Baisers , Embrassades.

L'ON embrasse très-facilement à Paris ; rien de si commun que cette marque extérieure d'affection. Il y a des embrasseurs auxquels on ne s'attend pas , qui vous provoquent ; & c'est quelquefois un homme indifférent , oublié , presque inconnu qui vous serre entre ses bras au détour d'une rue.

Tantôt il y a incertitude , tantôt il y a suspension , & tantôt l'accolade se fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne fait trop quand & qui l'on doit embrasser : tout cela se regle par

le caprice ou l'appel. L'un sollicite une accolade que l'autre esquive ou retarde, parce qu'il n'y songeoit pas, ou parce qu'il a quelque chose dans l'ame qui s'y oppose.

On s'embrasse dans les rues, dans les maisons. Parmi la bourgeoisie, on court embrasser les femmes qui s'y attendent. Une mere se présente, on la baise sur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on serre bien fort la mere, pour avoir le droit de poser sa joue contre celle de sa fille.

Il est des embrasseurs impitoyables, qui épouvantent les demoiselles avec leurs baisers appuyés, tandis que l'homme délicat craint d'effleurer cette jeune peau; il redoute l'approche, c'est-à-dire, l'étincelle; il est trop sensible pour imiter ces museaux épais qui vont tomber sur ces visages de roses; c'est une pierre qui tombe sur un pot de fleurs. L'homme sensible ne craint rien tant que d'embrasser une femme sur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher sa main, que dis-je le bout de sa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes se baisent toujours vivement en présence des hommes; mais

c'est une agacerie ; elles veulent montrer leur tendresse & combien elles feroient rendre douce cette faveur. Ces baisers redoublés sont artificiels ; l'œil n'est pas d'accord avec la bouche ; le baiser a beau crépiter , il n'est ni abandonné ni dérobé.

Il devrait être défendu d'embrasser de jeunes enfans. Des physionomies bourgeoises , des nez barbouillés de tabac , des barbes dures s'emparent de ces visages délicats , sans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main sur les meubles d'un homme , & l'on applique la bouche sur la joue de sa fille âgée de cinq ans ! Les gens qui se précipitent sur les enfans , m'ont toujours paru manquer d'une sensibilité délicate. On croit presque voir le vice qui embrasse l'innocence.

En Angleterre , les hommes ne s'embrassent point ; ils se prennent la main , se la serrent , sans ôter le chapeau ni faire des courbettes , comme nous voyons dans les rues , où les deux personnages semblent jouer un rôle. Mais lorsqu'on est présenté à une femme , on la baise , non sur le visage , mais sur la bouche ; c'est un vrai baiser qu'on lui donne. Une

Angloise, accoutumée à être ainsi *saluée*, trouveroit insignifiant & même insultant le *salut* de l'étranger, qui se contenteroit de poser sa joue contre la sienne.

Le premier jour de l'an est marqué chez nous pour tous ces baisers d'usage & d'étiquette. Que de caresses on se fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces embrasseurs : plus ils étendent les bras, moins ils sentent.

Toutes ces froides embrassades, images imparfaites d'une faveur précieuse quand le cœur la donne & la reçoit, devroient être à jamais supprimées. On diroit que le Parisien est très-chaud en amitié ; & presque toujours l'homme qu'il embrasse avec tant de zèle, n'est ni ne peut être son ami.

CHAPITRE DCLII.

Vieux Garçons.

IL y auroit bien des choses à dire sur le célibat, si commun dans notre siècle, & triomphant dans la capitale. En examiner les causes & en indiquer les remèdes, ne seroit pas une petite affaire. Toutes les

déclamations morales , ou de mauvaises comédies , ne feront pas faire un mariage de plus.

Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de féparation entre deux êtres que la nature appelle , & qui fe fuient dans la crainte d'augmenter la pefanteur de leur chaîne.

La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance , & l'homme frémit en appercevant l'association forcée du luxe & de la mifere. Il voit naître des enfans , dont tous les cris peut-être feront des cris de befoin , & qui font mieux dans le néant que fur le plancher d'une ville , où ils n'auront à leur avènement au monde pas un pouce de terre.

Le lait nourricier leur manquera , s'il n'est arrhé ; & s'ils parviennent à un certain âge , ce ne fera le plus fouvent que pour être les serviteurs précaires de la portion opulente.

C'est ainfi que le célibataire raisonne fon fyftême ; mais pour éviter un danger , il embrasse un vice. Il est feul , fon cœur se durcit ou se deffeche ; il fuit les embrassemens de la tendresse pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refusé une compagne ; il rencontre une

maîtresse impérieuse , qui n'a point d'intérêt d'être économe , qui lui donne des liens plus pesans que ceux qu'il a voulu éviter , & dont l'affection , rétrécie par la cupidité , écarte l'économie. Elle dérober tout ce qu'elle peut dérober ; l'habitude l'attache à une femme qui grossit clandestinement sa fortune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit insensiblement , & il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse , ayant repoussé ceux que la nature lui présentait. Il n'a pas joui d'un cœur qui se soit pleinement fondu dans le sien ; & fût-il susceptible d'amour , le délicieux sentiment de l'estime ne s'y joindra pas ; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de sa couche ; & les baisers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit , seront des baisers furtifs , qui feront toujours quelques reproches à son ame paternelle.

Vieux garçon , vieux coquin , dit le proverbe. En général , il n'est pas menteur ; les exceptions sont rares. Une vieille fille peut dire : *On n'a pas voulu de moi , j'étois laide , j'étois pauvre ; je n'ai point refusé.* Mais le vieux garçon qui , dans la carrière de sa vie , n'a point

eu le courage d'adopter une femme ;
 (& celle qu'il cherchoit n'existât-elle pas)
 qui n'a point su créer une ame propre à
 sympathiser avec la sienne , quelle excuse
 peut-il donner ? De quelle foiblesse ne
 s'accuse-t-il pas !

Que font ces célibataires ? Errant dans
 la société , ils vont tendant des pièges à
 l'innocence , & semant le trouble dans
 les familles. Idolâtres d'eux-mêmes , ils
 comptent pour rien la honte de la beauté,
 les larmes & les soupirs de la foiblesse
 abusée.

D'autres plus coupables encore , atta-
 quent le lien conjugal ; & réfléchissant
 ce crime , joignent à leur perfidie l'es-
 poir affreux de croire mieux cacher
 leurs désordres , & de se tranquilliser
 sur les suites.

Ce fut un célibataire qui le premier
 inventa ce dangereux langage qui enivre
 l'amour-propre féminin , en outrant la
 louange due à la beauté.

Le plus grand argument des céliba-
 taires est qu'ils sont libres ! Eux libres !
 eux esclaves le plus souvent des plus viles
 courtisanes ; eux qui portent à leurs
 pieds leur fortune ; eux qui sont le jouet
 de leurs caprices , de leurs fantaisies ;

eux qui en comptant trouver la volupté ; ne rencontrent que des faveurs meurtrieres ; eux trompés dans leur jeune âge , volés dans leur vieillesse , & qui seront abandonnés à leur lit de mort , si l'insensibilité qui les environne , juste punition de leur vie passée , ne précipite point leur trépas.

C H A P I T R E DCLIII.

Désespoir.

QUI entre chez moi le visage pâle , abattu , se frappant le front avec le poing ? C'est le même homme que j'ai vu la veille tranquille , serein , ne redoutant ni le présent ni l'avenir. Concentré dans ses jouissances personnelles , il s'écrie : Je suis ruiné ! Hier j'avois du pain , je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : Que vous importent vos freres , vos neveux , vos parens , vos amis ; venez chez moi ; déshéritez vos proches , & vous aurez onze pour cent sur votre tête. J'ai écouté cette voix insidieuse , j'ai répété : Que m'importent mes freres , mes neveux , mes parens ,

mes amis ; j'aurai onze pour cent sur ma tête ; je l'ai suivi chez un notaire , & j'ai déshérité mes proches. Mais je suis puni ; la banqueroute de l'emprunteur est déclarée , & aucun huissier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à présent ? Je ne fais que souper en ville , aller au spectacle & signer une quittance quatre fois l'année. Quel conseil me donnez-vous ? Pourquoi ne m'avez - vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer ? Quelles lois irai - je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore si l'on emprisonnoit toute la maison & qu'on la vendît à l'encan , bêtes & gens , & jusqu'au finge.

Il marche à grands pas. Heureux , s'écrie-t-il , ceux qui n'ont pas un sou de rentes viageres ! Lorsqu'il a bien exhalé sa fureur , il dit qu'il va s'envelir dans le fond d'une province , & quitter cette indigne capitale , où les gens vous persuadent de déshériter vos parens , pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage ; où après avoir placé toute sa fortune pour doubler l'intérêt de son argent , on se voit condamné un beau jour , malgré le contrat en parchemin , à travailler lorsqu'on s'étoit si bien arrangé

pour vivre uniquement pour soi, & passer le reste de ses jours dans une com-
mode oisiveté.

Ainsi l'égoïsme qui se croit éclairé, s'aveugle & se punit lui-même, & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.

CHAPITRE DCLIV.

Poèmes lyriques.

C'EST bien à tort qu'on a voulu rétrécir le genre de l'opéra, lequel, étant par sa nature le spectacle de l'imagination, n'est point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'histoire, tout lui appartient. Le pays de l'illusion ne sauroit être trop vaste, parce que cette reine fantastique ne vit & ne se plaît qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuse. Vouloir borner l'espace immense où elle plane, c'est l'anéantir. Elle ne souffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

Aussi dès que le poète a fait pacte avec la brillante chimère, il est, pour ainsi

dire , livré à cet agent surnaturel , qui a droit de lui commander despotiquement. Il faut qu'il monte aux cieux , qu'il descende aux enfers , qu'il visite les dieux & les diables , les temples & les cavernes ; qu'il danse , qu'il chante , qu'il sommeille , qu'il vole sur les nuages , & qu'il ne se plaigne jamais des chaînes ou des ailes que le monstre lui donne. Il est entièrement subordonné à cette baguette magique , qui commande aux élémens , aux airs , aux ritournelles , aux ballets & aux décorations. Il s'est enfin donné à une espèce d'enchanteur qui lui a ravi sa logique.

Rien au monde n'est plus opposé que le drame simple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu est le partage du premier ; le second ne se fie pas de même à une seule & même sensation prolongée ; il les appelle toutes ; il lui faut des moyens immenses & diversifiés ; le cortège , le concours , la clameur de tous les arts & même leur lutte confuse , s'il faut le dire , au lieu de leur accord.

Reste à savoir si de tant de choses disparates , il peut jamais résulter cette unité touchante qui pénètre le cœur ; & si à force de vouloir prodiguer les

enchantemens, on ne parvient pas à fatiguer l'œil & à étourdir l'oreille. Quoiqu'il en soit, l'imagination du spectateur rencontre son plaisir dans la variété de ceux qui lui sont offerts ; il saisit à la volée ce qui parle le mieux à ses sens. Toutes les impressions viennent l'interroger ; celles qui plaisent sont admises.

On a voulu tracer la théorie de cet art. Ce seroit vouloir faire raisonner la folie ; & pourquoi lui ôter sa licence bizarre ? L'opéra ne frappe que par son extravagance, par la multiplicité & la confusion des objets. Il faut laisser à ce monstre brillant ses dimensions irrégulières ; il ne pique que la curiosité, il n'intéresse pas le cœur ; il ne produit la surprise que par la singularité de ses formes fantasques & changeantes.

On veut donner aujourd'hui aux poèmes lyriques une marche sage, une texture raisonnée, un intérêt unique ; soit. Le poème sera plus conforme aux règles ; mais j'aurai moins de plaisir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai assez ailleurs des pièces raisonnées & touchantes, qui parleront à la raison & à l'ame. Ici, je veux voir un monde étrange & de fantaisie.

CHAPITRE DCLV.

Ballets.

L'AMATEUR de la vérité & de la nature avoit souvent demandé ce que signifioit tel ballet , où l'on balançoit les bras , où l'on levoit alternativement les pieds sans dessein marqué , où l'on dansoit enfin pour danser. Les arts sont tellement soumis à une routine puérile & invétérée , que l'on a vu long-temps sur le théâtre de l'opéra des sauts bizarres , des attitudes forcées , des mouvemens vagues , indéterminés , des masques rouges , bleus , verts , &c. ; & personne ne soupçonnoit alors que l'art pût former une action intéressante , noblement imitée par la danse. Il étoit décidé qu'un *ballet* ne seroit qu'un cercle de danseurs perpétuellement agités sans cause , & dont les pas ne signifieroient rien. On étoit loin d'appercevoir , même en spéculation , que la danse pût former une peinture mobile , gracieuse , animée , créer des tableaux , les varier à son gré ,

& s'élever jusqu'à rendre les passions humaines.

Elles sont cependant d'autant plus expressives, que leur langage est plus contraint & plus resserré. Le silence de la pantomime, loin de rien dérober à leur finesse & à leur énergie, semble y ajouter par les gestes & les mouvemens ingénieux & prompts qu'elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroît allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique ; le pied parle comme l'œil ; le sentiment se peint dans les moindres nuances ; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps ; tout est réfléchi, décisif, pittoresque ; tout frappe l'image & la caractérise ; elle n'est ni fausse ni équivoque.

Eh ! quel plaisir, de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend avec netteté un sentiment délicat & fin. L'amour, la crainte, le désespoir changent de physionomie, & disent tout ce qu'ils veulent dire, sans qu'on soit trompé par le mensonge ; il semble même ne plus exister dès que la bouche de l'homme est fermée.

Les anciens avoient porté cet art à un

degré de perfection qui nous est inconnu. Batyle, Pilade & Hilar partage-
rent Rome en factions théâtrales. Les
historiens, en nous rendant compte des
vifs transports que ces pantomimes ex-
citerent, disent qu'ils faillirent allumer
une guerre civile.

Noverre, parmi nous, est le premier
qui ait raisonné la danse ; il essuya les
contradictions que le préjugé tient tou-
jours en réserve contre toute invention.
Il sut les braver, & recula les limites
de son art. Ce fut de ce moment que cet
art mérita d'être considéré comme une
partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chassa les *perru-
ques noires*, les *paniers*, les *tonnelets* ; &
des tableaux historiques ou gracieux,
pleins de grandeur, d'expression, de
finesse & de majesté, ont succédé à ces
insipides caricatures qui avoient usurpé
notre admiration.

Les ballets modernes ne sont plus
composés de cabrioles, d'entre-chats.
Une déclamation animée & muette forme
des scènes neuves, vivantes & du plus
grand intérêt. Le succès en est si prodigieux,
que la pantomime est descendue
sur les autres théâtres, & que l'on craint

qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui subjugué profondément tous les esprits.

CHAPITRE DCLVI.

Rime.

LA rimaillerie ne passe point de mode ; les cafés sont les endroits contagieux où des poëtereaux s'entichent réciproquement de cette puérilité. Il n'y a rien ensuite de plus ridicule que la manière dont le Mercure annonce un concours académique. Le phrasier, au sujet de quelque rimaillerie, parle de la *Grece*, des *jeux olympiques*, de la *couronne flottante* ; & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille est de la gloire, & voilà leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévorent pour des hémistiches. Rien de plus dangereux que ces prix de *poésie*. Le gouvernement devroit les interdire. La moitié des jeunes

gens fainéantisent, en disant qu'ils travaillent pour l'académie.

Tous nos poètes regardent la rime comme partie intégrante de la poésie ; elle en est le ridicule & le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage , sans se briser sur l'écueil.

Cette rime tyrannique, cette ritournelle de consonnances, ce tintement puéril, font perdre à la langue sa netteté, sa précision, sa flexibilité même. Cette coupe gênante étrangle les pensées, & par-là le style devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majesté. La prose la plus commune a un caractère plus libre, & plait davantage à tout homme sensé. Il faut être maniaque ou un Voltaire, pour faire des vers françois passé vingt-huit ans, lorsqu'ils sont si peu lus.

Je plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime ; ils négligent tout le reste pour posséder leur *Richalet* ; ils veulent mettre en vers tous les poètes anciens : ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils se tourmentent en pure perte. Plein de compassion pour les tortures qu'ils éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuses.

Nos voisins se font dérochés à ce joug barbare , que nous nous sommes stupidement imposé ; & la poésie a commencé à naître parmi eux.

Il me sembleroit bien digne du siècle présent , de secouer le joug de la rime. Nos chef-d'œuvres dramatiques me paroissent gâtés par ce faux agrément que l'habitude soutient encore , tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette insupportable monotonie.

Les ouvrages en vers ont beau trébucher les uns sur les autres , preuve frappante du dégoût universel , la satiété ne corrige point les malheureux rimeurs ; ils s'obstinent à mettre en vers alexandrins , lourds & pesans , Rompson , Zacharie , Gessner , Buffon ; & puis ils appellent poème un salmigondis poétique , qui donne à tout un public une indigestion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à la pensée , même dans nos plus grands poètes. On conçoit dans une pièce de théâtre un sentiment profond ; on ne trouve pas de rime , il s'en présente une pour exprimer une idée ordinaire. On s'y refuse d'abord ; on s'échauffe la tête pour ralonger , raccourcir ,

tourner, retourner sa phrase ; on torture son cerveau : l'inflexible langue ne présente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajuste au trait léger, est employée ; & le personnage qui alloit avoir une physionomie burinée, n'offrira qu'une figure sans caractère.

La rime rend souvent Corneille diffus, embarrassé, inintelligible ; elle gâte plusieurs morceaux pleins de verve & d'élevation. Racine me paroît constamment caché derrière ses personnages, & habile à leur insinuer son langage harmonieux. J'entends sa flûte douce qui cadence des périodes arrondies, même dans le tumulte effréné des passions. Je ne perds jamais de vue le poète ; & quand Monime, formant le projet de s'étrangler, apostrophe le tissu fatal, j'oublie presque cette situation touchante, douloureuse, pour admirer des vers qui sont le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau est supérieurement écrit ; mais il est trop beau, puisqu'il me montre plus Racine que la plaintive & désolée Monime.

M. de Voltaire devient épique dans son *Œdipe*, dans son *Alzire*, dans sa

Sémiramis, dans sa première scène d'*Orosmane* ; entraîné qu'il est par cette pompe d'élocution qui enlève les battemens de main du parterre. Ses confidens sont quelquefois chargés de ses plus beaux vers, parce qu'il aime à se faire voir ; mais dès que le vers fait admirer le poète, le vers tue à coup sûr le personnage. Et que devient l'illusion ?

On chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuses & plus naturelles. Le Parisien sera soumis à ce bizarre préjugé encore quelque temps ; mais enfin, lorsqu'en se rapprochant de la simplicité & de la nature, il aura senti le charme de la vérité naïve, il verra que le vers sur la scène n'est qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'esprit, lorsqu'il faut être tout entier au sentiment & à l'image. Et la rime sera abandonnée aux chansons & aux vaudevilles, pour qui seuls elle semble faite.

Notez que tous ces rimeurs sont absolument dépourvus de toute invention ; ils sont incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans sa jeunesse, n'a pas fait
un

un roman ; il annonce par-là même une féchereſſe d'imagination & une ſorte de ſtérilité ; car pour former un roman , il faut de l'eſprit , de l'uſage du monde , la connoiſſance des paſſions ; & les verſificateurs , nivelant des mots , n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas ſu faire un roman , me paroît n'être point entré dans la carrière des lettres par l'impulſion du génie. Ces ouvrages rimés reproduiſent les mêmes tours , les mêmes idées ; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaiſes tragédies , incapable de compoſer cent pages de la couleur des écrits de Rétif de la Brétonne , aura l'inſolence de ſe croire ſupérieur à lui , tandis qu'il n'eſt pas ſon égal ; il répétera *la médiocrité orgueilleuſe* , ſans ſonger qu'il prononce ſa condamnation.

Auſſi que ſont ces rimailleurs ? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure , ils s'enrôlent ſous les drapeaux d'une petite ſecte ; & dès ce moment , ils blâment tout ce qu'elle blâme , & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire , par cet inſtinct que les eſprits médiocres & ſubal-

ternes ont à faire ligue offensive & défensive. En applaudissant au petit chef qu'ils ont choisi, ils pensent applaudir à eux-mêmes. Ils se rendent tracassiers & méchans pour lui plaire, en attendant qu'ils le détrônent.

CHAPITRE DCLVII.

Gens blessés.

A la suite des accidens auxquels on est exposé dans la capitale, se joignent des circonstances non moins douloureuses. Le peuple qui s'assemble & qui donne mille avis contraires, embarrasse le malheureux blessé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'est pas sous la main; le commissaire qu'il faut trouver est loin; le procès-verbal à rédiger ne s'acheve point; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant lesquelles le patient est abandonné à ses tourmens, fait que l'infortuné périt avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'est pas exposé à être blessé dans ces rues tumultueuses? Une tuile, un carrosse, une poutre branlante, un

marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix sourd & muet, vous font plaie, bosse, contusion, fracture.

Au défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête & inconnu peut être surpris d'un coup de sang; & faute de renseignemens, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de sa léthargie, il se trouvera lui quatrième ou cinquième dans un lit fort différent du sien. C'est ce qui est arrivé à un avocat de ma connoissance, il y a quelques années. En se réveillant, il retomba dans son évanouissement, lorsqu'il se vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoissoit pas.

On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la capitale, soit chez un commissaire, soit chez un chirurgien, un hospice, c'est-à-dire, une chambre basse & commode où seroit un lit disposé pour les blessés, un petit coffre de chirurgie & de pharmacie, de manière qu'on pût transporter sur le champ & secourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens.

On avoit d'abord accueilli ce projet hospitalier; mais il n'a pas reçu son exé-

cution : de forte qu'un homme dange-
reusement blessé se trouve à la merci
du peuple ; & que s'il n'est pas reconnu,
ou s'il n'intéresse pas quelque bonne
ame, il voyage, douloureusement au
corps-de-garde, du corps-de-garde
chez le commissaire, de chez le com-
missaire à l'Hôtel-Dieu. Il seroit plus
heureux dans son infortune, s'il eût
été écrasé au centre de la ville.

Ainsi le bien ne s'opere pas aisément.
Ce plan charitable, & qui devoit inté-
resser toutes les classes de citoyens,
n'a point été exécuté faute du concours
de plusieurs volontés. La puissance or-
donnatrice ne suffit pas ; il faut la réu-
nion de ceux qui peuvent agir ; & cette
réunion, M. le Noir ne l'a pas trou-
vée, malgré l'importance & l'utilité de
l'objet.



CHAPITRE DCLVIII.

Miracles.

ON a dansé sur la tombe du diacre Pâris ; on a mangé de la terre de son tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénésie ? Voir l'homme éteindre le flambeau de sa raison ; une ville entière se repaître de prestiges : quoi de plus étonnant ?

Ensuite est venue la guérison miraculeuse d'une dame *de la Fosse* , qui pour preuve a suivi la procession du Saint-Sacrement pendant trente années. Il n'y avoit rien à répondre à cela : aussi point de contradiction.

Le dernier miracle qui s'est fait à Paris , ou plutôt que le peuple a imaginé , regardoit une vierge de plâtre du faubourg Saint - Antoine. Cette vierge étoit dans sa niche à l'encoignure d'une rue , sans qu'aucune personne eût jamais pris garde de quel côté elle avoit la tête tournée. La procession du Saint-Sacrement venant à passer , quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté

du prêtre, comme pour saluer son divin fils. Ce miracle passa de bouche en bouche ; la populace accourut ; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge ; le lendemain cinquante mille âmes sur pied environnoient la statue de plâtre. C'étoit en 1752.

Notez que la vierge de plâtre adossoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges ; il eut bientôt vidé tout son magasin ; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint si considérable, que la police ne fut trop comment amortir cet enthousiasme & dissiper la foule incroyable qui remplissoit ce faubourg. On enleva la vierge ; elle fut transportée ailleurs & enfermée.

On dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ses affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil d'archal lui avoit fait tourner la tête, persuadé qu'il étoit, qu'il vendroit assez de cire aux dévots pour remonter sa fortune délabrée.

Le prophète de la rue des Moineaux ne demeura pas aussi paisible ; il guériffoit, par le simple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit comme*

faisoit Jesus-Christ ; il en a reçu ses pouvoirs. Le prophete fut renvoyé doucement , & cette fermentation qui avoit embrassé la ville entiere , tomba tout aussi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

Il y a vraiment des épidémies morales qui naissent tout-à-coup , & dont on ne sauroit assigner la cause , ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adresse ce vent impétueux , & qui éteint l'extravagance publique , ainsi qu'on fait d'un embrasement dans son origine , est un bienfait réel du gouvernement. Que de désastres dans les siècles antérieurs , faute de n'avoir pas su arrêter l'étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE DCLIX.

Livres.

PARIS est la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur sont là à leur aise : aussi foisonnent-ils. On refond des livres comme on refond des suifs.

L'ignorance même par air érige un

trophée en l'honneur du savoir. Que de fots possesseurs d'une immense bibliothèque ressemblent aux libraires, qui se promènent tous les jours au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

Dans un sens on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point assez. On en fait trop, si l'on considère que l'on écrit de nos jours bien des choses savantes & inutiles. On n'en fait pas assez, si les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits.

Il y a plus d'hommes que de pensées, & l'on a vu des siècles s'écouler sans rendre au dépôt commun une seule idée juste ou utile. Qu'est-ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon (1), qu'un Locke, qui se sont distingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées ?

Mais de pareils auteurs ne paroissent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs pensent trop pour la multitude ; il en faut d'autres qui, comme dit Rousseau,

(1) Quand Bacon dit de l'argent, *C'est un bon serviteur & un méchant maître*, n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots ?

semblables à la bonne, coupent le pain aux enfans ; & ces écrivains , quand ils ont su tracer des ouvrages populaires , où la morale est à la portée de tout le monde , méritent des éloges.

Il y a une certaine mesure de connoissances utiles ; passé cela , le reste qui n'est que curiosité semble abandonné au vide des hypothèses pour former des disputes interminables. C'est le luxe de l'esprit humain ; il prouve sa sagacité , sa profondeur : mais il n'ajoute point ni à son repos ni à son bonheur.

L'on ne parvient à ces connoissances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres est donc un inconvénient , mais n'est point un mal : on prend , on choisit ; & tel livre qui ne dit rien à l'un , parle beaucoup à l'autre. Je serois donc de l'avis de madame de Sévigné qui dit , avec sa grace ordinaire : *Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.*

Un ministre nommant son parent à la place de bibliothécaire de la bibliothèque royale , lui dit en pleine audience : *Mon cousin, voici une belle occasion pour apprendre à lire.*

Ce mot très-plaisant , & qui peint de quelle maniere se donnent en France les premiers emplois , le devient davantage par l'application dont il est susceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis : *Ah , monsieur , la belle occasion pour apprendre ce que vous devriez savoir !*

CH A P I T R E D C L X.

Empiriques.

ILS sont les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même temps la consultation & le remède : par-là il est dispensé de payer l'apothicaire.

Les empiriques ne sont pas despotiques. On va chez eux , on marchande , on tâte de leur remède ; s'il réussit , on continue ; s'il ne fait pas du bien , on le met de côté. Mais le médecin ne se relâche pas de la rigueur de ses ordonnances.

Le médecin qui raisonne , tantôt tue & tantôt guérit. L'empirique en fait autant ; mais du moins il ne raisonne

pas. Il se conduit par l'expérience ; & comme nous sommes tous plus ou moins pyrrhoniens , lorsqu'il s'agit de cette science très-obscuré , nous ne voyons pas de mauvais œil les empiriques qui ont aussi à citer leurs merveilleuses guérisons.

L'empirique fera constamment le médecin du pauvre , de l'indigent. Celui qui n'a point de temps à perdre , monte chez l'Esculape grossier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il d'une voix impérative ; *je n'ai pas le loisir d'être malade.* L'Esculape répond affirmativement : *Oui , je vous guérirai.* Quand il n'y auroit que ce ton ferme , assuré , qui frappe le malade , ce seroit déjà un grand bien ; car il commence par fortifier l'ame , & le médecin de la faculté , avec sa parole incertaine & ses tâtonnemens , ne verse pas dans l'ame le courage ni le baume restaurant de l'espérance. Il est froid , tandis que l'autre , chaud & véhément , vous dit d'une voix forte & convaincante : *Prenez & guérissez.*

Ce ton éloquent ranime & conforte le malade , chasse la peur , & commence peut-être la guérison. Il ne faut pas compter pour peu cette force , imagi-

nation ordinaire aux empiriques , & qui leur fait dire à des squelettes ambulans : *J'en ai guéri bien d'autres ; vous ne digérez pas ; eh bien , dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.*

Un médecin blême avec une voix flûtée , l'œil indécis , vous tâte le poulx mollement , profere de ces phrases élégantes , mais dont on sent le vide. Il semble vouloir temporiser avec la maladie , en faire un objet de curiosité. Son ton doux & mielleux a la constitution vaporeuse des femmes & des élégans de nos jours. L'empirique , au contraire , a la parole hardie , l'œil sûr ; il fait tourner son malade , lui bat l'épaule , s'empare de son imagination , & en le félicitant d'être venu le trouver , il a déjà changé la situation de son esprit.

Le peuple trouve donc que les médecins n'ont pas le talent de la parole ; & conformément à sa maniere de juger , il a recours aux empiriques qui ont le ton populaire , qui font rire les agonisans , en leur prouvant qu'ils se porteront bien avant peu , & qui distribuent l'apophtegme médical & la bouquette pour vingt-quatre sous.

Dites à un de ces hommes : *Un tel*

a dit que vous étiez un empirique ; il répond sans se déconcerter & avec hardiesse : Il m'appelle un empirique , & moi je l'appelle un médecin. Il ne sait pas bien mon nom. Graces à Dieu , je ne suis point médecin , je suis guérisseur. Et le peuple soumis à cette voix forte , à ce visage décidé , à ce geste ferme , répète : *Il est guérisseur !* Et comme il compte être guéri , il l'est déjà à moitié.

Tous ceux qui distribuent des remèdes sont enrégistrés à la police , ils sont tolérés lorsqu'ils ont déposé le secret de leur composition entre les mains du premier médecin du roi. Plusieurs remèdes dont on fait usage dans la médecine , sont dus originairement à des empiriques. Et ne peut-il pas se trouver un remède bon au corps humain , dans presque toutes les circonstances ? Ne voyons-nous pas aujourd'hui , que toute l'apothécairie , entre les mains des véritables gens de l'art , se réduit au tartre stibié , au jalap , au quinquina , à la mousse de Corse , à l'éther ; voilà ce qui sauve la vie. Un bon remède applicable dans une foule de maladies , peut donc se trouver entre les mains d'un empirique ; & un remède non-universel , mais

bienfaissant dans presque tous les cas ; n'est pas aussi chimérique qu'on voudroit le dire.

Quoi qu'il en soit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empiriques, croit aux empiriques ; ne renoncera pas aux empiriques ; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade dispute, se plaint, gronde ; ce qu'il ne peut avec le médecin irréfragable.

Il résulte que les empiriques guérissent & ne tuent pas plus de monde que les médecins endossant robe fourrée.

Certains médecins disent qu'il y a deux mille maladies, comme les casuistes disent qu'il y a cinq cents mille péchés. Les médecins sont au physique ce que les casuistes sont au moral. Ils connoissent mieux la nature des maladies, les symptômes & les crises que les anciens ; mais le remède ! Voilà le pont. Le pont ! direz-vous ; qu'est-ce à dire ? Je vais vous l'expliquer.

Il y avoit un torrent qui coupoit un chemin ; des ingénieurs vinrent & déterminèrent la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la masse des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout

étoit mesuré géométriquement avec une précision rigoureuse ; mais le chemin étoit toujours coupé ; le pont ne joignoit pas les rives opposées. Un maçon vint , qui n'étoit ni architecte ni géometre , & dit : Je m'embarrasse fort peu de la grosseur , de la rapidité du torrent , du lit qu'il occupe , qu'il creuse ou qu'il ronge ; mais je vous ferai un pont , & vous passerez dessus : ce que ne peuvent faire ces messieurs , qui vous disent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de passer.

Et sans calculer ni mesurer la force & l'étendue du torrent , il fit une arche solide. Le pont fut bâti & l'on passa. Les géometres furent très-bien ce qu'étoit le torrent ; & le maçon fut que quand il y avoit un torrent , le tout étoit d'y faire un pont.

Les médecins sont les jaugeurs du torrent , le guérisseur est le maçon.



CHAPITRE DCLXI.

Ventilateur des Spectacles.

LES chimistes nous ont appris qu'il régnoit dans une salle de spectacle trois sortes d'air. Dans le bas un air lourd méphytique, très-dangereux ; dans le haut un air plus léger, & non moins nuisible.

Tout air *respiré* cesse d'être *respirable*. Les petites loges sont toutes dans le haut & dans le bas de la salle ; & c'est là que viennent s'empoisonner & s'en-nuyer nos femmes aux nerfs délicats.

En construisant la salle provisoire de l'opéra, on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûté cent écus, & il n'y en a pas à la comédie françoise, il n'y en a pas à la comédie dite Italienne : cet honneur est réservé à *Audinot*, à *Nicolet* & aux *Variétés amusantes*.

Cependant rien de plus simple que ce ventilateur, tel que l'avoit proposé l'inspecteur des objets de salubrité, M. Cadet de Vaux, qui s'occupe conf-

faiblement & efficacement de tout ce qui peut intéresser la santé & la conservation de ses concitoyens.

Ce ventilateur consiste en un tuyau de cheminée, faisant l'office de fourneau à reverbere, partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du spectacle. Dans le cendrier auroient été établis des tuyaux partant des divers points de la salle, en sorte que le feu auroit aspiré par ces bouches, & renouvelé l'air méphytique.

L'air respiré de nos salles de spectacles, est une source perpétuelle de maladies. L'excessive chaleur qu'on y éprouve, fait qu'on altere sa santé en voulant former son goût. La police qui a soin de bannir des pieces les mauvaises paroles, devrait s'occuper à chasser des salles de spectacles l'air *respiré* qui n'est plus *respirable*.



[C H A P I T R E D C L X I I .

Singulier mariage.

U N fermier-général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles mariérées que l'on présente successivement à l'enchère, conçut le dessein de chercher au hasard une femme en province.

Il va à la poste, fait mettre des chevaux à sa chaise : *Où aller*, dit le postillon ? Du côté que tu voudras, n'importe, marche. Mais, monsieur — Va devant toi. Le postillon le mène à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre au postillon : *Où tu voudras*, va devant toi. De poste en poste, il parvint sur la frontière, du côté de ***. Il s'arrête, entre dans une église, regarde à droite & à gauche ; on alloit chanter un *salut* avec exposition du *Saint-Sacrement*. Il voit entrer une femme précédée d'une belle fille, âgée de dix-huit ans.

Il sort de l'église, se présente chez la dame, & lui dit : Je viens vous demander votre fille en mariage. — Eh !

qui vous a conduit ici, monsieur? — Les postillons, madame. Je suis fermier-général, faites venir le directeur, il reconnoîtra bien ma signature. Le directeur vient, & se met presque à genoux devant un des princes de la finance. On dîne; après le repas, le fermier-général dit à la mere: J'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La dame qui vivoit d'un médiocre revenu avec sa fille, ne la refusa point à un homme opulent; & quelques jours après, les mêmes chevaux de postes ramenerent triomphalement à Paris la mere, la fille & l'époux.

Que les demoiselles de province qui rêvent incessamment à la capitale, ne désespèrent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent saisira peut-être l'exemple que nous venons de citer. Qu'elles s'accoutument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poste, pour mettre à leurs pieds une fortune digne de leurs charmes; & que Paris s'embellissant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talens qu'elles négligent. Cette idée servira tout à la fois à ne

pas rendre inutiles les dépenses de leurs parens, & à réprimer la trop familiere ivresse des petits provinciaux qui les obsèdent, & qui étalent une suffisance fondée sur ce qu'ils s'imaginent être les seuls au monde qui puissent s'offrir comme amans & comme époux.

CHAPITRE DCLXIII.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

CES fêtes ont été instituées aux environs de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reste du royaume.

C'est une institution touchante que de couronner annuellement les vertus obscures des habitans de la campagne. Il est vrai qu'ils ne se doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par sentiment, sans attendre l'œil de l'admiration, & la main de la récompense.

Le genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le sommet de la pyramide, & jamais la base; c'est cependant le chaume

qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puisse s'émerveiller beaucoup de ces traits de générosité & de grandeur, familiers & communs parmi les classes que l'orgueil méprise.

Ce n'est que parmi les riches que l'on voit des cœurs insensibles, des fils ingrats ou insolens, qui méconnoissent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature sont plus sentis & respectés. Il est sans doute toujours bon de récompenser ces vertus paisibles & rustiques; mais la récompense à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans ce qu'ils font, & que c'est un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils sont loin de soupçonner.

Mais après le bien qui se fait en secret & en silence, qui se répand sans ostentation sur la foule des infortunés, que l'amour profond de l'humanité inspire, & qui ne se découvre qu'à l'œil de Dieu; il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui se fait publiquement; c'est toujours le bien, quoique le motif soit quelquefois d'être regardé,

Composons avec les vertus humaines ;
& quand nous voyons le bien , ne rais-
sonnons jamais sur la cause.

CHAPITRE DCLXIV.

Misanthrope.

IL est rare , mais le personnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Aussi l'esprit médiocre s'en empare ; le bourru , l'atrabilaire , & même l'ennuyé , se donnent pour misanthropes.

Paroître mécontent de tout ce qui se fait , déclamer contre tous les hommes en général , parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous , ne point se donner la peine d'examiner ce qui sert à la justification des différens états de la vie , & se permettre une satire violente & perpétuelle , sans vouloir reconnoître le bien mêlé avec le mal ; ne voir par-tout que des défordres , & sembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même. Voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne savent jamais accorder aux autres une in-

dulgence dont ils ont souvent besoin eux-mêmes.

Que plus sage est celui qui fait vivre avec tous les hommes , passer habilement entre leurs vices & leurs défauts , comme on passe dans un sentier à travers des haies d'épines ; qui n'injurie point l'humanité , mais qui la sert & la plaint ; qui cueille les fleurs de la vie sociale , au lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent sous un aspect sombre & triste ! Sa vie n'est pas une perpétuelle déclamation , un long accès de fureur , un inutile emportement.

CHAPITRE DCLXV.

Accès banal.

ON se prête trop indifféremment à ces liaisons indéterminées qui n'offrent que la surface de l'homme.

C'est une grande foiblesse dans les habitans de la capitale de se livrer sur le champ , & sans réflexion au premier venu , de parler de tout à un visage nouveau , de ferrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas , de faire des offres

de service à quelqu'un que l'on voit pour la première fois.

N'est-ce pas un défaut absolu de sentiment & de délicatesse que cet abandon de l'ame à quiconque se présente, que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air ? N'est-ce point déclarer qu'on est indigne d'avoir un ami que d'appeler amis quarante personnes ?

Ce fallon qui s'ouvre tant de fois est-il un lieu public ? Est-ce une comédie que l'on va jouer ? Qu'est-ce que ces prévenances, ces révérences, ces complimens affectueux qui ne trompent personne ? Le sot, l'homme d'esprit, l'honnête homme, le fripon, reçoivent le même accueil ; est-ce pour chasser l'ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point, & qui ne se rassemblent que pour se prêter mutuellement leur figure ?

Rouler dans ce tourbillon, c'est gâter son ame. Quel temps ne fait pas perdre cette manie de liaisons passageres qui tuent la véritable amitié, & qui la font disparaître totalement ? Comment faire choix ou conserver un solide, un tendre ami, quand on se fuit chaque jour,

jour, & qu'on ne se cherche pas soi-même ?

Rien ne caractérise plus le vide de l'ame que cet accès banal, que cette vie purement représentative ; & néanmoins, c'est d'après une expérience aussi légère qu'on veut juger les personnes. On hasarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le dessinateur n'auroit pas eu le temps de saisir le profil de son visage, & l'on veut décider sur ses qualités morales.

Cet accès banal est le grand vice de la société. Une femme devient le centre de trente personnages différens ; on est fort mal jugé, on juge plus mal encore. Il faut parler lorsqu'on ne sent rien ; celui qui parle cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'est toujours là le premier acte de fauité. Si vous avez une opinion, elle se trouve noyée dans les opinions d'autrui ; ce n'est plus un entretien, c'est une conversation vague, froide & sans caractère.

Autant une société choisie & peu honorable devient la source de plaisirs vifs, délicats & variés, autant ces salons ouverts à la foule qui se renou-

velle, ressembloit à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant. L'indifférence la plus absolue est sous le masque de la représentation ; on le devine, & tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en ressent.

Cet accès banal a engendré les lettres de recommandation, demandées, obtenues avec une si dangereuse facilité, où l'ostentation sert le plus souvent la bassesse, & où l'on a la témérité de parler du caractère d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre sur le rapport d'autrui. On ne se permettroit point cette légèreté, s'il s'agissoit d'un cheval ; & l'on envoie à tout hasard un homme de confiance, comme si l'on ne cherchoit qu'à se débarrasser d'un importun.

L'homme en place est obligé de donner un accès libre à beaucoup de personnes ; il se plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, se l'imposent-ils volontairement ? C'est par air. Une femme n'est contente que lorsqu'elle a reçu toute la ville ; quand elle voit beaucoup de visiteurs, elle dit tout bas à sa voisine : Mon salon est bien meublé.

CHAPITRE DCLXVI.

Etablissement à Vaugirard.

QUE l'adulte porte la peine de son libertinage ou de son imprudence, on le plaint : cependant il connoissoit le péril ; la raison & la morale ne l'ont point arrêté sur le bord du précipice. Mais voir des enfans nouveaux-nés attaqués du virus vénérien, & ce fléau rongeur attaché à leur débile enfance ; qui ne verseroit des larmes de compassion, & quel spectacle au monde commande plus puissamment la miséricorde & la pitié !

Ces enfans sortis d'une source empoisonnée, seroient condamnés à sentir jusqu'à l'âge de puberté les tourmens qui punissent le vice, pour expirer ensuite à la fleur de leur âge, si la charité éclairée ne venoit à leur secours.

C'est peu. Leur bouche innocente verseroit dans le sein de la nourrice qui les allaiteroit ce venin subtil ; & pour prix de ses bienfaits, ces nouveaux-nés lui apporteroient le long supplice d'une

N ij



mort douloureuse, qui pourroit embrasser encore son époux, & se transférer à sa postérité.... De tels désastres ne seroient pas croyables si l'expérience, hélas ! ne les avoit confirmés. O cruel Arimane ! quoi, jusque sur des enfans !

Il étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocens, n'en devenoit que plus formidable. Ces levres enfantines n'en recèlent pas moins le poison & la mort ; & la fonction la plus sacrée alloit être interrompue par la crainte légitime, & par la plus juste horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfans atteints du mal vénérien sont traités avec leurs meres, si le fatal présent qu'elles ont fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le respect qu'inspire ce nom sacré.

Les nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux soins de cette charité pieuse, & il sembloit en effet que l'état leur dû un dédommagement.

On sauve le tiers des enfans qui, à l'entrée de la vie, portent le sceau hon-

teux du libertinage de leurs peres , & ce tiers que l'on sauve est un vrai miracle ; car aux Enfans-trouvés , de ceux qui naissent sans accident , on n'en sauve pas autant ; mais ici les soins sont délicats & multipliés.

Cet établissement qui suffiroit à immortaliser le nom de son fondateur , est dû à l'administration prévoyante de M. Le Noir.

O trop nombreuse population , entassée dans une grande ville , si vous offrez le spectacle des arts , & les ouvrages majestueux du génie , quelle corruption résulte de cet assemblage d'individus , & quel spectacle que ces tristes berceaux où une génération naissante porte ces taches honteuses ! L'image seule que cet hôpital présente sera un vrai phénomène , & bien effrayant pour des pays même voisins , qui n'ont ni chef-d'œuvres à montrer , ni plaies hideuses de cette espece à voiler.



C H A P I T R E D C L X V I.

Bonnes Œuvres.

O N en fait, & fans elles Paris ne subsisteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfaisance, qui en ont fait la base des autres vertus, n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les écrivains ne se sont point lassés de reproduire sous toutes ses formes. Par le mot de *charité* on n'entendoit que l'aumône seule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienfaisance universelle se sont étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres ; & ce n'est plus l'esprit de parti qui répand les secours. Le janséniste ne s'informe plus si le pauvre qu'il assiste pense comme lui ; le protestant est aidé par le catholique. On est libéral sans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On peut affirmer qu'elles arrêtent souvent la main du désespoir ; & c'est ce qui épargne à la capitale des crimes plus

nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoissance à ceux qui, dans les livres & sur les théâtres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en désoler les journalistes; mais ces généreux auteurs savoient bien ce qu'ils faisoient; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui se fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée, en faisoit naître une seconde. Nous portons tous en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuse nous touche: nous voilà émus, & nous voulons ressembler à l'être à qui il ne nous a pas été possible de refuser notre estime & notre admiration.

Que le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfaisance & de générosité; qu'ils soulèvent les vertus cachées dans la masse des vices; qu'ils les montrent au public, & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraste, s'écriera au fond de son cœur: *Et moi aussi je suis homme, & ferai de bonnes actions.*

L'exemple vaut le plus beau sermon ; l'exemple , ne l'étouffons jamais ; les nations elles-mêmes font le bien par l'exemple. Tout établissement utile a été plus ou moins imité , & l'homme vertueux peut se dire à lui-même : *Le bien que je ferai ici se propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité à tous les actes de vertu , & que la nature humaine cesse d'être calomniée.

Il faut aussi rendre justice à l'administration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne dise plus : A Paris tout est fait pour les grands , & rien pour les petits. On cherche réellement à bâtir des commodités à l'usage du public. Nos enfans jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de posséder. N'est-ce pas là du moins une perspective consolante ?

L'administration cherche à faire le bien ; mais malheureusement , faute d'avertisseurs libres & publics , elle se trompe sur les moyens. Les plus intrigans & les plus alertes la déterminent ou la violentent , & le bon & sage projet vient à éclore après l'exécution du pire.

Mais tous les administrateurs s'occupent d'objets relatifs au bien public ,

& auxquels on ne songeoit pas il y a quarante années. On a créé un *inspecteur des objets de salubrité* ; c'est un titre glorieux pour un citoyen ; mais l'avoir déferé , ce titre annonce qu'on ne détournera pas un instant ses regards de l'utilité publique. C'est un engagement solennel contracté avec la capitale ; & l'homme qui le premier exerce ce noble emploi , le remplit avec un zele éclairé.

Tout est lié par des chaînons imperceptibles , & tout prend aujourd'hui des formes nouvelles. Voici un pont de fer d'une seule arche de quatre cents pieds d'ouverture , que l'on va jeter en face de la place de Louis XV. Cette arche immense ne vous dit-elle pas , qu'on ne fera plus rien d'étroit en aucun genre ; que toutes les idées se mouleront à l'unisson ; que les pensées étranglées , & qui nous étranglent n'auront plus lieu ; qu'on aura des idées d'administration aussi grandes que les arches ; car élargir un pont & rétrécir un plan patriotique seroit chose contradictoire.

Les ministres feront comme les ingénieurs-architectes , & l'arche de quatre cents pieds d'ouverture prélude visiblement à ma chere année 2440. Il ne sera

plus possible d'avoir une aussi belle arche, & tout à côté des manutentions misérables & mesquines.

Salut à l'arche de quatre cents pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand désormais. Plus de ces petiteffes de commis; plus de fots piliers. Une grande arche bien liée qui rendra le pont à jamais majestueux & solide.

CHAPITRE DCLXVIII.

Couliſſes

Vous voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux Orofmane, la belle néophyte, le noble Néreſtan, & ce vénérable Luſignan courbé ſous le poids des années. Vous voyez Iphigénie qu'on va ſacrifier; le dieu du jour & de la poéſie environné des neuf Muſes deſcend de l'olympé dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théâtral, comme tout cela eſt beau, noble, brillant dans ſon point de vue! C'eſt un enſemble qui plaît à l'œil, & même à la réflexion.

Mais la perspective du théâtre est tout. Ne vous placez pas dans les coulisses si vous voulez jouir ; car si vous tournez les loges, tout le charme est disparu. Orosmane a les joues enluminées, & fait peur ; Zaire est couverte de clinquant, & parle à son perruquier ; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au couteau mortel, car elle n'en a point. Apollon est sec & plat, sa lyre est un morceau de bois. Lufignan, le visage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval ; les lampions, les garçons de théâtre, les trappes, le derriere des décorations, le rouge plaqué des actrices, tout cela est triste, désagréable, hideux. Il n'y a plus ni forme, ni proportions. L'acteur rentrant dans la coulisse au bruit des battemens de mains, a un visage si défiguré qu'on ne peut se persuader qu'il vient d'être applaudi.

Il n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui se voit dans les coulisses : l'imagination est désenchantée. Voir ces rouages, ces poulies, cet oripeau, ce plâtrage, ces lampions fumeux, ces dégoûtans valets de théâtre,

autant vaudroit briser une belle figure de marbre , pour considérer l'intérieur de la pierre. Que l'art dramatique est beau quand on est placé au parterre ! Qu'il est hideux lorsqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir ! L'auteur & l'acteur voyant là les ressorts de trop près, n'ont plus les jouissances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vues les coulisses ; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l'art , & qui ne veut pas en perdre le sentiment exquis , s'abstienne de voir le jeu anatomique de nos spectacles ; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces déesses ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions ; & tous ces héros de théâtre n'ont plus que des physionomies qui vous repoussent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point du vue.

Il ne faut donc point le quitter , si l'on veut que l'illusion subsiste ; & le meilleur moyen , je crois , pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théâtre , seroit de le faire circuler dans les coulisses pendant quel-

ques mois. C'est là que le fantôme de la renommée littéraire tout-à-coup se décompose , & qu'il faut une tête forte pour surmonter ce coup-d'œil. Il décourage , il attriste , il émousse nos pincesaux.

Il vaut mieux être loin , & se confier à son imagination , que d'aller suivre l'art pas à pas dans ces ruelles où les couleurs grossières sont sur les toiles & sur les visages.

Par *coulisses* , j'entends aussi les épreuves par lesquelles un auteur doit passer. Présentation de pièce , lecture , répétition , conciliation d'acteurs , arrangement de scène ; quelle patience héroïque , quelle constance ne faut-il pas à un auteur pour surmonter ces importuns & misérables détails !

On parle d'un jeune homme éperdument amoureux d'une belle femme qui lui refusoit ses faveurs. Il la pourfuit , il s'attache à ses pas , il tombe à ses pieds , embrasse ses genoux ; d'une main impatiente , & que le désir anime , il découvre ses charmes. La belle femme avoit un cancer au sein ; l'amoureux guéri recule & fuit : ainsi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie ,

après avoir convoité leurs charmes ; après leur avoir fait une espece de violence , découvrir un jour l'ulcere secret qui lui fait prendre la fuite.

Vous qui voulez jouir de l'art & conserver ses douces illusions , demeurez au parterre & n'en sortez point. Ne montez pas même au foyer , & laissez les auteurs , martyrs de vos voluptés , errer dans les coulisses.

CHAPITRE DCLXIX.

Amitié des Femmes.

C'EST à Paris qu'un homme sensé doit chercher une amie dans une femme ; c'est là qu'on en trouve un grand nombre qui , accoutumées de bonne heure à réfléchir , plus libres , plus éclairées qu'ailleurs , se mettent au-dessus des préjugés , & ont l'ame forte d'un homme , avec la sensibilité de leur sexe.

Liées à toutes les affaires , les femmes ici ont abjuré mille petitesse ; elles s'élèvent , parce qu'elles en ont la faculté ; elles observent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur

échappent point ; elles les connoissent ; & comme elles ont un tact fin & inmanquable , elles peuvent donner les meilleurs conseils.

Quand l'illusion des premieres passions est passée , leur raison se perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie , s'attache à tel homme qu'elle estime , lui rend mille services , lui donne & en obtient toute sa confiance ; elle chérit la gloire de son ami , la défend , ménage ses foiblesses , remarque tout , & lui fait part de ce qu'elle apprend ; le sert efficacement dans les grandes occasions , n'épargne ni ses soins ni ses pas , & le malheureux disgracié de la fortune & des grands retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'amitié des femmes a un charme plus doux que celle des hommes ; elle est active , vigilante ; elle est tendre ; elle est vertueuse , & sur-tout elle est durable. Les femmes aiment plus tendrement , plus sûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans. Elles trompent quelquefois l'amant , jamais l'ami ; c'est pour elles un être sacré.

Concluons avec J. J. Rousseau , qui

à parlé des femmes avec sévérité, parce qu'il les aimoit. » Je n'aurois jamais, » dit-il, pris à Paris ma femme, encore » moins ma maîtresse; mais je m'y ferois » fait volontiers une amie, & ce trésor » m'eût consolé peut-être de n'y pas » trouver les deux autres. «

C H A P I T R E D C L X X.

Animaux renfermés.

PLUS les gens sont pauvres à Paris; plus ils ont de chiens, de chats, d'oiseaux, &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les sent avant que d'entrer. La plupart, malgré les défenses de police, élèvent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nourrissent avec des feuilles de choux ramassées dans les rues. Ils mangent ensuite ces lapins, & cette nourriture les rend pâles & jaunes. Ils vivent avec les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le service de leurs tables; leur garenne est à côté de leur lit. De la boîte où ces lapins sont enfermés à la broche qui les fera rôtir, il n'y a pas une distance

de quatre pieds. Les enfans respirent dans cette infection, & c'est la misere qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide ressource. Quand le commis de la capitation arrive se bouchant le nez, on lui offre un lapin en paiement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent sous les tuiles, le lapin animal terrier?

Les tailleurs, les cordonniers, les cizeleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les métiers sédentaires tiennent toujours quelque animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre esclavage. C'est une pie resserrée dans une petite cage; & la pauvre bête passe toute sa vie du matin au soir à sauter, à se remuer pour chercher sa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive, & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

Toutes les femmes du peuple, surtout les vieilles demoiselles, ont des chiens qui font leurs ordures sur les escaliers, & l'on se passe mutuellement cette dégoûtante mal-propreté, parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des escaliers propres.

Et ne voyez-vous pas de petites-maî-

treffes fardées & bien mises , porter leurs petits chiens à la promenade , & laisser leurs enfans à la servante ?

Quand le pauvre ne se fait pas suivre par son chien de peur de le perdre , ou parce qu'il va trop loin , il l'enferme ; l'animal hurle douloureusement jusqu'à ce que son maître soit revenu : le repos des maisons voisines est troublé ; & le chien d'un gueux , si son maître est ignoré , se fera connoître , sur tous les tons , de tout un quartier.

Un autre tient à sa fenêtre un perroquet ; il faut que le voisin qui étudie l'histoire , la médecine ou la musique , ait dans l'oreille le bavardage ennuyeux & répété de cet animal.

Tous ces animaux , en trop grand nombre , ne contribuent ni à la salubrité ni au repos de la ville. La plupart des chambres en sont infectées ; mais ce qu'il y a de déplorable , c'est qu'ils partagent le pain destiné aux enfans du pauvre , qui semble les avoir adoptés & multipliés à mesure que sa charge est plus grande.



CHAPITRE DCLXXI.

Epitaphe.

J'AI lu beaucoup d'épitaphes sur les tombeaux de nos grands. Je suis fâché de n'en avoir pas rencontré une seule dans nos églises semblable à celle qu'on voit à Londres. La voici :

Ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa deux cents mille guinées pour le soulagement des malheureux.

Cet homme bienfaisant avoit formé le projet de rendre en Europe le sucre qu'il jugeoit salutaire d'un usage universel, en faisant descendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L'affranchissement des negres entroit dans ce plan qui mériteroit d'être repris ou suivi par une de ces grandes ames que la Providence accorde quelquefois à la terre, pour la consoler & relever la dignité de la nature humaine.



CHAPITRE DCLXXII.

Eau de la Seine clarifiée.

DE quoi ne fait-on pas marchandise dans cette ville extraordinaire ! Une compagnie se forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une espece de liqueur dont elle vante la dépuración , à l'aide de trente mille imprimés qu'elle distribue. Elle s'étaie des décrets de la faculté de médecine , & des certificats de l'académie des sciences ; il ne manque plus que des lettres-patentes. Elle établit des inspecteurs , des charretiers distributeurs de l'eau unique , un bureau , des commis. De quoi ne s'avise-t-on pas pour faire de l'argent dans ce séjour magique , puisqu'on nous y vend l'eau de la Seine , avec toute la pompe & l'éclat d'une merveilleuse entreprise !

Que prouve cet établissement ? Que l'eau de la Seine est bourbeuse les trois quarts de l'année , & que , malgré tout l'étalage de la régie , ses bureaux & ses inspecteurs , il faut épurer chez soi l'eau

de la Seine , si l'on veut la boire légère & salubre.

On buvoit l'eau il y a vingt ans sans y faire beaucoup d'attention ; mais depuis que la *famille des gaz* , la *race des acides & des sels* ont paru sur l'horizon immédiatement après les *pantins* & les *silhouettes* , on a réfléchi sur les annonces des chimistes ; on s'est apperçu que tous les ruisseaux & les égouts souterrains alloient droit à la rivière : alors on s'est armé de toutes parts contre le *méphytisme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocsin formidable ; on a vu par-tout des gaz mal-faisans , & les nerfs olfactoires sont devenus d'une sensibilité surprenante.

Cela prête à la plaisanterie ; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance sur les qualités nuisibles ou salutaires des corps que nous avalons ou respirons. On reste confondu de surprise & d'étonnement , quand on voit les nouvelles expériences de la chimie sur les décompositions de l'air.

On a donc commencé par analyser l'eau ; & l'on réfléchit aujourd'hui quand on en boit un verre , ce que ne faisoient pas nos ancêtres insoucians. On a ana-

lysé ensuite l'air , que ci-devant on respiroit en tout lieu , sans s'enquérir du reste.

Nous verrons ce que deviendra en dernier ressort le *magnétisme animal* , & si Mesmer & Deslon ont voulu nous mystifier.

Nous saurons aussi , je l'espère , dans quelques années ce que nous ne savons pas aujourd'hui , & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la santé dépend de certaines attentions qu'on croyoit superflues ; mais jusqu'à ces jours de réforme & de salubrité universelle , la légèreté parisienne s'amusera beaucoup de voir les chimistes transvaser l'air comme des joueurs de gobelets , & porter ensuite leurs nerfs olfactoires sur les lunettes méphytisées.

On fait qu'il faut que le Parisien commence une leçon instructive par en rire , afin d'en mieux profiter ensuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port , & la guerre d'Amérique , & la découverte des gaz. Puisse de même le *magnétisme animal* se manifester à l'univers entier , comme à M. Deslon , afin

que ce docteur , qui s'est dévoué , rentre dans le giron de la faculté de médecine , pénétrée alors , malgré elle , *du magnétisme animal* ! Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit proscrit le *pain mollet*. Point de docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'est-ce qu'un siècle pour la vérité ?

Il ne s'agit , à cette époque , que de bouleversemens. On démolit de toutes parts le vieux temple de l'opinion , qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverse la physique , la chimie , l'histoire naturelle , le système newtonien , la politique , & ce qui est cent fois plus absurde & plus téméraire , la forme sacrée de la tragédie françoise. O Corneille ! ô Newton ! ô Stahl ! ô Becker ! &c. allez-vous être mis tous ensemble dans le même matras , pour que toutes vos idées soient refondues à neuf ? J'en ai vraiment peur.



CHAPITRE DCLXXIII.

Montreuil.

A Montreuil, village voisin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier se fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui soient sur le globe; les pêches, en certains temps, valent six livres piece. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or.

L'arpent de terre y est loué six cents francs, & l'on en paie au roi soixante pour la taille. Montreuil est le plus beau jardin dont puisse se glorifier Pomone. Nulle part l'industrie n'a poussé plus loin la culture des arbres à fruit, & sur-tout celle du pêcher. On se dispute dans l'Isle-de-France un jardinier Montreuillois. C'est un territoire fort borné; on y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux qui réjouissent la vue, & qui, lorsqu'ils sont mêlés sur nos tables avec nos viandes, l'emportent sur les mets les plus recherchés,
par

par cet instinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs se sont rendus maîtres de la nature , en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre , quand on a su l'interroger ?

C'est un coup-d'œil bien intéressant que ces murailles tapissées des plus beaux fruits , tandis qu'entre les espaliers sont semés des fraises , des pois , des légumes de toute espece. La capitale doit quelque reconnoissance à l'admirable industrie de ces jardiniers qui peuplent les marchés de ces excellentes productions , qui plaisent au goût & entretiennent la santé. Ailleurs, le défaut d'émulation , d'intelligence , & l'absurde routine, laissent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuse. Tel pays fera venir des bonnets parisiens , & ne saura ni transplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage sont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coiffures du jour & l'opéra-comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre , que de placer un pouf sur sa tête , ou de défigurer une ariette ?

CHAPITRE DCLXXIV.

Historiographe de France.

IL y a vraiment un *historiographe de France* ; c'est-à-dire , un homme chargé d'écrire l'histoire du regne , & pensionné en conséquence. Qui croiroit qu'une telle place existe ? Elle est de la création de Louis XIV , lequel menoit deux poëtes à la guerre , pour détailler le récit de ses victoires. C'est M. Marmontel , auteur de jolis contes , qui est *historiographe de France*. Il a succédé à Duclos , qui n'a laissé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes & qui rapetasse aujourd'hui des opéra , écrira-t-il l'histoire ?

Il y a encore un autre *historiographe de France* ; mais il a imprimé , & où ? A l'imprimerie royale : c'est M. Moreau. On connoît ses principes en politique , & l'on a su les apprécier.

Boileau & Racine , chargés de transmettre à la postérité l'histoire de Louis

XIV , s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur style à la majesté , à la grandeur , à la dignité du sujet. En y réfléchissant toute leur vie , ils ont empoché les honoraires ; & heureusement pour leur gloire & pour nous , ils n'ont rien écrit.

Quel terrible emploi que d'écrire l'histoire ! Les siècles s'avancent , & dans peu toutes les actions contemporaines revivront sous la plume de l'historien , ou sous le pinceau du poëte dramatique. On peindra la génération présente ; on verra qui aura menti , flatté , adulé. Quel est le lâche qui aura vendu son âme & son talent pour un peu d'or ? Heureux qui pourra dire : Je suis un homme sans pension , sans place , qui me suis enfermé dans un asile avec l'indigence & la liberté ! Ne pourra-t-il pas se flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre ?

Les administrateurs des états que la flatterie vénale environne , & qui se laisseroient enivrer des vapeurs séduisantes de l'autorité , pour dompter cette dangereuse situation , n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils

verroient soudain la subordination éternelle des choses politiques. Ils apprendroient de la philosophie à commander & à se faire aimer ; mais elle ne dit ce grand secret qu'à l'oreille de ses intimes favoris.

CHAPITRE DCLXV.

Vue des Alpes.

J'AI quitté Paris pour mieux le peindre ; Loin de l'objet de mes crayons, mon imagination l'embrasse & se le représente tout entier. Je le considère avec plus de recueillement. C'est au séjour de la paix & de la tranquillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la capitale.

Le magnifique amphithéâtre des Alpes est sous mes regards, & ma pensée plonge dans la fange de ses ruisseaux infects & de ses mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout à la fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprête les couleurs.

Heureux l'habitant des Alpes , élevé sur un rocher entre le ciel & la terre ! Il respire un air pur , il voit le soleil dans toute sa pompe , il possède la modération , il est satisfait ; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence , il se croit riche.

La superstition ne l'approche point ; la superstition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux , qui souffrent des attentats d'un fisc dévastateur. Ici , son nom même est inconnu ; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut mesquin , n'épouvantent point une industrie libre. Ces petites peuplades qui jouissent sans partage des biens de la terre , ayant une certaine abondance , sont exemptes de ces craintes de l'avenir , qui tourmentent le Parisien. L'inquiétude est son élément ; il regarde sa subsistance comme pouvant lui échapper le lendemain.

Ici l'habitant des montagnes , avec un peu de travail , s'approprie les richesses simples qui l'environnent ; il ne connoît point ces convulsions de l'âme , qu'enfantent les desirs trop vifs & les espérances trompées. Et comme tout est lié,

comme le moral dépend du physique, la tranquillité du pays se réfléchit sur son visage calme. Les vices honteux n'approchent point de sa cabane champêtre : le lait de ses troupeaux semble garantir l'innocence de ses filles ; les forces de son esprit semblent visiblement combinées avec celles de son corps. Il n'a point le feu du génie ; mais il n'est pas soumis à de viles erreurs. Il méconnoît les arts brillans ; mais les préjugés nuisibles ne l'obsèdent pas. Il ignore les jouissances vives ; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

Oh, comme ce spectacle change les idées qu'on a reçues dans la capitale ! Qu'il est bon, qu'il est utile d'avoir plongé son ame dans cette atmosphère de liberté & de simplicité ; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique, mais qui n'accusent point leurs administrateurs, qui les respectent & qui les regardent comme amis de la patrie ! (1)

(1) Dans le canton de Soleure, le 2 juin 1783, il s'est donné un repas solennel ; espece de célébra-

Oh ! c'est de dessus ce rocher solitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes , voir les passions cupides se heurter , les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils possèdent , & les petits se venger par des haines sourdes & des imprécations concentrées. C'est d'ici que l'on pourroit dire la vérité ; la dire d'un ton qui maîtriseroit l'attention ; la répéter avec force , avec véhémence , avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes , le *censeur royal* n'y empêche point d'être le censeur des administrations vicieuses , & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'est - ce pas ici que le prophète semble vous dire à l'oreille : Crie à plein gosier , ne t'épargne point ; élève

tion annuelle de la liberté helvétique , consacrée par la présence des savans & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suisse. Tous les convives burent dans un vase sculpté , qui représentoit *Guillaume Tell & son fils avec la pomme* ; ils y burent du vin qui avoit cru sur le fameux cimetière , aujourd'hui planté en vignes , où s'est donnée la bataille de Saint-Jacques en 1444 , entre Louis XI & une poignée de Suisses.

ta voix comme le son du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ; n'abaisse point l'énergie de ton caractère ; charge-toi du ministère le plus imposant. Censure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la réforme intéresseroit l'humanité entière. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers !

Mais ce moment d'enthousiasme qui échauffe un instant l'ame de l'homme, est trop impétueux & trop grand pour être contenu long-temps dans le sein d'un être foible & borné. L'homme plus près des cieus a senti l'étincelle divine dont son ame fut allumée ; c'est devant la majesté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre : mais à force de sentir, bientôt ce qu'il sent le mieux, c'est sa foiblesse, sa petitesse, son impuissance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force physique, à la force écrasante.

Elle est au-dessus de sa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'observateur, le réformateur & ses plans généreux. Foi-

ble & petit , ébranlera-t-il plutôt le mal moral que le mal physique ? Dans ce cœur si chaudement ému , quelle force , quel moyen trouvera-t-il ? Qu'est-il ? Que veut-il ? Que peut-il ?

Reconnoissant bientôt qu'un chaînon est lié à l'immense chaîne , & ne peut rien sur elle , il sort de son délire , il n'en conserve que la sensation adoucie , comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine ; & son cœur ne se sent plus pressé que du soupir de la pitié.

Il vouloit réformer les hommes ; il ne fait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui semble lui crier : Je suis grande , & tu es petit ; cet horizon est immense , & ta conception est bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers ; s'il pouvoit parler , il te confondroit. Sois en silence devant ces masses énormes.

Oui , c'est ici que cette foule d'abus , qui investissent l'humanité , semblent attachés à l'homme qui rampe dans le bas des plaines , comme la taupe qui a creusé son habitation dans la terre. Il s'est éloigné de la région céleste ; il n'a

point fu gravir le sommet des montagnes , pour y respirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme secoueroit sans doute les viles passions en gravissant vers un séjour élevé ; & toutes ses pensées ne sont peut-être basses & terrestres , que parce qu'il s'est enseveli dans des maisons que la boue & la fange environnent. Que l'homme monte sur les hauteurs ; sa pensée s'élèvera avec lui , & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrain sur lequel il marchoit. C'est ici que l'homme est plus fort , qu'il est meilleur. La nature semble porter plus visiblement , sous un aspect informe , brut & sévère , l'empreinte d'une main auguste & créatrice. Ici , les noires forêts de sapins jettent leur ombrage solennel. Là roule en mugissant le torrent qui a coupé la montagne , depuis sa cime jusqu'à sa base , & qui semble tomber dans un abyme sans fond. On admire , on recule d'effroi ; l'œil revient sonder le gouffre ; le pied est tremblant , & l'ame est en extase.

Un vaste amphithéâtre de glaces éternelles , un paysage majestueux , des lacs

qui répètent les sommets irréguliers qui les environnent ; des pyramides dont la base semble les fondemens du globe ; des ruines immenses & magnifiques , images & restes du chaos ; comme si une planete étoit tombée sur notre globe , & eût semé inégalement dans sa chute les ossemens ou les membres épars d'un monde dissous (1) ; des bouts de rochers pendans en précipices , où l'homme a planté sa cabane , où il vit libre & heureux au milieu de ces majestueuses horreurs : voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entiere , & la remplissent sans l'épouvanter.

Le naturaliste & le poëte y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laisse voir à nu ses entrailles , ainsi que le travail souterrain des fleuves ébauchés , qui doivent sortir de ses flancs pour arroser les royaumes & alimenter leur opulence.

C'est là que l'homme est parfaitement libre , & qu'il ne pourra jamais être

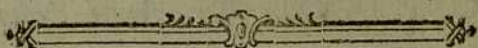
(1) C'est une idée qui m'a frappé , en voyant le Mont-Pilat ; & il a été impossible à mon imagination de ne pas faire aussi un système.

affervi. Le tonnerre darde sous les pieds de ces heureux républicains ses fleches enflammées. Et quand l'Europe est en feu, c'est de loin qu'ils apperçoivent la fumée des combats ; la discorde sanglante des états vient expirer au pied de ces montagnes , qui semblent le véritable séjour du sage & du contemplateur.

L'An deux mille quatre cent quarante, (rêve s'il en fût jamais) : Nouvelle édition, corrigée & augmentée, 3 vol.

Mon Bonnet de nuit , 2 vol.

Fin du huitieme & dernier Tome.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

CHAP. DCIV. <i>Bicêtre.</i>	page 1
CHAP. DCV. <i>De la guérison des maladies vénériennes à Bicêtre.</i>	16
CHAP. DCVI. <i>La Saint-Louis.</i>	22
CHAP. DCVII. <i>Triomphe de Voltaire, Jeannot.</i>	28
CHAP. DCVIII. <i>Jockeis.</i>	36
CHAP. DCIX. <i>Diamans.</i>	39
CHAP. DCX. <i>Petites filles, Marmots.</i>	43
CHAP. DCXI. <i>Journaux, le vrai Journaliste.</i>	48
CHAP. DCXII. <i>Tréteaux des Boulevarts.</i>	54
CHAP. DCXIII. <i>Egoïstes.</i>	58
CHAP. DCXIV. <i>Du style.</i>	64
CHAP. DCXV. <i>Ecole Vétérinaire.</i>	72
CHAP. DCXVI. <i>Usuriers.</i>	74
CHAP. DCXVII. <i>Egoïsme des corps.</i>	77
CHAP. DCXVIII. <i>Sybarites.</i>	81
CHAP. DCXIX. <i>Champs Elysées.</i>	84
CHAP. DCXX. <i>Journal de Paris.</i>	85

CHAP. DCXXI. <i>D'un second théâtre François.</i>	91
CHAP. DCXXII. <i>Trente écrivains en France , pas davantage.</i>	96
CHAP. DCXXIII. <i>Carrabas , pots-de-chambre.</i>	104
CHAP. DCXXIV. <i>Raretés.</i>	110
CHAP. DCXXV. <i>College de Chirurgie.</i>	114
CHAP. DCXXVI. <i>Grifettes.</i>	121
CHAP. DCXXVII. <i>Vénalité.</i>	125
CHAP. DCXXVIII. <i>Femmes de quarante ans.</i>	128
CHAP. DCXXIX. <i>Feuilles périodiques.</i>	132
CHAP. DCXXX. <i>Distribution des aumônes.</i>	135
CHAP. DCXXXI. <i>Ecole de Boulangerie.</i>	140
CHAP. DCXXXII. <i>D'Argenson.</i>	148
CHAP. DCXXXIII. <i>Maître-ès-Arts.</i>	160
CHAP. DCXXXIV. <i>Du siècle de Louis XIV.</i>	162
CHAP. DCXXXV. <i>Originalité.</i>	171
CHAP. DCXXXVI. <i>Bâtimens.</i>	172
CHAP. DCXXXVII. <i>Ouvriers en bâtimens.</i>	178
CHAP. DCXXXVIII. <i>Maçons.</i>	182
CHAP. DCXXXIX. <i>Charpentiers.</i>	187

CHAP. DCXL. <i>Jurés-experts.</i>	189
CHAP. DCXLI. <i>Du ton militaire.</i>	191
CHAP. DCXLII. <i>Duels.</i>	195
CHAP. DCXLIII. <i>Tribunal des Maré- chaux de France.</i>	199
CHAP. DCXLIV. <i>Vins.</i>	204
CHAP. DCXLV. <i>Aller à pied.</i>	207
CHAP. DCXLVI. <i>Mémoires de la société royale de Médecine.</i>	212
CHAP. DCXLVII. <i>Questions.</i>	215
CHAP. DCXLVIII. <i>Gouvernement.</i>	224
CHAP. DCXLIX. <i>Paillasse.</i>	235
CHAP. DCL. <i>Noblesse.</i>	239
CHAP. DCLI. <i>Baisers , Embrassades.</i>	245
CHAP. DCLII. <i>Vieux Garçons.</i>	248
CHAP. DCLIII. <i>Désespoir.</i>	252
CHAP. DCLIV. <i>Poèmes lyriques.</i>	254
CHAP. DCLV. <i>Ballets.</i>	257
CHAP. DCLVI. <i>Rime.</i>	260
CHAP. DCLVII. <i>Gens blessés.</i>	266
CHAP. DCLVIII. <i>Miracles.</i>	269
CHAP. DCLIX. <i>Livres.</i>	271
CHAP. DCLX. <i>Empiriques.</i>	274
CHAP. DCLXI. <i>Ventilateur des specta- cles.</i>	280
CHAP. DCLXII. <i>Singulier mariage.</i>	282
CHAP. DCLXIII. <i>Fêtes champêtres en l'honneur de la vertu.</i>	284

CHAP. DCLXIV. <i>Misanthrope.</i>	286
CHAP. DCLXV. <i>Accès banal.</i>	287
CHAP. DCLXVI. <i>Etablissement à Vau-</i> <i>girard.</i>	291
CHAP. DCLXVII. <i>Bonnes Œuvres.</i>	294
CHAP. DCLXVIII. <i>Coulisses.</i>	298
CHAP. DCLXIX. <i>Amitié des Femmes.</i>	302
CHAP. DCLXX. <i>Animaux renfermés.</i>	304
CHAP. DCLXXI. <i>Epitaphe.</i>	307
CHAP. DCLXXII. <i>Eau de la Seine cla-</i> <i>rifiée.</i>	308
CHAP. DCLXXIII. <i>Montreuil.</i>	312
CHAP. DCLXXIV. <i>Historiographe de</i> <i>France.</i>	314
CHAP. DCLXXV. <i>Vue des Alpes.</i>	316



Fin de la Table.

